



BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVENSIS

910567

P3-4

Mag. St. Dr.

I

Medic. ~~scribble~~

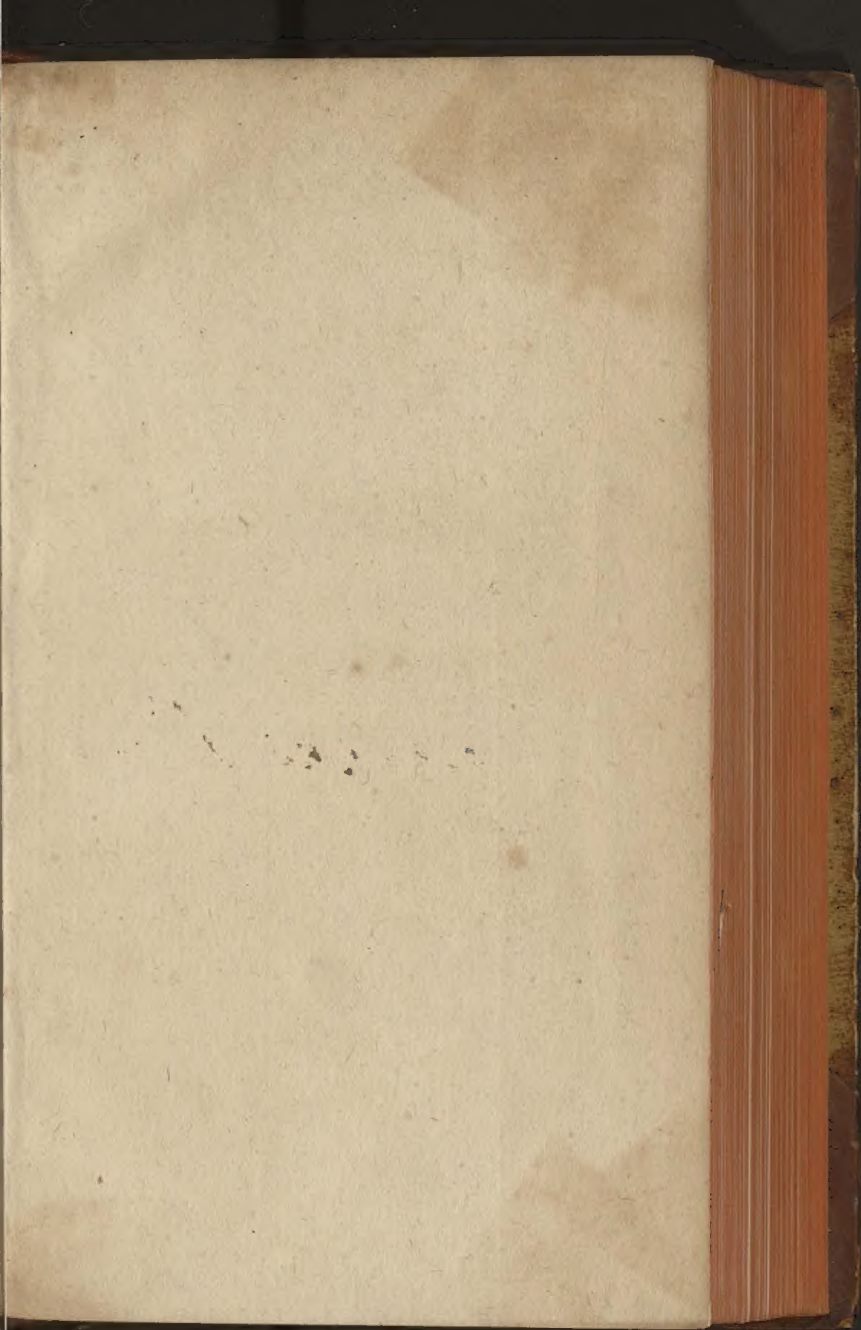


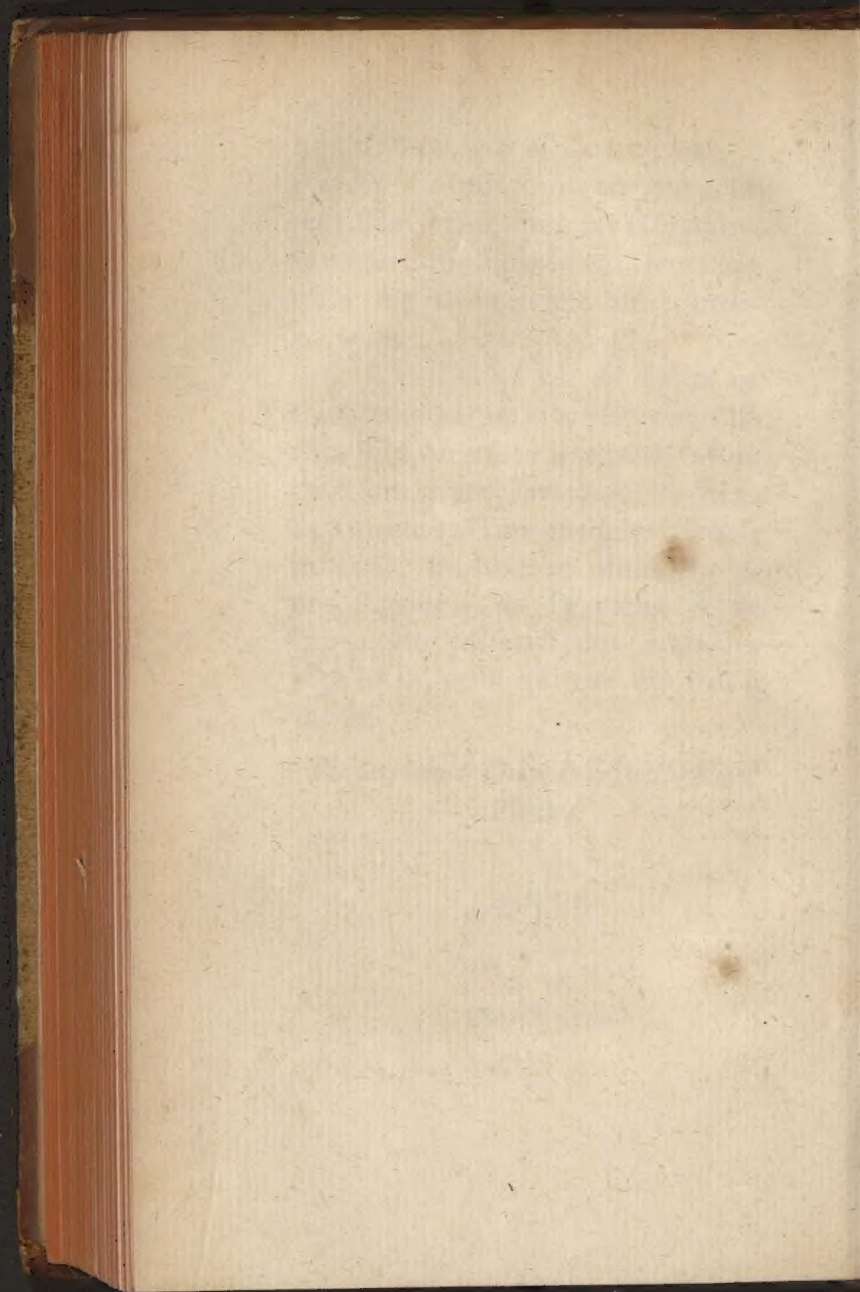
Cervu

74.

910567 I

Mag. St. Dr.

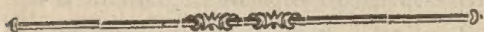




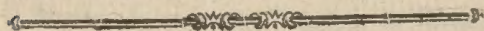
C O D E

D E

MÉDECINE
MILITAIRE.



SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.



C O D E

D E

M É D E C I N E

M I L I T A I R E

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.

C O D E DE MÉDECINE M I L I T A I R E,

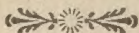
POUR LE SERVICE DE TERRE.

Ouvrage utile aux Officiers, nécessaire
aux Médecins des Armées & des
Hôpitaux Militaires.

E N T R O I S P A R T I E S.

La première traite de la santé des Gens de
Guerre; la seconde, des Hôpitaux Militaires;
& la troisième, des Maladies des gens de Guerre.

Par M. COLOMBIER, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine en l'Université de Paris,
Membre de celles de Douay & de Rheims,
ancien Chirurgien-Major du Régiment du
Commissaire Général de la Cavalerie.



A V A R S O V I E,

Chez JEAN-AUGUSTE POSER, Libraire du Roi;

Et à P A R I S,

Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue S. Jean-
de-Beauvais.

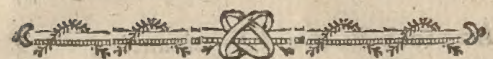
M. D C C. L X X I I.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

BIBLIOTHECA
VNI^{ERSITATIS} IAGELL.
CRACOVENSIS

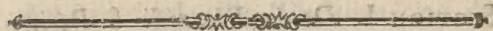
910567

T
— 14



T A B L E
DES MATIERES

Contenues en ce Volume.



CHAPITRE SECONDE.

DES Maladies de la Tête , page 1

ARTICLE I. Des affections Comateuses
ou Soporeuses, 3

ARTICLE II. Des coups de Soleil ,
26

ARTICLE III. Des Fluxions à la tête ,
32

ARTICLE IV. *De l'Ophthalmie*, 44

ARTICLE V. *De l'Esquinancie*, 53

CHAPITRE III. *Des Maladies du
Thorax*, 72

ARTICLE I. *Du Catharre*, 73

ARTICLE II. *De l'Inflammation de poi-
trine*, 89

SECTION I. *De la Pleurésie & Péri-
neumonie vraies, purement inflamma-
toires ou exquisés*, 91

SECTION II. *Des Pleurésies, Péri-
neumonies & Pleuropéripneumonies
humorales*, 110

ARTICLE III. *De la fausse Pleurésie
& du Rhumatisme aigu*, 126

ARTICLE IV. *De la fausse Péripnemo-
nie & du Catharre suffoquant*, 136

DES MATIERES. iij

COROLLAIRE. *Réflexions sur les maladies décrites dans ce Chapitre ; par rapport à l'état & aux positions des gens de guerre,* 145

ARTICLE V. *De l'Hémoptysie,* 152

CHAPITRE IV. *Des Maladies de l'Abdomen,* 162

ARTICLE I. *De l'Inflammation des parties contenues dans l'Abdomen,* 163

SECTION I. *De l'Inflammation du ventricule ou Gastritis,* *ibid.*

SECTION II. *De l'Inflammation des boyaux, enteritis, & de celle du mésentère, mezenteritis,* 176

SECTION III. *De l'Hepatitis ou inflammation de foye,* 182

iv T A B L E

ARTICLE II. *Des Coliques*, 194

SECTION I. *De la Colique venteuse & stercorale*, 195

SECTION II. *De la Colique bilieuse*, 200

SECTION III. *De la Colique hépatique*, 204

SECTION IV. *De la Colique vermineuse & des vers*, 211

SECTION V. *De la Colique spasmodique*, 219

ARTICLE III. *Du Vomissement & des Flux de ventre*, 245

SECTION I. *Du Vomissement spontané*, 247

SECTION II. *De la Diarrhée*, 256

DES MATIERES. V

SECTION III. *Des Flux lienterique & cœliaque,* 261

SECTION IV. *Du Flux hépatique ;* 264

SECTION V. *Des Hémorrhôides & du Flux hémorrhôidal,* 268

SECTION VI. *Du Flux mézenterique ; Gastro mézenterique, maladie noire ; &c.* 277

SECTION VII. *De la Dyssenterie ;* 286

ARTICLE IV. *Des Maladies des reins & de la vessie,* 308

SECTION I. *De l'Inflammation des reins ou néphresie. Nephritis.* 309

SECTION II. *De la Colique néphretique ou néphralgie,* 313

TABLE

SECTION III. *De l'Inflammation de la vessie ou Cystitis,* 320

SECTION IV. *Du calcul ou pierre dans la vessie,* 322

SECTION V. *L'Ischurie, la Dysurie & la Strangurie,* 328

SECTION VI. *Du Pissement de sang,* 332

SECTION VII. *Du Pissement de pus ou de la suppuration des reins & de la vessie,* 332

Fin de la Table des Matieres contenues
en ce Volume.

CODE



C O D E

D E

MÉDECINE MILITAIRE.



SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.

Des Maladies des Gens de Guerre.



CHAPITRE SECOND.

Des Maladies de la Tête.

§. CCCCXIV.



ES affections
soporeuses ,
les coups de
soleil , les fluxions & l'ophthalmie sont
celles des maladies de la tête qui ont le

IV. Partie.

A

2. CODE DE MÉDECINE

plus souvent lieu parmi les gens de guerre. Elles feront le sujet de ce chapitre , auquel je joindrai l'angine ou esquinantie ; parce que je serois obligé de la traiter dans un chapitre particulier , si elle n'entroit pas dans celui-ci ou dans le suivant.

§. CCCCXV. Les affections comateuses ou soporeuses pourroient faire elles seules la matiere d'un volume entier ; mais je ne m'arrêterai qu'aux faits principaux & aux caracteres essentiels de ces maladies , n'ayant point égard aux divisions & subdivisions ordinaires qui paroissent être des questions plus scholastiques que pratiques.



ARTICLE PREMIER.

Des affections Comateuses ou Soporeuses.

§. CCCCXVI. **O**N distingue plusieurs especes d'affections dites soporeuses , tant par la marche qu'elles ont , que par la nature des accidens dont elles sont accompagnées : les principales sont l'apoplexie , la léthargie , le coma vigil & le coma sommolentum , le carus ou assoupissement profond. Les autres especes ne sont que des degrés plus ou moins violens de l'un , ou l'autre de celles-là , comme on le verra ci-après.

§. CCCCXVII. *L'apoplexie.* On reconnoît cette maladie à l'abolition des sens, tant internes, qu'externes, & à celle des mouvemens volontaires. Les malades sont dans un assoupissement profond dont rien ne peut les tirer; la respiration quoique libre , sur-tout

★ CODE DE MÉDECINE

dans le commencement, est accompagnée le plus souvent de ronflement, & quelquefois de sifflement. Le pouls est ordinairement mol & peu fréquent.

§. CCCCXVIII. On distingue trois espèces d'apoplexie; la sanguine, la séreuse & l'accidentelle. Celle-ci a pour causes, les fractures & les enfoncemens du crâne, les commotions violentes, les chûtes, &c. qui font une compression sur le cerveau, occasionnent des ruptures de vaisseaux, des dépôts, &c. Elle ne peut être guérie qu'en levant l'obstacle, (que souvent on ne reconnoît pas.) Cette espèce est plus particulièrement du ressort de la chirurgie.

§. CCCCXIX. L'apoplexie sanguine est celle qui attaque les gens pléthoriques & ceux d'un tempérament sanguin ou bilieux. Dans les premiers momens la face est rouge ou violette, il

ÿ a de la chaleur, & le pouls est plein, quoique mol, égal & peu fréquent. Dans l'apoplexie féroce au contraire le pouls est foible, le visage pâle, & il y a peu de chaleur. Celle-ci attaque principalement les cacochymes, les pituiteux, les gens foibles & les vieillards. Dans l'une & l'autre espèce les urines & les excréments sortent souvent avec abondance & toujours involontairement. Il y a cependant quelques circonstances où non-seulement il n'y a point d'évacuations spontanées, mais où même on ne peut en procurer par aucuns secours.

§. CCCCXX. L'apoplexie sanguine qu'on nomme aussi *coup de sang*, arrive tout-à-coup, & les malades jettent ordinairement un cri en tombant, ensuite quand ils ne périssent pas sur le champ, tous les symptômes décrits aux Paragr. CCCCXVII & CCCCXIX

surviennent ou subitement , ou successivement , ou enfin l'abolition des sens & des mouvemens volontaires , n'est pas totale. On devroit , à ce que je pense , donner seulement le nom de *coup de sang* à l'apoplexie qui tue sur le champ ; afin de la distinguer de celle qui a tous les symptômes des Paragraphes CCCCXVII & CCCCXIX , & qui est l'apoplexie grave d'*hippocrate*. Il appelle *apoplexia levis* , apoplexie légère , celle où l'abolition des sens & des mouvemens volontaires n'est pas complete.

§. CCCCXXI. A mesure que les accidens de l'une & l'autre espèce d'apoplexie , (la sanguine & la séreuse) augmentent , le pouls se dérange , la respiration devient plus difficile & enfin les malades périssent avec un ronflement & un sifflement très-considérables. On observe que le tems le plus ordinaire de la

mort est du premier au quatrième jour. L'hémiplégie arrive presque toujours en même-tems que l'apoplexie , ou du moins quelques heures après l'invasion de la maladie. Lorsque les malades en réchappent , il reste le plus souvent de la paralysie. Les suites de l'apoplexie féroces sont plus marquées par l'hémiplégie , par la bouche tournée & par l'embarras de la langue , &c.

§. CCCCXXII. Les causes de l'apoplexie sanguine sont la grande pléthore , l'effervescence des liqueurs , l'engorgement ou la rupture des vaisseaux du cerveau. Ces causes ont plus facilement lieu dans les sujets athlétiques & dans ceux qui ont le col court. Les soldats y sont très-exposés pendant les grandes chaleurs de l'été , lorsqu'ils sont long-tems en marche , à l'ardeur du soleil ; parce qu'indépendamment

8 CODE DE MÉDECINE

de la pléthore, il s'excite alors dans les humeurs un bouillonnement & une rarefaction, par lesquels les vaisseaux du cerveau peuvent être considérablement distendus. Les yvrognes d'habitude & ceux qui sont yvres sont encore plus sujets à cette maladie qui les surprend à la moindre occasion. Le grand froid produit aussi l'apoplexie sanguine, & il arrive souvent que les soldats en sont attaqués pendant les marches d'hiver, sur-tout à la guerre dans les pays du Nord.

§.CCCCXXIII. Quant à l'apoplexie séreuse, elle a pour causes la trop grande abondance, ou la mauvaise qualité des humeurs amassées ou épanchées dans le cerveau où elles produisent une compression sur l'origine des nerfs, &c. On jugera que les soldats n'y sont pas moins sujets qu'à l'autre espèce, si l'on veut se rappeler ce

qui a été dit dans la première partie de cet ouvrage. Il y a encore beaucoup d'autres causes d'apoplexie qui sont plus rares parmi les gens de guerre que celles ci-dessus, telles que le reflux d'une humeur quelconque vers le cerveau, l'étranglement spasmodique, par lequel le retour des liqueurs est empêché, &c. &c.

§. CCCCXXIV. Il est rare que cette maladie ne soit pas précédée de quelques signes plus ou moins sensibles, tels que la douleur & la pesanteur de la tête, le vertige, le tintement d'oreilles, la stupeur, &c. & il est certain qu'avec un peu de soin on pourroit prévenir plusieurs attaques. Mais il faut convenir que le soldat en est souvent frappé au moment où on s'y attend le moins, par des causes qui ont leur effet subit & inopiné. Le seul préservatif pour lui, dans les circonstances

ces où il est exposé à l'action de ces causes, consiste dans les moyens indiqués dans la première partie de cet ouvrage.

§. CCCCXXV. On trouve à l'ouverture de ceux qui ont été frappés de l'apoplexie sanguine, les vaisseaux du cerveau extrêmement engorgés d'un sang noir & épais, le plexus choroïde gonflé & variqueux, des épanchemens de sang dans les ventricules, & à la base du crâne, &c.

§. CCCCXXVI. A l'ouverture de ceux qui sont morts d'apoplexie séreuse, on trouve des épanchemens de sérosité dans les ventricules du cerveau & à la base du crâne; la sérosité est quelquefois rougeâtre, le cerveau est mou, flasque & affaibli, le plexus choroïde pâle, &c.

§. CCCCXXVII. Le pronostic de l'une & l'autre espèce d'apoplexie, est

toujours dangereux : plus le pouls est
 régulier, moins la respiration est gé-
 née; moins on a à craindre, & *vice*
versâ. L'abolition générale des sens &
 des mouvemens volontaires est l'acci-
 dent le plus grave. La paralysie univer-
 selle qui succède à l'attaque, est ordi-
 nairement mortelle. Quand les symp-
 tômes les plus dangereux n'ont pas cédé
 avant le quatrième jour de la maladie,
 il n'y a plus d'espoir. Les vomissemens
 sanguins ou vineux, (qui ont l'odeur
 de vin, quoique la matière rendue par
 le vomissement n'en contienne point)
 sont mortels. Lorsqu'il s'est fait une
 rupture des vaisseaux dans le cerveau,
 & un très-grand épanchement, ce
 qu'on reconnoît à l'échymose qui se
 forme presque immédiatement après sur
 la face & le cou, il n'y a nul espoir
 de guérison, & les malades périssent
 en peu de tems. La fièvre qui survient

à l'apoplexie est d'une augure favorable ; après le septième jour on a tout lieu de se flatter que les malades réchapperont.

§. CCCCXXVIII. Il est rare qu'il ne reste pas de paralysie ; & lorsqu'elle n'est pas générale, quelquefois elle est salutaire. La grande difficulté ou l'impossibilité d'avaler, & le peu de secours qu'on retire des saignées, sont de très-mauvais augure. Quand les émétiques & les stimulans ne font aucun effet, les malades périssent. On a vu souvent cette maladie se terminer par un saignement de nez, par un flux considérable de salive. *Hippocrate* regarde l'apoplexie grave comme mortelle, & celle qui est légère, comme difficile à guérir, *apoplexiam vehementem. nullo prorsus modo : debilem agrè curaveris*, aphorisme 42, section 11. L'observation a démontré que cet aphorisme

souffre quelques exceptions , quant au premier membre.

§. CCCCXXIX. La cure de l'apoplexie est relative à l'espèce , & doit être bien différente dans l'une & l'autre. Dans l'apoplexie sanguine il faut saigner promptement & largement du bras & du pied ; répéter cette opération tant que les forces du malade & l'état du pouls le permettent. L'arteriotomie proposée par plusieurs célèbres auteurs , elle pourroit même être très-utile ; je ne sçais pourquoi on n'en fait pas usage. La saignée de la jugulaire est très-indiquée aussi : on la pratique assez souvent.

§. CCCCXXX. Il faut pourtant avoir attention de ne pas tirer trop de sang , afin de ne pas diminuer la chaleur & la force nécessaires pour opérer un dégorgement ; de sorte qu'après deux ou trois saignées , il est à propos

de se tourner du côté des autres moyens.

§. CCCCXXXI. Ainsi quand on a suffisamment désempli les vaisseaux, on doit recourir au tartre stibié ; mais il faut l'employer de manière qu'il ne produise pas des secousses violentes : ce remède en procurant quelques vomissemens, dégage les premières voies qui sont presque toujours farcies de mauvais levains, & il en résulte un mouvement plus libre dans toutes les fonctions. J'ai fait prendre plusieurs fois le tartre stibié, grain par grain, dans un lavage assez considérable, & j'en ai obtenu de bons effets. Je crois au reste que lorsqu'on le donne à très-petite dose pendant tout le cours de la maladie, il agit non seulement comme laxatif, mais aussi, comme un incisif très-puissant.

§. CCCCXXXII. On procure des

revulsions favorables, par l'usage des lavemens stimulans, tels que sont ceux qu'on fait avec le vin émétique, la feuille du tabac, &c. mais l'application des vésicatoires est encore plus efficace. On peut mettre les emplâtres successivement, aux jambes, aux cuisses, aux bras, à la nûque, ayant soin d'y attirer de la suppuration. Les sangsues appliquées à l'anüs & aux tempes, le cautere actuel, à la plante des pieds, sont aussi des moyens salutaires ; mais le dernier ne doit être employé, que lorsque les précédents ne réussissent point. Les ventouses sont trop négligées dans nos contrées, j'en ai vu des effets très-bons. Les Allemands en font beaucoup de cas, & avec juste raison.

§. CCCCXXXIII. Ces différens remèdes des Paragraphes CCCCXXX, CCCCXXXI & CCCCXXXII doi-

vent opérer leur effet dans les trois ou quatre premiers jours : car s'il n'y a pas de mieux au bout de ce tems, rien ne peut sauver les malades. Mais ce mieux arrive encore plus sûrement, lorsque la fièvre se déclare ; & si dans ce moment il n'y a ni hémiplegie, ni paralysie, on peut se flatter que l'une ni l'autre n'auront lieu ; si même ces accidens ont paru en même-temps que la maladie, ils diminuent sensiblement par l'effet de la fièvre. Au reste, pour l'une & l'autre espèce de paralysie, quand la maladie prend une bonne tournure, les cathartiques, les boissons émétisées & les vésicatoires entretenus long-temps à suppuration, sont les moyens les plus salutaires ; & quand ils n'opèrent pas promptement, on a recours au cautere & au séton, on fait prendre des eaux minérales telles que celles de Balaruc, de Vichy, &c. on

expose les malades dans un air sain, &c. &c. L'électricité est un moyen reconnu depuis long-temps propre contre la résolution des nerfs : elle est employée en Allemagne par plusieurs Médecins & sur-tout par M. de Haën, à Vienne, avec un certain succès. Ne pourroit-on pas en faire des épreuves plus multipliées, afin de s'assurer plus positivement du fait. Un Chanoine de Perpignan (1) a guéri plusieurs paralytiques par ce moyen. (2) Il est vrai ce-

(1) M. l'Abbé Sans, Professeur de physique expérimentale.

(2) Mais il prétend le modifier d'une manière particulière & plus conforme au mécanisme du corps. Nous attendons avec impatience qu'il nous explique sa méthode. Quelle heureuse découverte pour l'humanité ! Voyez une brochure intitulée, guérison de la paralysie par l'électricité. A Paris, chez Cailleau, 1772.

pendant, que ce Physicien avoue que les anciennes résolutions cèdent difficilement à son remède; mais est-ce un mal? L'expérience démontre que la plupart de celles de ce genre qu'on guérit de quelque manière que ce soit, sont promptement suivies d'apoplexies mortelles. La raison de ce phénomène est sensible; mais ce n'est pas ici le lieu de la développer.

§. CCCCXXXIV. On doit avoir peu de confiance aux sternutatoires tels que l'ellebore & l'iris; aux eaux spiritueuses, telle que celle des Carmes, &c. Les uns & les autres sont même dans plusieurs cas, plus nuisibles qu'ils ne peuvent être favorables; à moins qu'on ne les emploie après l'usage des saignées, & dans le cas de foiblesse. Il faut mettre les malades dans la position la plus avantageuse pour favoriser le retour des liqueurs; on doit avoir

soin qu'il n'y ait aucune ligature, aucun vêtement qui puisse en gêner le cours; que les malades respirent un air libre, &c.

§. CCCCXXXV. L'apoplexie séreuse exige d'autres précautions : il s'en faut de beaucoup que la saignée y soit aussi indiquée; cependant il est rare qu'on ne soit pas obligée d'en faire une ou deux, & il n'y a que le cas où le pouls est très-foible, qui puisse en dispenser. Il n'en est pas de même pour l'émétique, dont on ne doit pas craindre les secousses, de sorte qu'on peut le donner à plus forte dose que dans l'apoplexie sanguine, & même le répéter. Tous les moyens indiqués au Paragraphe CCCCXXXII seront aussi employés dans cette dernière espèce, (il faut toute fois en excepter les sangsues qui sont du moins inutiles,) & on y insistera encore davantage que ci-

20 CODE DE MÉDECINE

dessus. Le reste du traitement est le même qu'aux Parag. CCCCXXXIII & CCCCXXXIV. Les eaux spiritueuses & les poudres sternutatoires sont ici plus indiquées. Il faut observer que les gens de guerre attaqués d'apoplexie fébrile exigent des évacuations plus fortes & plus répétées.

§. CCCCXXXVI. Le *carus* ou assoupissement profond diffère peu de l'apoplexie légère. Les malades ne reviennent de leur assoupissement que lorsqu'on les agite beaucoup. Alors ils ouvrent les yeux, entendent & répondent, mais ils retombent bien-tôt dans le même état. Le pouls est ordinairement un peu febrile, la face est rouge & les yeux sont à demi-ouverts. Il n'y a point de ronflement ni de sifflement dans la respiration, qui d'ailleurs est plus libre que dans l'apoplexie, mais le *carus* se change souvent en celle-ci.

§. CCCCXXXVII. Les causes de cette maladie sont les mêmes que celles de l'apoplexie, le pronostic en est moins fâcheux. La cure doit être relative aux accidens, mais absolument semblable à celle qui est décrite aux Paragr. CCCCXXIX & suivans.

§. CCCCXXXVIII. Cette espèce d'apoplexie est plus commune que les deux précédentes, sur-tout parmi les Soldats. Ils en sont plutôt attaqués par l'effet des causes extérieures que par celui de la pléthore ou de la cacochymie.

§. CCCCXXXIX. La *léthargie* & le *coma vigil* sont à-peu près la même maladie. Les malades sont dans un assoupissement dont on les tire aisément, ils entendent même ayant les yeux fermés, répondent à ce qu'on leur dit, & se remuent de leur place. Cet état est accompagnée de fièvre, de délire, &

de l'oubli des choses qu'ils viennent de faire ou d'entendre.

§. CCCCXL. Le pouls est ordinairement dur & plein. Ces deux maladies sont assez fréquentes, moins dangereuses que les deux premières, & n'en ont pas toutes les suites. Cependant la paralysie de la langue est presque toujours un accident qui s'y joint. Elles ne sont pas rares parmi les gens de guerre.

§. CCCCXLI. L'yvresse, l'indigestion & le froid sont les causes principales qui donnent lieu à ces maladies dans les troupes, elles ont outre cela plusieurs des causes du Paragraphe CCCCXXII & CCCCXXIII. Elles dégénèrent souvent, & présentent alors tous les symptômes de l'apoplexie. Elles se guérissent plus facilement que celle-là : la saignée y est presque toujours indiquée, mais elle doit y être

plus ménagée. Les moyens des Parag. CCCCXXIX & suivans sont ceux qui doivent y être mis en usage.

§. CCCCXLII. Le *coma somnolent* est un assoupissement sans fièvre & sans délire, dans lequel les malades s'éveillent facilement & répondent de même, puis retombent dans leur premier état. Il n'y a point de ronflement, ni de gêne dans la respiration, à moins que les malades ne soient aux approches de la mort. Ils ont ordinairement la bouche ouverte, & la mâchoire inférieure relâchée & tombante, le visage est pâle, les yeux sont fermés, le pouls lent, & les membres relâchés.

§. CCCCXLIII. Cette maladie est très-rare, elle n'attaque guères que les vieillards & les hyppochondriaques, elle est moins dangereuse que les autres affections soporeuses, & elle n'exige pas ordinairement des secours aussi puissans.

§. CCCCXLIV. On prend souvent le carus pour une apoplexie, & le coma vigil pour une léthargie, mais heureusement les indications sont à-peu-près les mêmes : au reste, ces différentes espèces doivent être considérées ou comme idiopathiques ou comme sympathiques. Celles-ci sont beaucoup plus fréquentes, ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent, & il n'y a guères de maladies très-aigues où elles n'aient lieu. Elles exigent un traitement ~~bien~~ différent de celui des idiopathiques, car n'étant que symptôme dans la maladie, en traitant celle-ci, l'autre peut se passer. *Sublatâ causâ, tollitur effectus.* On a vu dans le Parag. CCXXXLVII ce qu'il faut en penser.

§. CCCCXLV. Ce sont sur-tout le coma vigil & le somnolent qui se rencontrent dans les différentes maladies aiguës ; l'apoplexie, le carus & la
léthargie

l'éthargie étant presque toujours idiopathiques.

§. CCCCXLVI. Il me reste maintenant à faire observer ici qu'il ne faut pas se méprendre à quelques affections soporeuses, qui sont accidentelles & passagères, & qui ressemblent fort à celles dont je vient de parler. De ce genre sont celles qui sont causées par l'ivresse, l'usage de l'opium & celui de la fumée de tabac, par l'odeur du charbon, &c. qui se passent le plus souvent en peu de temps. (Il y en a cependant quelques-unes qui deviennent très-funestes.)

§. CCCCXLVII. Il est très-rare que celles qui viennent à la suite de l'ivresse soient mortelles, & il est encore plus rare qu'on ne s'apperçoive pas que l'assoupissement est l'effet de la boisson : si cet accident dure plus longtemps qu'il ne le doit en pareil cas, on est obligé de faire un traitement :

l'eau chaude, l'émétique sont alors les remèdes les plus souverains, quelquefois on est obligé de recourir à la saignée. Celle qui vient de l'opium est quelquefois mortelle : les émériques & les acides sont les meilleurs moyens qu'on puisse mettre en usage contre cet accident. Les gens de guerre y sont peu sujets. J'ai cependant vu un Cavalier qui avoit attenté à ses jours, en prenant une grande dose d'opium. Les affections soporeuses qui viennent de la fumée du tabac ne sont point dangereuses; mais il n'en est pas de même de la vapeur du charbon, qui tue quelquefois. Le grand air, le mouvement, l'émétique, sont alors les secours les mieux indiqués; mais le plus souvent ils sont ou trop tardifs, ou inutiles.



ARTICLE II.

Des coups de Soleil.

§. CCCCXLVIII. CET article m'a paru d'autant plus important, qu'il est trop négligé, relativement aux gens de guerre; l'insolation ou coup de soleil est une maladie souvent aussi dangereuse, que fréquente parmi eux.

§. CCCCXLIX. Tout le monde connoît l'action du Soleil sur les différens corps, en tant qu'il leur communique souvent une chaleur extrême, lorsqu'ils sont exposés long-tems à l'ardeur de ses rayons. Mais outre cet effet il en produit encore de plus sensibles, & qui sont quelquefois meurtriers, sur les corps animés. Dans les pays très chauds il n'est pas rare de voir périr subitement des hommes & des animaux frap-

prés par les rayons du soleil ; & pendant l'été , même dans les pays tempérés , ils ont quelquefois cet effet , ou font tomber en *apoplexie* , ou causent la *phrénésie* , qu'on appelle vulgairement *fièvre chaude*.

§. CCCCL. Mais leur effet ordinaire dans un degré moins violent est celui de donner à ceux dont la tête y est exposée , une céphalalgie considérable , une soif ardente & la fièvre. La peau est chaude & très-seche , les yeux rouges & enflammés ne peuvent rester ouverts , ni fermés , sans une douleur insupportable. La paupière est gonflée & enflammée , le sommeil est agité ; les forces sont opprimées , les urines rouges & enflammées ; la sueur est souvent considérable , il y a des nausées , des anxiétés , des vomissemens , du dégoût , &c. la peau du visage brûlée tombe ensuite en farine.

§. CCCCLI. Enfin dans un degré plus foible, les rhumes de cerveau & de poitrine, les maux de gorge, des douleurs de tête violens & longs, sont la suite de ces coups de Soleil, qui lorsqu'ils affectent d'autres parties que la tête, y causent de la brûlure, & un sentiment douloureux qui dure quelquefois long-temps.

§. CCCCLII. Il paroît que la véritable cause des accidens qui surviennent par l'action du Soleil, est l'inflammation, le trouble & l'éretisme que produit la chaleur extrême qui agit immédiatement sur le cerveau ou sur les autres parties, comme on peut le voir par l'ouverture des cadavres dont le cerveau ne présente qu'engorgemens, inflammations & épanchemens de sang noir & épais.

§. CCCCLIII. Les gens de guerre y sont d'autant plus exposés, que leur

service les contraint souvent, de manière à ne pouvoir éviter l'ardeur du Soleil, comme dans les marches, & dans les routes d'été, &c. Mais ceux qui étant ivres tombent dans l'assoupissement, & ceux qui restent long-temps, & sans précaution, couchés dans un lieu chaud & où le Soleil darde ses rayons, en sont souvent les victimes.

§. CCCCLIV. Cette maladie est dangereuse, & plusieurs Soldats en périssent faute de secours : les suites en sont longues & laissent quelquefois des incommodités pour le reste de la vie. (Je ne parle que des coups de Soleil sur la tête, car les autres sont de peu de conséquence).

§. CCCCLV. J'ai indiqué dans la première partie de cet Ouvrage, les moyens les plus faciles pour se garantir de ces accidens, & je suis bien convaincu qu'ils auroient rarement

lieu, si on mettoit ces conseils à profit. Détruire un seul genre de maladies dans les armées, c'est rendre un service important, puisqu'on y a tant besoin d'hommes, & que les maladies en emportent tant.

§. CCCCLVI. Les saignées répétées selon le besoin, les boissons copieuses & rafraichissantes, les lavemens émolliens & tempérans, l'application des topiques rafraichissans sur la tête, & entr'autres l'eau fraîche un peu saturée avec le vinaigre, Le bain, le demi-bain, celui des jambes, l'usage des émulsions tempérantes & calmantes, remplissent toutes les indications. Les bains froids ont quelquefois réussi dans les cas les plus désespérés, quand toutefois on a eu le soin de désemplir les vaisseaux & de calmer auparavant les accidens les plus violens.

§. CCCCLVII. Il y a des coups de Soleil peu violents qui attaquent les gens délicats pendant le printems, lorsqu'ayant passé l'hyver très-chaudement, ils sont frappés des premiers rayons du Soleil. Les Soldats ne sont point exposés à cet accident, qui, selon M. Tissot, n'a lieu alors, que parce que les gens dont est question ici, ayant les humeurs en mauvaise disposition, le Soleil fait sur leur tête l'effet d'un vésicatoire.

ARTICLE III.

Des Fluxions à la Tête.

§. CCCCLVIII. J'ENTENDS par fluxions à la tête, les différens engorgemens douloureux qui se font dans ses différentes parties. Le coriza ou enchifrènement, la fluxion sur les dents & sur les oreilles, l'engorgement des

amygdales & des glandes du col , sont celles des fluxions qu'on observe le plus fréquemment parmi les gens de guerre.

§. CCCCLIX. Le coriza ou enchièvrement est une maladie légère , dont cependant les premiers momens sont très-douloureux. La membrane intérieure des narines , dite pituitaire ou de *schneider* étant en phlogose , le mucus qui en sort ordinairement est retenu , & il survient un écoulement aqueux qui incommode continuellement ; la tête est pesante & douloureuse , l'éternuement fréquent , les malades ont des tintemens d'oreilles , des petits frissonnemens & de la fièvre. Mais en deux ou trois jours , tous les accidens disparoissent par le relâchement de la membrane & par un écoulement considérable de matieres muqueuses & épaisses. Il faut cependant

observer que la membrane pituitaire n'est pas le seul siège du coryza : les sinus frontaux sont tapissés d'une semblable tunique & communiquent avec l'intérieur des narines , de sorte que les accidens les plus graves du coryza , tels que le violent mal de tête, &c. dépendent au moins autant de la phlogose des sinus ci-dessus , que de celle des narines.

§. CCCCLX. Rarement on a besoin de porter du secours dans cet état , à moins qu'il ne soit accompagné d'accidens violents , comme du vertige & d'une fièvre violente : car alors il y a à craindre que l'inflammation ne gagne les membranes du cerveau. Un peu de régime termine heureusement la maladie ; mais il faut sur-tout empêcher les soldats de s'exposer à l'humidité. Je voudrois qu'on eût l'attention de les dispenser du service, quand ils ont

cette incommodité qui est souvent causée par l'humidité des pieds, & par la suppression de l'insensible transpiration.

§. CCCCLXI. Les fluxions sur les dents méritent plus de considération ; parce qu'elles excitent des douleurs aussi violentes que longues, qui reviennent facilement : l'odontalgie est le plus ordinairement causée par des dents cariées, par des humeurs rheumatiques & artritiques, par un froid considérable, un air humide ou chargé de vapeurs nuisibles.

§. CCCCLXII. Quand les dents sont gâtées ou cariées, l'air qui frappe sur le nerf y excite une douleur considérable qui se propage sur les gencives, & y produit une phlogose plus ou moins considérable, qui finit le plus souvent par un gonflement extrême & un abcès. Il en est de même pour celles qui

ne sont point gâtées, lorsque les gencives sont frappées de l'air froid, humide ou nuisible.

§. CCCCXLIII. Il faut remarquer que les gens de guerre perdent facilement leurs dents, & souffrent beaucoup de douleurs dans les mâchoires & les gencives, parce qu'ils couchent sur la terre, & qu'ils sont exposés au vent, à la pluie, à l'humidité; mais sur-tout parce qu'étant accoutumés à se couvrir la tête, pendant la nuit, le froid la saisit plus vivement, quand ils sont dans le cas de l'exposer aux injures de l'air. Ainsi le grand préservatif est celui que j'ai indiqué dans la première partie de cet ouvrage, ou j'ai fait entendre qu'il seroit à propos & de faire couper les cheveux des Soldats, & de les accoutumer à coucher la tête nue. Je trouve en conséquence que les per-ruques proposées par M. le maréchal

de *Saxe* font plus parantes qu'utiles.

§. CCCCLXIV. On doit distinguer dans les douleurs & les fluxions sur les dents, les différentes causes qui les ont produites. Quand la dent est cariée, il n'y a pas d'autre moyen que celui de l'arracher, mais pour le faire avec succès, il faut attendre que l'inflammation, la douleur & le gonflement soient dissipés : sans cette précaution, on risqueroit de rendre la maladie très-grave. Quand on ne fait pas arracher la dent cariée, l'accident revient facilement, à moins qu'on ne fasse plomber cette dent, ce qui n'est guères praticable pour les Soldats.

§. CCCCLXV. Mais les douleurs de dents sont souvent si violentes, qu'on est obligé d'employer divers remèdes. La fièvre & le transport exigent la saignée ; & pour calmer la rage de la dent, on employe successivement,

la teinture anodine, les huiles de gérosse, de canelle, &c. qu'on applique sur le mal. On fait mâcher du tabac, de la racine de piretre, dont les malades sont soulagés pendant quelque temps. Le calme ne vient enfin que lorsque la tumeur des gencives & de la joue se manifeste, parce que ce gonflement inflammatoire engourdit le nerf. Alors pour diminuer la tension & exciter la suppuration, on fait mettre sur la partie une figue grasse cuite dans le lait, & le malade se gargarise avec du lait, ou avec quelque décoction émolliente; on applique des cataplasmes anodins sur la joue, &c.

§. CCCCLXVI. Quant aux fluxions qui viennent des humeurs rheumatiques ou arritriques, &c. elles cedent difficilement dans les premiers tems. On est quelquefois obligé de saigner; le grand flux de salive diminue la dou-

leur & la tension; il y a plus rarement du gonflement à la joue, & on ne vient le plus souvent à bout d'appaiser les violentes douleurs, que par le moyen d'un vésicatoire appliqué à la nuque, ou derrière les oreilles. On doit purger les malades quand la tumeur & le mal sont dissipés. Je ne crois pas que dans cette espèce d'odontalgie, il soit prudent d'employer des gargarismes résolutifs ou repercussifs.

§. CCCCLXVII. Les fluxions sur les oreilles viennent aux Soldats par les mêmes causes que celles des dents. L'inflammation & la douleur sont quelquefois si violentes, que les malades jettent des cris affreux, tombent en phrénésie & même en apoplexie.

§. CCCCLXVIII. Cette sorte de fluxion tourne souvent en suppuration, vers le quatrième jour de la maladie;

ce qui n'est pas sans danger. Mais le plus communément la douleur & l'engorgement se portent sur les parties extérieures de la tête, où la suppuration se fait, & alors la maladie se termine heureusement. Il est à remarquer que les douleurs & la tension occupent d'abord dans la plupart des malades le front, le sommet de la tête & les tempes, & qu'ensuite elles se réunissent dans le conduit extérieur de l'oreille. Dans les premiers temps il y a une pulsation considérable dans les artères temporales, un tintement singulier dans les oreilles, & la fièvre est quelquefois très-forte.

§. CCCCLXIX. Il faut tenter la résolution par les saignées plus ou moins fréquentes, selon la violence de la maladie : & pour calmer les douleurs, on injecte dans l'oreille diverses liqueurs adoucissantes, telles que le

lait, les huiles d'amandes douces, de graine de lin, de jusquiame, &c. On applique des cataplasmes émolliens; enfin, on introduit dans l'oreille du coton imbibé dans la teinture anodine : l'usage des narcotiques est souvent indiqué, quoiqu'il faille les donner avec grande précaution aux gens de guerre, sur-tout à l'armée. La diète délayante, calmante, les bains de jambes sont aussi des secours usités.

§. CCCCLXX. Quand la suppuration s'établit, on s'en apperçoit par un redoublement de douleurs, par la fièvre, & par des pulsations dans la tête beaucoup plus considérables. Quand l'abcès a percé, le calme revient. S'il est dans l'oreille, il faut la seringuer avec des liqueurs vulnéraires & détersives, telles que les décoctions d'aigremoine & d'aristoloche, l'eau d'orge, &c.

§. CCCCLXXI. L'engorgement des amygdales est très-fréquent aussi parmi les gens de guerre, il provient des mêmes causes que ci-dessus ; mais comme il n'y a qu'une légère phlogose, avec un peu de douleur dans la deglutition, causée par la lymphe arrêtée dans ses couloirs, cet accident est ordinairement léger. (1) Quand la fièvre & la douleur se mêlent de la partie, souvent il dégénère en esquinantie, & devient une maladie grave. Je parlerai ci-après de cette dernière affection. Une saignée, quelques gargarismes émolliens faits avec de l'eau d'orge & du miel, dissipent facilement cette fluxion. On propose, quand il n'y a point de phlogose, les gargarismes faits avec les feuilles de ronce, de pervenche, &c.

(1) Il est souvent accompagné d'enrouement, de toux, & d'enchifrèment.

§. CCCCLXXII. *L'engorgement des glandes du col.* Ce sont ordinairement les parotides & les maxillaires qui sont alors affectées. Il est rare que leur tumeur, qui est d'une nature différente de celles des mêmes glandes dans les maladies aiguës & chroniques, ne vienne en même-temps que celle des amygdales. Elles excitent une légère douleur, quand on les touche, & il paroît qu'il y a un commencement de phlogose, comme dans les amygdales. Cette phlogose & cette tumeur sont causées par l'action du froid sur les tuyaux excréteurs de ces glandes qui se rendent dans la bouche. Il faut avoir soin de couvrir & de tenir chaudement les parties affectées. Elles ne tournent point en suppuration & cèdent aux mêmes moyens que ci-dessus, ou se guérissent d'elles mêmes.

ARTICLE IV.

De l'Ophthalmie.

§. CCCCLXXIII. **L'**OPHTHALMIE est une inflammation de la tunique conjonctive de l'œil, qui dans les gens de guerre est assez commune, quelquefois même épidémique. Dans cette maladie les vaisseaux qui rampent sur cette tunique sont gonflés de sang, les malades éprouvent plus ou moins d'accidens, selon l'inflammation plus ou moins violente; le mouvement de l'œil & des paupieres est sensible & douloureux, & la fièvre s'y joint quelquefois.

§. CCCCLXXIV. On distingue deux especes d'ophthalmie, l'une sèche, & l'autre humide. Dans la premiere, qui est moins douloureuse, l'inflamma-

tion est plus étendue & se communique aux paupieres. Les malades soutiennent difficilement la lumière. Dans la seconde l'œil pleure continuellement, & il en découle une humeur âcre sur la joue, qui y cause un sentiment d'irritation assez vive. L'une & l'autre inflammation gagnent quelquefois les autres parties de l'œil, & peuvent endommager cet organe.

§. CCCCLXXV. Les causes de cette maladie sont ou externes ou internes. Celles-ci sont la pléthore, l'échauffement, un vice particulier dans les liqueurs, qui porte son effet sur l'œil; ainsi l'on voit des ophthalmies vénériennes, dartreuses, &c. Les causes externes sont la présence de quelques corps étrangers entre les paupieres & l'œil, l'action du Soleil sur cet organe; le feu produit le même effet; la poussière qui est continuellement soufflée

sur l'œil, le vent, le froid, l'humidité, les coups, &c. &c. Celles qui sont épidémiques dépendent d'une certaine disposition de l'air qu'on ne connoît pas.

§. CCCCLXXVI. Cette inflammation est ordinairement plus dangereuse, quand elle vient de cause interne, celle qui est profonde, ou qui dépend d'un vice dans les humeurs, laisse quelquefois des traces qui endommagent la vue, tels que des rayes, des hypopions, des cataractes, &c. Celle qui vient de cause externe est moins nuisible; l'épidémique affecte souvent la vue. Celle qui est sèche est la moins mauvaise.

§. CCCCLXXVII. Les gens de guerre sont sujets à l'une & l'autre espèce, produites, soit par une cause interne, soit par une cause externe. J'ai vu en 1760, une épidémie d'ophthalmies

régner dans les troupes qui occupoient le pays de Fulde. Quoique les accidens en fussent peu considérables, elle fut difficile à détruire.

§. CCCCLXXVIII. Il ne faut pas se flatter de guérir une ophthalmie vénérienne ou dartreuse, sans employer les remèdes anti-vénériens ou anti-dartreux. C'est pourquoi, dans ces cas, on doit se borner à pallier les accidens. Je crois que les saignées sont peu utiles alors, & que même elles sont souvent nuisibles. On peut appliquer un vésicatoire à la nuque, ou derrière les oreilles, pour détourner l'humeur (ces ophthalmies sont ordinairement humides) & mettre des sangsues aux tempes. J'ai vu dans une ophthalmie humorale, l'œil se dégager subitement, pendant une saignée du bras, & survenir à l'endroit de la saignée, une tumeur inflammatoire très-considérable. J'ai vu aussi dans une go-

norrhée , l'écoulement arrêté produire une ophthalmie , qui cessa , lorsque ce même écoulement fut rétabli. D'où l'on peut inférer que la cause étant extrêmement mobile , on pourroit risquer de faire porter l'humeur sur d'autres parties essentielles à la vie , où elle produiroit de grands ravages ; si l'on employoit la saignée dans ce cas , comme on a coutume de le faire dans les autres circonstances.

§. CCCCLXXIX. Dans le cas où la poussière & quelques corps étrangers sont entrés dans l'œil , & ont produit de l'inflammation , on parvient aisément à la guérir , par l'application des cataplasmes émolliens , & en baignant les yeux dans quelque liqueur douce & émolliente , comme dans du lait , &c.

§. CCCCLXXX. Quand l'inflammation est considérable , on est obligé de

de saigner plus ou moins, sur tout lorsque l'ophthalmie vient de cause interne, comme de pléthore ou d'échauffement. (Elle est sèche alors, & les vaisseaux de l'œil sont extrêmement gonflés & rouges.) On a soin de baigner souvent les yeux dans une décoction émolliente, comme celles d'orge & de mauve, ou dans du lait. On couvre les yeux, pour que le jour ne les incommode pas; on fait suivre aux malades un régime délayant & adoucissant; quelquefois on est obligé de mettre des sangsues aux paupieres, pour faire un dégorgement; enfin on applique des vésicatoires derriere les oreilles, ou un séton à la nuque, après avoir employé tous les moyens anti-phlogistiques. Quand la maladie cede, on met les purgatifs en usage, selon le besoin.

§. CCCCLXXXI. Je sçais qu'il n'est pas de la saine pratique d'appliquer des

IV Partie.

C

émolliens sur les yeux attaqués d'ophthalmie, parce qu'on prétend que le relâchement qu'ils operent dilate encore les vaisseaux de la conjonctive, & les met dans le cas de se remplir davantage des globules rouges, qu'ils n'admettent point dans l'état naturel. Cependant cette règle souffre des exceptions, & le cas ci-dessus en est une, car les émolliens appaisent les douleurs très-vives, & d'ailleurs, s'ils diminuent alors le ton des vaisseaux, on peut, après le calme, employer des résolutifs puissants qui le rétablissent, tels que ceux qui sont indiqués au Parag. CCCCLXXXIV.

§. CCCCLXXXII. Il y a des ophthalmies causées par le relâchement considérable des vaisseaux de la conjonctive, lorsque l'air humide & malsain agit long-temps sur les yeux. C'est le cas des troupes situées dans des lieux marécageux, & celui de l'épidémie que

MILITAIRE. 51

J'ai vue. Il est rare alors que la maladie ne soit pas accompagnée de symptômes qui annoncent le mauvais état des humeurs. Les yeux sont rouges & très-gonflés, ils pleurent continuellement, & l'humeur qui en découle est âcre. Les douleurs de la tête se joignent à celles des yeux; dans l'invasion, les malades ont quelque mouvement fébrile, la bouche est mauvaise, il y a du dégoût, des nausées, & même des vomissemens, &c.

§. CCCCLXXXIII. Dans cette espèce, les saignées sont peu utiles & même quelquefois elles sont nuisibles. Voici le traitement que j'ai suivi dans l'épidémie que j'ai vue, & dans plusieurs autres cas semblables.

§. CCCCLXXXIV. La fièvre ou la force du pouls m'ont quelquefois engagé à ordonner la saignée; j'ai fait vomir la plupart des malades, avec quelques grains

32 CODE DE MÉDECINE

de tarte stibié ; aux uns, j'ai appliqué des vésicatoires derrière les oreilles & à la nuque ; aux autres, j'ai été obligé d'établir un séton à la nuque ; je réitérois des porions purgatives tous les deux ou trois jours, & lorsque les écoulemens étoient bien établis, que l'état des premières voies me paroissoit meilleur, je faisois appliquer sur les yeux des cataplasmes faits avec la mie de pain & l'eau végeto-minérale, ou des compresses trempées dans l'eau alumineuse, ou le vin de thurie. Avec ces moyens, tous mes malades furent guéris dans l'épidémie, plutôt ou plus tard, selon l'état meilleur ou plus mauvais des premières voyes, & non selon la violence de l'ophthalmie, qui n'étoit point du tout relative à cet état.

§. CCCCLXXXV. Dans les cas pareils d'ophthalmies qui ne sont point

causées par le mauvais état l'air, ni par celui des premières voies, mais qui le sont par le relâchement pur & simple de la texture des membranes de l'œil, on n'a pas besoin d'employer d'autres moyens, que les résolutifs ci-dessus.

§. CCCCLXXXVI. Dans les cas où c'est une humeur qui se porte sur cette partie, on peut employer aussi avec succès les remèdes ci-dessus; mais pour être sûr de ne pas occasionner une repercussion nuisible, il faut auparavant appliquer les vésicatoires, un seton ou un cautere, & on ne doit rien faire que l'écoulement ne soit bien établi.

A R T I C L E V.

De l'Esquinancie.

§. CCCCLXXXVIII. [℞] L'ESQUINANCIE, l'angine ou mal de gorge, est une

maladie qui attaque indifféremment le larynx, le pharynx, les amigdales & le voile du palais, & qui y produit diverses lésions, qui sont plus ou moins vives & dangereuses, selon qu'ils gênent plus ou moins la déglutition & la respiration, & selon les accidens dont ces lésions sont accompagnées, ou selon la nature de la cause de la maladie.

§. CCCCLXXXVIII. On ne finiroit pas si l'on vouloit faire le détail de toutes les espèces dont les auteurs font mention; mais il faut laisser cette division à ceux qui traitent *ex professo* de cette maladie : je me bornerai à la description des espèces qu'on voit le plus communément attaquer les gens de guerre.

§. CCCCLXXXIX. On distingue dans la pratique quatre sortes d'equinancie, sçavoir, l'inflammatoire, la catharrale, la gangréneuse & la spas-

modique : cette dernière est ordinairement sympathique, je n'en parlerai pas ici. Parmi les autres, les deux premières sont fréquentes, & la dernière souvent épidémique.

§. XD. L'esquinancie ou angine inflammatoire commence par du frisson & du tremblement, la fièvre, une douleur de tête considérable, & par une rougeur plus ou moins étendue dans toutes les parties de l'arrière-bouche. La respiration & la déglutition sont plus ou moins empêchées, selon les parties qui sont, comme je l'ai dit, enflammées. Ces parties sont les amygdales, le pharynx, le larynx, le voile du palais, la langue, l'œsophage, &c. qui sont ou toutes ensemble enflammées, ou dont quelques-unes le sont seulement.

§. XDI. Cette maladie a pour causes, l'action d'un air froid qui saisit les parties ci-dessus, dans un moment où

le corps est en chaleur ou en sueur ; l'usage des boissons âcres & stimulantes ; la pléthore ; la suppression des hémorrhoides , & même de la transpiration ; les boissons à la glace , le bain froid , &c.

§. XDII. Il est aisé de comprendre que les gens de guerre doivent y être très-sujets , puisque la plûpart des causes ci-dessus ont une action singulière sur eux : elle a principalement lieu dans les pays chauds où le jour est brûlant & ou les nuits sont très-fraîches.

§. XDIII. Le pronostic de l'angine inflammatoire est plus ou moins dangereux. Lorsque le larinx & le pharinx sont enflammés en même-temps , la maladie est plus sérieuse. Quand surtout la respiration est très-génée , on doit craindre la suffocation : l'inflammation des amygdales n'est pas exempte de péril , quand ces glandes sont par-

venues à un degré de volume considérable. Au reste, cette maladie fait souvent périr les malades en peu de jours. Elle se termine par résolution, suppuration, squirre ou gangrène, comme toutes les autres inflammations. La dernière terminaison est plus fréquente dans les gens de guerre, dont les liqueurs sont plus particulièrement disposées à la putridité. Ceux qui l'ont une fois éprouvée, sont plus sujets à la récurrence. Le pouls intermittent & foible, la suffocation, l'inflammation de la langue, les convulsions, les anxiétés sont du plus mauvais augure. La respiration libre, la déglutition facile, le pouls égal & mollet, sont des signes favorables. La suppuration s'établit ordinairement le quatrième jour, & les malades dans le moment où l'abcès est prêt à crever, sont quelquefois dans l'état le plus fâcheux. S'ils crachent le pus, tous les

symptômes diminuent, & les malades guérissent très-prompement; mais s'il en entre beaucoup dans la trachée artère, ils sont sur le point d'être suffoqués. Quand l'inflammation se termine par le skirre, les accidens diminuent petit à petit, il reste de la gêne dans la respiration, & sur-tout dans la déglutition. On voit en effet des gens qui ont les amygdales skirreuses, à la suite de l'inflammation de ces glandes, éprouver cette gêne toute leur vie. J'ai connu un Chirurgien Major de Régiment qui avoit un engorgement semblable dans le pharynx, & qui, dans une récidue d'esquinancie, a succombé. Quant à la gangrène, elle survient plutôt ou plus tard, & elle est sans espoir.

§. XDIV. Le remède le plus souverain dans cette maladie, consiste dans les saignées plus ou moins répétées, selon la violence des accidens, & faites au bras, au pied, à la gorge. Mais je crois

qu'elles ne sont vraiment utiles, que dans les quatre premiers jours, & que d'ailleurs on en fait souvent abus. Car, à moins qu'il n'arrive des accidens très-graves, trois ou quatre saignées suffisent, sur-tout dans les gens de guerre dont on doit ménager le sang, par les raisons que j'ai alléguées dans les différens endroits de cet ouvrage.

§. XDV. On doit faire observer aux malades la diète la plus tempérante. Le petit lait, l'eau nitrée, sont les boissons les plus convenables. On donnera beaucoup de lavemens émolliens & quelquefois des stimulans, lorsque l'éretisme paroîtra trop considérable. On pourra aussi appliquer des ventouses au col & les scarifier. Quant aux vésicatoires qu'on conseille dans cette maladie, je les crois peu indiqués, & souvent nuisibles.

§. XDVI. Je ne suis pas d'avis non

plus de l'usage de l'émétique dans le cas où la suppuration est formée , pour faire percer l'abcès , comme on le conseille souvent. Il me semble qu'il est bien plus sûr de l'ouvrir avec l'instrument inventé à cet effet , & qu'on nomme *pharyngotome*. Les vomissemens dans cette circonstance , comme dans celle où l'inflammation est considérable , peuvent à la vérité produire un dégorgement favorable ; mais il n'est pas moins vrai que les secousses qu'ils occasionnent peuvent non - seulement augmenter l'inflammation , mais aussi suffoquer les malades.

§. XDVII. Au reste , on met en usage , pour opérer la résolution , plusieurs gargarismes , tels que la décoction de plantain , de pervenche , de roses rouges , &c. l'oxierat , l'eau alumineuse , &c. mais il faut auparavant avoir bien désempli les vaisseaux. Quand la sup-

puration est établie , on se tourne du côté des gargarismes émolliens & détersifs , tels que l'eau d'orge , de guimauve , le lait , &c. On applique même des cataplasmes émolliens sur les parties extérieures , qui sont , à ce que je pense , également utiles , avant que le pus soit formé.

§. XDVIII. On observe que les narcotiques sont souvent nuisibles dans cette maladie , de sorte qu'il faut ne les prescrire , qu'avec les plus grandes précautions. On peut dans les commencemens employer les émulsions anodines , faits avec les amandes douces , les quatre semences froides majeures & la semence de pavot , en y ajoutant un peu de syrop de nymphaea , ou de coquelicot.

§. XDIX. On propose dans les cas de suffocation , où il n'y a plus d'espoir , de faire la *bronchotomie*. Je crois cette

opération non-seulement très-praticable, mais encore très-utile. Quelques mauvais succès l'ont fait abandonner; il y a cependant lieu de présumer que ce fut plutôt le retardement qu'on a mis à la faire, que l'opération elle-même, qui a empêché la réussite.

§. D. De routes les espèces d'esquinancie, celle dont je viens de parler est la plus rare parmi les gens de guerre, ou du moins elle est rarement exquise, c'est-à-dire, qu'il y a le plus souvent complication d'inflammation & de cacochymie; de sorte qu'on doit avoir égard au mauvais état des humeurs. C'est alors que les évacuations & l'é-métique donné en lavage, après les saignées, deviennent très-utiles, & qu'on peut appliquer des vésicatoires, parce que l'inflammation est toujours moindre dans cette complication, & que lorsque la cause humorale est enlevée ou

diminuée , on parvient plus aisément à faire dissiper l'inflammation. Je n'ai jamais vû d'angine inflammatoire exquise dans aucun homme de guerre.

§. DI. Soit que l'inflammation se termine par résolution , soit qu'elle tourne en suppuration , lorsque les accidens sont passés & que la fièvre a cessé , il est bon de purger les malades , pour emporter les suc's impurs qui sont contenus dans les premières voies , & évacuer les matieres qui par l'effet de la résolution , sont devenues étrangères.

§. DII. Je ne dois point oublier ici le skirre ou endurcissement dont la cure est en effet difficile , mais non absolument impossible. On le voit quelquefois diminuer ou se dissiper de lui-même , avec le temps. Mais dans les commencemens , l'usage des gargarismes émolliens résolutifs peut produire cet effet. Au reste , souvent c'est à celui des

64 CODE DE MÉDECINE

repercussifs trop violents employés inconsidérément dans les premiers jours de la maladie, qu'on doit attribuer cette espèce de terminaison.

§. DIII. La fausse esquinancie, ou l'angine catarrhale est une maladie infiniment moins violente que la précédente. Elle vient aussi à l'occasion du froid, ou de la constitution humide de l'air. Il n'y a que peu ou point de fièvre, l'inflammation ne se forme ordinairement que dans les amygdales, & elle est légère. C'est cette espèce de fluxion dont j'ai parlé à l'article précédent, & à laquelle les soldats sont très-sujets. Elle ne se termine ni par suppuration, ni par endurcissement, mais presque toujours par des crachats épais. Voyez le Paragraphe CCCCLXXI. Cette maladie n'a pas ordinairement besoin de beaucoup de secours.

§. DIV. Il n'en est pas de même de

l'esquinancie gangréneuse qui est très-pernicieuse. Plusieurs auteurs font mention des épidémies qui ont enlevé un nombre considérable de personnes attaquées de cette maladie.

§. DV. L'invasion en est ordinairement obscure, & l'on pourroit dire qu'elle tient fort de la fièvre maligne, tant à cet égard, que par sa marche. Les amygdales & les glandes salivaires commencent par être un peu douloureuses & gonflées. Le pouls est d'abord peu ou point fébrile, mais vers le troisième ou quatrième jour, la fièvre augmente, quoique le pouls soit le plus souvent foible & irrégulier. C'est alors qu'on apperçoit des taches brunes & livides, des phlictenes, & quelques endroits noirs dans les glandes amygdales, au voile du palais, enfin dans les différentes parties de l'arrière-bouche. Ensuite ces marques font place à des

aphtes, & a des petits ulcères, dont le bords sont rouges, élevés, en un mot d'une couleur suspecte. Ces espèces d'ulcères se rencontrent outre cela dans l'œsophage, l'estomac, la trachée artère, &c. comme on l'a observé par les sections anatomiques, & ils tombent enfin par lambeaux, que les malades crachent.

§. DVI. Il sort une odeur fétide de la bouche, la langue est fort épaisse, les parotides sont presque toujours gonflées, & la dysenterie, les vomissemens accompagnent le plus souvent cette maladie. Enfin il arrive une grande quantité d'accidens assez semblables à ceux des fièvres malignes. Les malades périssent du cinq au neuf, & quand ils guérissent, la maladie va jusqu'au quarantième.

§. DVII. Il paroît par l'invasion, les accidens, la marche & la durée de

cette espèce d'angine , que c'est un genre de fièvre maligne , dont les causes sont à-peu-près les mêmes, que celles des autres malignes. Les ulceres gangréneux qui surviennent en si peu de temps , ne peuvent être causés que par une matière très-virulente & délerere , qui agit principalement sur les glandes salivaires. & sur le conduit alimentaire.

§. DVIII. Le pronostic est très-dou-
 reux. Plus la difficulté de respirer &
 d'avaler est grande, plus il y a de dan-
 ger ; parce que ces symptômes annon-
 cent qu'il y a des ulceres profonds. La
 couleur noire des taches , & leur
 grand nombre , le pouls petit & concen-
 tré , le flux de ventre dysenterique ou
 noir , les vomissemens fréquents , sont
 d'un très-mauvais présage. Les taches
 tirant sur le rouge , les ulceres petits ,
 éloignés , & qui laissent après la chute
 de l'escharré , une petite cavité d'un

rouge naturel, le pouls régulier avec une fièvre modérée, sont d'un bon augure. Les gens d'un tempéramment foible & les vieillards en guérissent plus facilement que les adultes & les gens robustes.

§. DIX. La terminaison mortelle de cette maladie est celle d'une putréfaction universelle. La plus heureuse est celle qui se fait par une légère supuration des ulcères, par quelques évacuations bilieuses, & par des sueurs non fétides.

§. DX. La cure de l'angine gangréneuse se rapporte beaucoup à celle des fièvres putrides malignes. Il est rare qu'on soit obligé de saigner, mais quand on a recours à ce remède, ce ne doit être que dans les commencemens de la maladie. Les émétiques ne peuvent être administrés qu'avec précaution. Mais en les donnant en grand lavage, ils produi-

sent de bons effets. Les vésicatoires ne doivent pas être ménagés, les boissons acidules sont les plus convenables ; mais c'est sur-tout l'usage des antiseptiques qui réussit le mieux, & entre autres celui du quinquina & du camphre : voyez la cure des fièvres putrides simples & malignes.

§. DXI. Pour accélérer la chute des escharres, il n'y a rien de mieux que les gargarismes faits avec l'eau miellée, dans laquelle on met quelques gouttes d'esprit de vitriol. On propose aussi de faire un liniment avec le miel & l'esprit de sel, pour en frotter les parties gangrénées. Il faut cependant ménager l'esprit de sel & de vitriol, car une grande dose cauteriseroit le gozier. Un prince attaqué de la maladie dont est question, fut parfaitement cauterisé par l'esprit de vitriol qu'on avoit employé sans ménagement, Il guérit, & ce qu'il

ya de plus étonnant, c'est que le Médecin fut préconisé pour cette cure.

§. DXI. Je ne dois point oublier ici une espèce d'esquinancie que j'ai souvent observée dans les gens bilieux, & qui, quoique peu dangereuse, quand elle est bien traitée, pourroit dégénérer en gangrene & produire à-peu-près les mêmes accidens que l'esquinancie gangréneuse, si on la négligeoit.

§. DXII. Les amygdales se gonflent, il s'excite une phlogose plus ou moins étendue dans l'arrière-bouche, où il y a de la démangeaison & de la douleur; la déglution est un peu gênée, il y a peu ou point de fièvre. Au bout de vingt-quatre heures on apperçoit plusieurs aphtes blancs, avec un cercle rouge, qui tombent en deux ou trois jours, sans changer de couleur, & qui viennent successivement; de sorte que tous les jours il en paroît de nouveaux,

Les vuides que laissent ces escharres sont rouges, enflammés & douloureux.

§. DXIII. Cette maladie exige rarement la saignée ; cependant lorsque la phlogose est considérable, on ne peut s'en dispenser. Les boissons aigrelettes & les gargarismes avec l'eau miellée, à laquelle on ajoute un peu d'esprit de vitriol, sont tout ce qu'il y a à faire. La durée de ces aphtes est indéterminée. Ils paroissent être produits par une bile âcre qui se dépose sur les différentes parties de l'arrière-bouche.

Il y a encore un accident familier aux Soldats, (la luette tombée). On employe pour la relever les gargarismes adstringens, & le poivre sur le dos d'une cuillère, qu'on applique sous cette partie : cette maladie est légère.



CHAPITRE TROISIÈME.

Des Maladies du Thorax.

§. DXIV. **L**ES maladies du thorax auxquelles les gens de guerre sont sujets, méritent d'autant plus de considération, qu'il en est quelques-unes qui sont d'un genre particulier, qu'on n'observe presque jamais que parmi eux, telles que celles qui sont putrides. Je ne traiterai dans ce chapitre, que de celles dont ils sont le plus fréquemment atteints, comme du catharre, de la pleurésie, de la péripneumonie & de l'hémoptisie, dont la plupart sont le genre de plusieurs autres affections morbifiques, comme on le verra par la division de la matière.

ARTICLE

ARTICLE PREMIER.

Du Catharre.

§. DXV. **L**E nom de *catharre* est appliqué à plusieurs maladies, qui diffèrent beaucoup entr'elles : on les distingue ordinairement par une épithète qu'on ajoûte, au mot *catharre*, ou par d'autres noms particuliers. Le coriza ou rhume de cerveau, le rhume de poitrine, sont des catharres : il y a encore deux autres affections connues sous les noms de catharre humoral & de catharre suffoquant. J'ai parlé plus haut du coryza, qui appartient aux maladies de la tête. Je ferai un article particulier du catharre suffoquant & de la fausse peripneumonie. Il ne me reste donc à traiter ici que du rhume de poitrine & du catharre humoral.

IV. Partie

D

§. DXVI. Le rhume de poitrine est généralement une maladie de peu de conséquence parmi les gens aisés , & pour ceux qui sont peu exposés aux vicissitudes de l'air ; mais il n'en est pas de même des gens de guerre , en qui il a souvent des suites très-dangereuses.

§. DXVII. On reconnoît cette maladie vulgaire à une légère oppression de poitrine , à la toux , l'enrouement , l'éternuement & quelques douleurs vagues. Dans les commencemens il y a quelquefois un peu de fièvre , la toux est sèche & incommode ; au bout de quelques jours l'expectoration devient facile , & les malades rendent des crachats épais , &c.

§. DXVIII. Souvent la maladie commence par le coryza , & ce n'est que lorsque celui-ci est dissipé , que la toux survient : il arrive communément que les malades ont du dégoût & le sommeil

mauvais : sur-tout dans les premiers jours de la maladie. Il paroît que le froid & l'humidité sont les causes ordinaires de ce rhume. La suppression de la transpiration, les boissons froides prises dans un temps où le corps est échauffé, ou en sueur, les pieds mouillés, &c. le produisent facilement.

§. DXIX. Le tissu muqueux qui tapisse les narines & les bronches est subitement saisi, par l'action des causes ci-dessus, d'un resserrement qui empêche l'écoulement continu du mucus & de la transpiration qui doivent en sortir ; il s'excite une légère phlogose, & la nature par l'effet de la toux & de la petite fièvre qui survient, dispose l'humeur arrêtée à la coction : lorsque celle-ci est faite, l'irritation cesse, les pores ou orifices se relâchent, & l'écoulement des matieres devient libre & facile. L'expecto-

D ij

ration termine la maladie en peu de jours , & il survient quelques sueurs pendant la nuit , qui procurent la guérison ; quelquefois même il y a des évacuations par les selles.

§. DXX. L'expectoration n'est pas toujours la voie dont la nature se sert pour terminer le rhume ; souvent au bout de deux ou trois jours il se fait une crise considérable par les sueurs , & la toux cesse. Cette terminaison est sans contredit la plus favorable ; mais elle est devenue la cause fréquente de plusieurs maladies graves , parce que la plupart des gens du peuple veulent provoquer cette crise par une chaleur excessive & par des boissons ardentes. S'il arrive qu'il y ait une guérison par ce moyen ; sur vingt personnes , il y en a au moins dix-neuf qui se trouvent mal d'un secours si imprudent ; l'inflammation augmente , la fièvre se met de la partie ,

& la toux ne cède à aucun remède.

§. DXXI. On a vu que la cure du rhume de poitrine est le plus souvent l'œuvre de la nature. Cependant il y a quelquefois des secours à administrer, & toujours des précautions à prendre. Tout régime chaud nuit dans cette maladie. Quand on s'expose au froid, on risque de faire dégénérer le rhume en péripneumonie. Les boissons tièdes, délayantes, mucilagineuses, telles que l'eau de guimauve, la tisane des fleurs pectorales, de coquelicot, &c. conviennent parfaitement : il faut avoir soin de l'édulcorer avec quelque syrop pectoral.

§. DXXIII. On est quelquefois obligé par la toux sèche & âcre, d'insister beaucoup sur les boissons, & de donner aux malades des émulsions anodines, telles que celle qui a été indiquée au Parag. CCCXCVIII. D'autres-fois les

crachats sont si épais, & l'expectoration est si difficile, qu'on est tenu de donner quelques incisifs, tels que l'ipécacuanha châté ou le kermès minéral, par quart de grains, de quatre en quatre heures. Jusqu'ici je n'ai parlé que du rhume ordinaire.

§. DXXIV. Mais quand il est négligé, il a des suites souvent fâcheuses, & il se termine ou en maladies chroniques, ou en aiguës; telles que la phthisie pulmonaire, la péripneumonie, &c.

§. DXXV. Le catharre humoral, ou, pour mieux dire, la fièvre catharrale est une maladie plus sérieuse que la précédente, dont elle diffère par l'intensité des causes. On l'a sans doute dénommée catharre humoral, pour distinguer cette maladie de la péripneumonie ou fluxion de poitrine. On lui donne aussi quelquefois le nom de fluxion sur la

poitrine, mais celui de fièvre catharrhale est infiniment plus analogue à l'état de la maladie.

§. DXXVI. La fièvre catharrhale commence souvent par du frisson, & elle a les mêmes accidents, mais plus violents que ceux qui sont décrits aux Paragraphes DXVI & DXVII. La phlogose est plus grande, la fièvre est continue, & elle redouble tous les soirs. La respiration est gênée, quelquefois il y a de la douleur au côté, la chaleur est considérable, l'agitation assez grande, & les nuits sont ordinairement mauvaises; l'altération est plus ou moins vive, la bouche mauvaise, la langue chargée, & souvent il y a des nausées; la toux est difficile & douloureuse.

§. DXXVII. L'expectoration s'établit vers le quatrième ou cinquième jour de la maladie, & les crachats sont

épais & jaunâtres. Avant ce temps ils sont uniquement glaireux , & sortent difficilement. La fièvre cesse le onzième ou quatorzième jour , & alors les évacuations par les selles deviennent bilieuses. Quelquefois elles commencent à l'être , après l'état de la maladie.

§. DXXVIII. Cette fièvre n'est pas exempte de dangers , & elle peut facilement dégénérer en peripneumonie. Les crachats visqueux & non cuits dans l'état de la maladie sont de mauvais augure ; ceux qui sont mêlés de sang annoncent une phlogose considérable. Mais la fièvre modérée , le pouls régulier , les crachats d'une consistance médiocre & bien cuits , des déjections bilieuses , & la plupart des fonctions en bon état , sont un présage favorable.

§. DXXIX. Il est rare qu'on ne soit pas obligé de tirer du sang dans cette

maladie : il n'est pas aussi coëneux , que dans la péripneumonie ; mais il l'est assez , pour faire craindre les suites de l'inflammation ; de sorte qu'on saigne plus ou moins dans les premiers jours , selon les forces du malade , selon la violence de la fièvre & la difficulté de respirer. On doit après cela s'en tenir aux boissons pectorales tièdes , & pour faciliter l'expectoration , on donne du loock blanc , (composition du Codex de Paris) ou des potions huileuses faites avec l'huile d'amandes douces & le syrop de guimauve. Quand les crachats sont visqueux & tenaces , on met sur quatre onces de potion , un grain de kermès minéral , mais ce n'est que lorsque l'inflammation & l'éretisme sont dissipés. Quelquefois on est obligé de donner le tartre stibié en grand lavage pour évacuer la saburre des premières voies ; & quand la nature des crachats

82 CODE DE MÉDECINE.

est âcre, on donne avec succès des émulsions anodines & calmantes. Les vésicatoires sont indiqués, lorsque l'on craint les engorgemens d'humeurs, & sur-tout quand les sueurs ne se décident point.

§. DXXX. Il faut remarquer ici que cette maladie est souvent putride & maligne, comme je l'ai vu dans plusieurs soldats, & qu'alors les évacuations doivent être soutenues. Il est aussi nécessaire dans ce cas de varier les moyens indiqués dans les deux premières sections de l'article III du premier Chapitre.

§. DXXXI. C'est ici le lieu de parler de quelques toux qu'on observe communément dans les gens de guerre, telles que la toux stomacale, & la convulsive dite, *coqueluche*; celle-ci est quelquefois épidémique, & on la croit contagieuse.

§. DXXXII. La toux stomacale ou humide, est celle dont le principe est dans l'estomac, & qui est suivie de crachats abondans. On la distingue des autres, en ce qu'elle augmente beaucoup après le repas, & que souvent les malades vomissent, en même-temps qu'ils toussent. La langue est chargée, la bouche est mauvaise, & il y a des nauzées : on éprouve un sentiment de pesanteur & de douleur vers la région du cœur, c'est-à-dire, vers le *cardia* ou orifice supérieur de l'estomac ; la grande inspiration n'occasionne pas la toux, comme dans les autres rhumes.

§. DXXXIII. On regarde la saburre des premières voies, les matieres visqueuses & alkalines contenues dans l'estomac, la cacochymie & la foiblesse des organes de la digestion, comme les causes prochaines de cette maladie ; ses causes éloignées sont la grande vo-

84. CODE DE MÉDECINE

racité l'air humide & froid, la transpiration supprimée, le refroidissement des pieds, &c. Souvent ces mêmes causes ayant agi sur l'estomac & sur les poudons, il en résulte une complication, qui fait donner à la maladie le nom de toux pectorale & stomacale.

§. DXXXIV. Il ne faut pas croire que le nom de stomacale qu'on donne à la toux, signifié qu'elle vienne d'autre part, que de la poitrine; mais soit que la présence des matieres impures dans l'estomac, irrite les nerfs de ce viscère, & que par sympathie l'irritation se communique aux poudons; soit qu'il passe par les voies du chyle une grande quantité de matiere visqueuse qui se porte sur la poitrine & irrite les bronches; soit enfin que l'une & l'autre cause agissent en même-temps; il est très-sûr que ce sont la saburre & la foiblesse des premières voies qui causent cette toux. Au

reste, le traitement & les symptômes de cette maladie n'en laissent aucun doute.

§. DXXXV. Elle est souvent dangereuse, en ce qu'elle conduit au marasme. Sa cure consiste dans les trois indications suivantes. 1°. Dans l'évacuation des sucs nuisibles contenus dans les premières voies, 2°. dans la division des matières ténaces qui sont adhérentes aux parois de l'estomac, 3°. dans le retablisement du ton de ce viscere.

§. DXXXVI. On remplit la première indication par l'usage d'un émétique & de quelques cathartiques; la seconde par celui de l'ipécacuanha châtié, qu'on donne par quart de grains, de distance à autre, comme de deux à trois ou quatre heures. La troisième, par l'usage des amers, tels que le quinquina, le syrop de gentiane, les pillules angéliques, &c.

§. DXXXVII. Le régime sec est ce-

86. CODE DE MÉDECINE

lui qui convient dans cette maladie , &c le vin pris à une dose modérée produit de bons effets. Les boissons aqueuses sont nuisibles.

§. DXXXVIII. La toux convulsive , autrement dite *coqueluche* , est celle qui prend par paroxismes ou quintes , pendant lesquels les malades sont sur le point d'étouffer. Elle commence par une petite fièvre , & les efforts de la toux augmentent chaque jour : on ne rend que des matieres visqueuses. Le paroxisme est toujours annoncé par un chatouillement dans le gozier , ou par de la suffocation ; quand il a lieu , les veines se gonflent , les arteres battent fortement , la tête fait beaucoup de mal , les yeux s'avancent hors de l'orbite , les paupieres s'enflent , le visage devient rouge ou livide , & enfin le malade périroit , s'il ne vomissoit ou ne rendoit du sang par les narines , ou par la bouche.

Les convulsions & l'apoplexie peuvent survenir dans ce moment.

§. DXXXIX. On ne connoît pas encore la cause de cette maladie. On fait seulement qu'elle est épidémique , & l'on ne voit que trop qu'elle est produite par une grande irritation. Par l'exposé, il n'est pas difficile de juger combien elle est dangereuse , sur-tout dans les sujets plethoriques. On prétend , comme je l'ai déjà dit plus haut , qu'elle est contagieuse; peut-être est-ce par la même raison qu'on regarde aussi le coryza comme facile à se communiquer.

§. DXL. La cure de la coqueluche exige beaucoup de circonspection. Il faut saigner à plusieurs reprises les plethoriques , & être très-moderé sur cette pratique dans les autres sujets. On doit faire vomir les malades , les purger de deux ou trois jours l'un , leur donner des boissons très - mucilagineuses &

adoucissantes, du loock , &c. dans les commencemens. Les narcotiques calment les quintes , lorsqu'on les emploie après l'usage réitéré des cathartiques. On regarde les vésicatoires comme un remède souverain : j'en ai vu des effets merveilleux. Au reste , le quinquina , l'eau de pouillor , les amers , terminent ordinairement la cure.

§. DXLI. Je ne parle ici que de la coqueluche des adultes , que j'ai vue régner parmi les soldats , dans les garnisons. Celle des enfans est à-peu-près la même , mais elle est plus fréquente , & elle exige quelques précautions relatives à l'âge & à l'état de la maladie. Ce n'est pas ici le lieu d'en faire mention.

ARTICLE II.

De l'inflammation de poitrine.

§. DXLII. QUOIQUE les maladies inflammatoires de poitrine soient toujours compliquées dans les gens de guerre, le principe d'inflammation n'en est pas moins le caractère essentiel, & on ne doit pas le perdre de vue.

§. DXLII. La pleurésie & la péripneumonie sont les genres dans les inflammations de poitrine, parce que c'est la plevre qui est enflammée dans l'une, & le poumon dans l'autre. Chacune de ces maladies est d'abord divisée en celle qui est purement inflammatoire, & en celle qui est en même-temps humorale & inflammatoire : celle-ci est subdivisée en putride, & en putride maligne. La pleurésie, outre

cela , selon les diverses parties de la plevre qui sont attaquées , prend différens noms. On la distingue aussi en vraie & en fausse , ainsi que la péripneumonie.

§. DXLIV. Je ne m'arrêterai pas à toutes ces divisions. Mais après avoir traité de la pleurésie & de la péripneumonie purement inflammatoires , je parlerai d'une maladie qui est composée de l'une & de l'autre , sous le nom de pleuropéripneumonie. Je passerai ensuite à la description de ces trois sortes d'inflammations compliquées de putridité & de malignité. La fausse pleurésie fera le sujet du troisième Article , dans lequel je renfermerai le rhumatisme aigu , dont elle n'est qu'une espèce. La fausse péripneumonie & le catharre suffoquant n'étant point inflammatoires , ils seront compris dans un quatrième Article.

SECTION PREMIERE.

*De la pleurésie & péripneumonie vraies ;
purement inflammatoires ou exquisés.*

§. DXLV. **L**A pleurésie , la fièvre pleurétique , ou point de côté , est une fièvre continue aiguë , accompagnée d'une grande difficulté de respirer , d'une douleur aiguë dans la poitrine, appelée vulgairement point de côté , d'une toux fréquente , d'efforts violens pour tousser , d'un pouls très-dur & très-fort.

§. DXLVI. L'invasion de cette maladie est marquée par du froid , du tremblement , de la lassitude ; ensuite la chaleur survient , avec des envies & de la difficulté de tousser , l'inspiration est fréquente , courte & douloureuse. A mesure que la maladie avance , le pouls est plus fort, fréquent & tendu ; le sang

92 CODE DE MÉDECINE

est coëneux & quelquefois on en crache. Les joues sont très-rouges, il y a beaucoup de chaleur & quelques sueurs. Vers le déclin, lorsque la maladie tourne bien, il y a de la sueur, le pouls devient plus mol, l'expectoration est facile & copieuse, la toux est plus rare, le point de côté moins douloureux, la respiration plus libre. Dans tous les temps, il n'y a point de douleur pendant le sommeil, quoique la fièvre & la difficulté de respirer continuent d'être considérables.

§. DXLVII. L'inflammation de la plevre est la cause prochaine de cette maladie, & comme cette inflammation se forme dans différentes parties de cette membrane, comme dans le *médiaſtin*, la lame qui tapisſe le *diaphragme*, ou le *péricarde*, ou les *côtes*, on lui a donné différens noms, qui cependant ne désignent qu'une seule & même maladie ;

quoique la douleur n'occupe pas le même lieu, & qu'il y ait quelques symptômes particuliers à chacune; comme le rire sardonique, le hoquet des nauzées, &c. pour l'inflammation de la plevre qui touche au diaphragme, auquel elle comunique sa maladie, &c.

§. DXLVIII. Cette inflammation est causée par le reflux ou par la suppression de la transpiration insensible & pulmonaire, soit qu'on s'expose à un air froid, quand on a chaud & qu'on sue, soit qu'on boive quelque liqueur froide dans ce moment. Souvent c'est une disposition plethorique qui y donne lieu, les violentes passions de l'ame peuvent la faire naître.

§. DXLIX. Cette maladie attaque plus facilement les adultes d'une constitution vigoureuse; elle est plus fréquente pendant l'hyver & le printemps. Mais à dire vrai, la pleurésie

exquise est très-rare , sur-tout parmi les gens de guerre , comme on le verra ci-après.

§. DL. La péripneumonie purement inflammatoire ou exquisite est une fièvre aigüe continue , accompagnée d'une grande difficulté de respirer , d'une douleur poignante & pesante à la poitrine ; d'une toux incommode , de crachement de sang ou de matieres sanguinolentes , & d'un pouls plein , mol & fréquent.

§. DLI. On voit la différence sensible qu'il y a entre la pleurésie ci-dessus décrite & la péripneumonie , 1°. par le crachement de sang ou de matieres sanguinolentes qui ne manque jamais dans celle-ci. 2°. Par le pouls dur de celle-là & le pouls plein & mollet de celle-ci , 3°. par l'espece de douleur.

§. DLII. Il y en a encore une plus sensible dans le siège de ces maladies ;

la première occupe la plevre, & la seconde, la substance des poulmons. Les causes de celle-ci sont cependant les mêmes que celles de l'autre. Mais la première est plus rare que la seconde.

§. DLIII. A dire le vrai, la pleuro-péripneumonie est plus commune que les deux autres. M. *Lieutaud* assure que parmi une grande quantité d'ouvertures de cadavres, après l'inflammation de poitrine, il n'a trouvé que deux pleurésies exquises & vraies. Dans la pleuropérinmeumonie, la plevre & la substance des poulmons sont en même-temps enflammées, ce qui ne sera pas difficile à concevoir, lorsqu'on voudra bien remarquer que la partie de la plevre qui est attaquée d'inflammation touche à la substance du poulmon. Quoi qu'il en soit, dans cette dernière espèce, (la pléuoperipneumonie) les

signes pathognomoniques des deux premières se trouvent réunis, & le poulx est moins dur que dans la pleurésie, moins mol que dans la péripleurésie.

§. DLIV. Jusqu'ici je n'ai parlé que des symptômes pathognomoniques de ces maladies, de leurs causes & de leur marche générale. Il me reste maintenant à décrire leurs terminaisons, leur pronostic & leur cure.

§. DLV. Toute pleurésie, péripleurésie ou pleuropéripleurésie doit se terminer par résolution, le troisième ou quatrième jour, sinon elle tourne en suppuration, skirre ou gangrène. Quand elle prend la première terminaison, tous les symptômes diminuent sensiblement, la fièvre se modère, les sueurs deviennent abondantes, les urines sont cuites, & la maladie finit le sept ou onze, auquel temps il survient souvent

souvent quelques felles bilieuses, & même plutôt.

§. DLVI. Quand l'inflammation des poulmons se tourne en suppuration, les accidens continuent le quatre, & la fièvre, ainsi que la difficulté de respirer augmentent même, jusqu'à ce que le pus soit formé : alors la maladie ne finit au plutôt que le quatorzième jour, ou elle dégénere en chronique. Si c'est dans la pleurésie : il se forme un abcès qui creve quelquefois dans la capacité & forme un empyeme, où qui fait éminence au dehors ; quelquefois le pus est resorbé & craché. Si c'est dans la péripleumonie : la vomique peut s'en suivre, ou le pus peut être formé dans plusieurs niches & être craché, ou enfin l'abcès s'épanche dans la poitrine, ce qui est le plus ordinaire.

§. DLVII. Quand l'inflammation se

IV. Partie.

E

termine par le skirre, ce qui arrive assez fréquemment dans la péripleumonie. Les accidens diminuent lentement, la maladie se prolonge, il reste même de la douleur, un peu d'oppression, une fièvre lente, &c. Elle tourne en chronique, en formant le plus souvent des tubercules cruds ou suppurans. Voyez le cinquième Chapitre.

§. DLVIII. La gangrène arrive plus ordinairement dans la pleurésie & dans la paraphrénésie, comme on l'observe par l'ouverture des cadavres. Quand la maladie prend cette tournure, il survient des anxiétés, le pouls est petit, la sueur froide arrive, le visage est cadavéreux, &c.

§. DLIX. Le pronostic de ces maladies est toujours douteux. Les gens d'un tempérament athlétique succombent plus facilement que ceux d'une constitution foible. Plus la difficulté de respirer

est grande, plus il y a de danger : les crachats fleuris & les noirs sont les plus mauvais. Les matieres glaireuses & teintes d'un sang rouge peu foncé sont les meilleures. La sueur abondante dans les premiers jours est plus nuisible qu'utile ; le délire & le transport sont des signes défavorables. Quand la tension du bas-ventre se joint à la maladie, le péril augmente. Le sang tiré qui est légèrement coëneux est plus favorable que celui qui l'est trop, ou qui est très-fleuri. Les sueurs & la détente qui arrivent le troisième ou le quatrième jour annoncent la résolution ; quand les crachats commencent à être moins sanguins, quand ils ne le sont plus du tout, ou qu'ils deviennent cuits & épais, on a lieu d'espérer cette même terminaison. L'état contraire annonce la rupture de vaisseaux, la suppuration, &c. Quand dans la pleurésie la douleur

change de place & va se fixer à l'omoplate, c'est selon *Triller*, un signe avantageux ; mais quand elle cesse tout-à-coup, sans que les autres accidens diminuent, on doit craindre une métastase, &c. Voyez pour le skirre & la gangrène, les Par. DLVII & DLVIII. Au reste, l'état du pouls est la bouffole du Médecin dans ces maladies : quand ses rhythmes ne répondent point aux accidens, c'est toujours un très-mauvais signe. Quand il est intermittent, serré ou foible, on a tout à craindre, &c.

DLX. Le remède souverain dans ce genre de maladies est la saignée : ce sont la violence de symptômes, la force du pouls & la constitution des malades, qui décident de la quantité du sang qu'on doit tirer, & non la coëne plus ou moins considérable, qui selon l'auteur ci-dessus, est le signe d'une plus grande ou plus légère inflammation. Car l'ex-

périence contredit l'assertion de ce Médecin, soit pour le signe d'inflammation, soit pour la quantité du sang qu'il faut tirer. On voit en effet cette coëne dans plusieurs personnes qui n'ont aucune inflammation ; & dans d'autres qui en sont atteints, on saignerait jusqu'à extinction, que cette coëne existeroit toujours.

§. DLXI. Il est rare que quatre ou cinq bonnes saignées ne fussent pas dans la pleurésie, la péripleurésie ou pleuro-péripleurésie. C'est dans les quatre premiers jours qu'elles peuvent être utiles, après ce temps, la phlébotomie est peu indiquée, & elle s'oppose le plus souvent à la marche favorable de la nature. Il est cependant certains accidents qui non-seulement exigent une plus grande quantité de saignées, mais encore pour lesquels on réitère, même après l'état de la maladie, celles du

bras & du pied. La violence de la fièvre, l'étouffement, le délire, le transport, le crachement fréquent d'un sang pur & fleuri, obligent de saigner beaucoup plus dans les premiers jours ; & ces mêmes accidens continués ou renaissans après le quatrième, exigent encore ce secours, avec les modifications nécessaires, suivant les forces & l'état de la maladie.

§. DLXII. Deux bonnes saignées faites à quatre heures de distance l'une de l'autre, une troisième faite le second jour, & la quatrième le troisième, fussent souvent. Quand le pouls devient plus souple dans la pleurésie, moins fréquent dans la péripneumonie, & qu'il y a de la rémission dans la violence des symptômes, on peut s'en tenir à ce nombre, sinon on continue à en faire plus ou moins.

§. DLXIII. Il est certain que le

trop grand nombre de saignées produit un affaîssement considérable, & ôte à la nature les forces qui lui sont nécessaires, soit pour procurer la résolution, soit pour établir la suppuration. La plûpart de ceux à qui l'on a tiré trop de sang, ont des convalescences longues, & il reste souvent des engorgemens, tels que des tubercules, &c. quelquefois la gangrène survient. Les plus grands praticiens ont toujours observé qu'il falloit être circonspect sur la quantité des saignées dans les maladies inflammatoires.

§. DLXIV. Les délayants mucilagineux sont les antiphlogistiques les plus puissants dans ces maladies, & l'on doit regarder l'hydromel léger comme le meilleur, dans les commencemens; le petit lait, l'eau de guimauve, &c. nitrés sont aussi alors très-bien indiqués. Mais lorsque la résolution est

en train, les tisannes de coquelicot, de bourrache, de buglosse, de chicorée, de scabieuse, &c. la favorisent encore. Au reste, on ajoute dans les tisannes divers syrops, tels que celui de pavot rouge, de guimauve, &c.

§. DLXV. On donne souvent avec succès quelques émulsions faites avec les amandes douces, la semence de graine de lin, la semence de pavot & le syrop de coquelicot, lorsque l'ardeur de la fièvre est très-considérable. Quelquefois même on fait prendre aux malades dans ce même cas, & lorsque les douleurs sont violentes, des émulsions narcotiques, mais il faut être très-circonspect sur leur usage ; car elles diminuent en effet les douleurs, mais elles arrêtent souvent l'expectoration.

§. DLXVI. Au reste, quand la toux est difficile & douloureuse, on donne du loock blanc, des porions huileuses

préparées avec l'huile d'amandes douces , le syrop de guimauve , ou autre. Souvent , lorsque l'inflammation est dissipée , & qu'il reste quelque engorgement avec de la difficulté dans l'expectoration , on ajoute à ces porions un peu de kermès minéral à la dose d'un grain sur quatre onces.

§. DLXVII. Je ne crois pas qu'il soit fort utile de faire vomir les malades dans les premiers jours , après une ou deux saignées , comme le pratiquent plusieurs médecins : il est vrai que cette secousse peut quelquefois détruire les engorgemens , mais dans une maladie purement inflammatoire , qui attaque sur-tout la poitrine , le vomissement peut augmenter l'inflammation.

§. DLXVIII. Lorsque la suppuration est établie , ce qu'on reconnoît aux signes décrits au Parag. DLVI , on insiste sur les boissons tièdes émollientes ,

sur les potions huileuses , &c. & lorsqu'on craint l'endurcissement , on ordonne le kermès , l'oximel scillitique , &c. Quand les signes de gangrène paroissent , c'en est fait du malade.

§. DLXIX. La vomique & l'enpième sont les suites de la suppuration : le premier dépôt ne s'ouvre quelquefois qu'au bout de quarante jours & plus. Il peut étouffer le malade si le pus entre dans la trachée artère ; & après l'avoir rendu , il est encore à craindre , ou que le sac qui le contenoit ne se remplisse de nouveau , ou qu'il ne dégénere en ulcere. Avant son ouverture il faut insister sur les moyens indiqués pour la suppuration , Paragr. DLXVIII. Quelquefois on donne au malade un vomitif qui accelere l'évacuation du kiste. Après qu'il est vuïdé , il faut faire usage du lait , des balsamiques toniques , tels que le syrop de baume de

tolu, les pillules balsamiques de mor-
ton, &c. Quand à l'empyeme; à moins
qu'il ne se fasse une résorption du pus,
ce qui conduit souvent à la phthisie,
on est obligé d'en venir à l'opéra-
tion.

§. DLXX. Lorsque les crachats sont
supprimés dans la péripneumonie, &c.
les malades sont dans le plus grand
danger. Cet accident arrive, soit qu'il
y ait trop d'eretisme, soit que les for-
ces de la nature manquent. Dans le pre-
mier cas il faut employer la saignée,
les boissons émollientes & les loocks,
même les narcotiques; dans le se-
cond, les incilifs, le kermès, l'oximel,
& même les cordiaux sont indiqués.
J'ai quelquefois rappelé l'expectora-
tion, dans ce dernier cas, avec du vin.

§. DLXXI. Quand tous ces moyens
ne réussissent pas, on applique les vé-
ficatoires, qui produisent souvent une

revulsion favorable. Il sont aussi indiqués dans les cas où les douleurs cessent tout-à-coup, sans qu'il y ait aucune rémission dans les autres symptômes : au reste, on applique ce topique avec succès sur l'endroit douloureux, quand le point est très-aigu.

§. DLXXII. On propose plusieurs espèces de topiques pour calmer les douleurs dans ces maladies, parmi lesquels le baume tranquille, l'onguent d'althea mêlé avec l'huile de laurier, l'huile de lys, &c. sont les plus usités. Je ne crois pas qu'on doive avoir grande confiance en ces remèdes, même dans la pleurésie simple ; car avant d'arriver jusqu'à la plevre, ils ont plusieurs parties à pénétrer. Cependant il faut convenir que ceux qui détendent, peuvent procurer de proche en proche un relâchement utile Je préférerois l'usage d'une vessie pleine

d'eau tiède ou de lait, appliquée sur la partie douloureuse. Le peuple a une très-grande foi en ces topiques ; quand ils ne peuvent nuire, il est de la prudence du Médecin de ne pas s'y opposer.

§. DLXXIII. Je ne sçaurois trop recommander qu'on évite dans les maladies inflammatoires de la poitrine, l'usage des remèdes incendiaires, tels que le sang de bouquetin qui paroît être consacré à la pleurésie. J'en ai vu les plus mauvais effets, & il n'y a pas aujourd'hui un seul médecin instruit qui n'en connoisse l'abus.

§. DLXXIV. On doit avertir ici que souvent dans la péripneumonie, il reste des adhérences de la plevre au poumon qui gênent un peu la respiration, dans les grandes inspirations ; que les récidives des maladies inflammatoires de poitrine sont fréquentes ; &

110 CODE DE MÉDECINE

qu'enfin lorsqu'on ne vit pas d'un régime très-exact, dans la convalescence, leurs suites sont souvent fâcheuses.

SECTION II.

Des Pleurésies, Péripleumonies & Pleuropéripleumonies humorales.

§. DLXXV. CES maladies sont plus ordinairement compliquées, sur-tout parmi les gens de guerre, d'un vice particulier des humeurs, de sorte qu'elles sont bilieuses, putrides ou malignes; quelquefois elles ne sont que le symptôme d'une autre maladie. C'est ainsi que les fièvres exanthématiques produisent un engorgement inflammatoire dans la substance des poumons & à la plevre.

§. DLXXVI. La pleurésie putride

commence presque toujours par du frisson & du froid, la fièvre augmente ensuite, les malades sont fort altérés. La chaleur de la peau est très-considérable, ils ont de l'anxiété, du mal à la tête, des nausées, des vomissemens bilieux. Le pouls est fort, dur & fréquent, la fièvre va en augmentant, le visage est très-rouge, la respiration entrecoupée, & le point de côté vague. Les crachats sont très-sanguins pendant les deux ou trois premiers jours; ensuite, ils deviennent jaunâtres ou brunâtres. Le quatrième ou cinquième jour la dureté du pouls diminue, il devient petit, fréquent & ferré, les signes de la putridité augmentent, &c. Voyez la première section de l'article III du Chapitre premier.

§. DLXXVII. La péripneumonie & la pleuropéripneumonie putrides se reconnoissent par la puanteur de la bou-

che, la langue très chargée & sale; la fièvre est ordinairement rémittente, ou du moins il y a des redoublemens. Les nausées, la pesanteur d'estomac, la cardialgie, la syncope, le vomissement bilieux surviennent. L'invasion est la même que celle de la précédente. Les crachats sont d'abord très-sanguins, ensuite ils sont plus rouillés, jaunes, bruns ou noirs, la toux est plus grasse que dans la précédente, la douleur se fait le plus souvent sentir au côté, & en même tems à la région du sternum, de sorte que la première est très-poi- gnante, la deuxième gravative. Le pouls est d'abord assez fort & un peu dur; la chaleur de la peau est ardente. Au bout de quelques jours, les signes de putridité augmentent: voyez, comme ci-dessus, la première section de l'article III du premier chapitre.

§. DLXXVII I. Quand ces maladies

deviennent malignes, le pouls est petit & concentré, à peine y a-t-il de la fièvre, & les malades éprouvent les accidens décrits à la section II de l'article ci-dessus cité. Quand elles sont l'accident d'une autre maladie, elles n'ont rien de remarquable que les accidens de celle-là, compliqués avec le caractère de l'inflammation de poitrine.

§. DLXXIX. Souvent il y a aussi complication de vers avec la putridité & la malignité, ce qui n'augmente pas le danger de la maladie, qui est toujours par lui-même très-considérable.

§. DLXXX. Les pleurésies, péripneumonies & pleuropéripneumonies putrides & malignes sont souvent épidémiques dans les garnisons & surtout dans les armées. On peut voir dans le journal de médecine du mois Septembre 1757, celle qui régna parmi les troupes qui étoient en garnison

à Valenciennes. J'ai deux observations sur celles qui ont régnées à l'armée, dans la dernière guerre ; la première au printemps de 1758, & la deuxième pendant celui de 1761 à 1762. Je vais les décrire en abrégé, pour faire voir les causes différentes qui y donnent lieu.

§. DLXXXI. L'épidémie de 1758 commença au milieu d'Avril. Les troupes étoient en cantonnement depuis environ un mois, dans le pays de Mayence & sur les bords du Rhin & du Mein. Elles n'avoient point eu de quartiers d'hyver, ayant fait la retraite d'Hanover, pendant laquelle elles avoient beaucoup souffert. Les maladies putrides avoient continué de régner depuis la fin de la campagne précédente, jusques très-avant dans l'hyver, comme je l'ai dit au Paragraphe CCCXLIII.

§. DLXXXII. La fièvre se déclaroit par un frisson léger & par un point de côté très-violent, de la pesanteur au sternum, de la difficulté de respirer, des crachats teints de sang. Le pouls étoit d'abord assez fort, plein & un peu dur, la chaleur de la peau étoit considérable, la bouche très-mauvaise & puante, la langue épaisse & chargée, le sang étoit peu coëneux; il y avoit des nausées, des vomissemens bilieux, souvent verdâtres, les malades rendoient des vers par haut & bas. Le quatrième jour les crachats étoient assez bilieux, & rarement teints de sang. Quand la maladie se terminoit avantageusement, les signes de putridité continuoient jusqu'au 14 ou 21, mais l'oppression diminuoit, l'expectoration devenoit facile, les crachats s'éclaircissoient & étoient cuits, les déjections du ventre étoient abondantes, bilieuses, &c. la sueur assez copieuse.

§. DLXXXIII. Le plus souvent les symptômes de malignité arrivoient le 4 ou 5, & la plupart des malades ainsi attaqués périssoient à ce terme, ou le lendemain, malgré les secours les plus prompts & les mieux indiqués.

§. DLXXXIV. L'ouverture des cadavres offrit en divers endroits des poumons plusieurs dépôts sanieux. Mais ce qu'il y a remarquer, c'est que ces viscères, après avoir enlevé le sternum & les côtes, ne paroissoient aucunement endommagés, & ce n'étoit que par leur Section qu'on pouvoit s'appercevoir des dépôts, qui d'ailleurs étoient peu considérables : mais il y avoit des sinus qui serpentoient dans la substance & se communiquoient les uns aux autres, comme des tuyaux d'orgues. Les autres viscères, à l'exception du bas-ventre, où l'on trouvoit quelques taches violettes, étoient en très-bon état.

§. DLXXXV. J'attribuai cette maladie au germe de putridité qui avoit continué d'agir sur les troupes, depuis la fin de la campagne précédente; à la misere quelles avoient éprouvé depuis ce moment, soit à la course de Zell, soit à la retraite d'Hanover; mais sur-tout à l'humidité qu'elles essuyèrent dans la dernière expédition, pendant laquelle le temps fut presque toujours pluvieux, quoique froid; enfin à leur mauvaise nourriture, & au débordement auquel elles se livrèrent. De sorte que la pleuropéritpneumonie qui n'est pas rare au printemps, fut compliquée de putridité & de malignité dans des sujets qui y avoient une grande propension.

§. DLXXXVI. Rien n'étoit plus embarrassant que le traitement de cette maladie: les saignées soulageoient pour le moment, mais la douleur n'en devenoit que plus aigue ensuite; car j'ai

omis de dire que les malades avoient dans la poitrine un sentiment de brûlure & de déchirement qui leur faisoit jeter les hauts cris. Les émétiques après une ou deux saignées calmoient la violence du mal , mais quelques heures après leur effet , la fièvre , le point & la difficulté de respirer se renouvelloient. Le pouls étant très-fort alors , on saignoit les malades , mais il s'affessoit tout-à-coup. Les boissons antiputrides , l'esprit de minderer , la mixture saline , les vésicatoires aux jambes & au lieu de la douleur , ne produisoient aucun effet ; de sorte que le quatrième , cinquième ou sixième de la maladie , les accidens augmentoient , les syncopes devenoient fréquentes , & les malades périssoient.

§. DLXXXVII. Ceux qui passoient ce temps , en réchappoient ordinairement , quoi qu'ayant encore beaucoup

d'accidens. Le régime & le traitement prescrits à la première & deuxième section de l'article III du premier chapitre, mais sur-tout l'usage des vésicatoires, celui du tartre stibié en lavage & du quinquina vers la fin de la maladie, terminoient la cure.

§. DLXXXVIII. Ceux qu'on n'avoit pas fait vomir dans les commencemens, périssoient toujours du cinq au six. Ceux qu'on saignoit du piedomboient dans le délire & le transport.

§. DLXXXIX. Il paroît par la violence de la maladie, par sa terminaison & par l'ouverture des cadavres, que l'humeur morbifique étoit d'une mobilité extrême & d'une virulence très-active & caustique. Sans doute que le repos & l'inaction dans lesquels on laissa les troupes dans ce moment, après avoir été très long-temps en

mouvement , augmentèrent la putridité cachée & produite par les causes du Par. DLXXXV.

§. DXC. On peut résumer de ce que je viens de dire que la saignée étoit peu utile dans cette maladie ; que les émétiques, les antiseptiques étoient très-indiqués, ainsi que les vésicatoires , qui dans quelques sujets produisirent de bons effets ; mais ce qu'il y a de plus vrai , c'est que le dépôt paroïsoit formé dès le moment de l'invasion , & qu'il n'y eut que ceux en qui l'humeur put être déplacée, ou dont la nature n'étoit pas si corrosive , qui en réchappèrent.

§. DXCI. La seconde épidémie régna l'hyver de 1761 à 1762 , dans les troupes qui étoient en quartier d'hyver dans le pays de Fulde. La saison étoit humide & froide , & conséquemment propre à produire des péripneumonies.

Le

Les malades qui arrivoient à l'Hôpital de *Fulde*, dont Monsieur *Gilbert*, que j'ai déjà cité, étoit le Médecin, avoient le teint pâle & livide, les yeux enfoncés & presqu'éteints; un sentiment de douleur & de pésanteur à l'estomac; des nauzées & des vomissemens de bile verte & porracée; le pouls étoit petit, concentré, peu fréquent; les malades rendoient beaucoup de vers.

§. DXCII. Ils mouroient la plûpart en peu de temps, & l'on trouvoit à l'ouverture des cadavres, entre la plèvre & les poumons une concretion limphatique semblable à la coëne du sang; la sérosité du péricarde étoit jaune, comme si l'on avoit délayé un jaune d'œuf dans de l'eau; on y trouvoit des flocons limphatiques, durs & racornis; les poumons suppurans, &c.

§. DXCIII. Cette maladie étoit très-

IV. Partie.

F

difficile à guérir, les saignées n'y réussissent pas; les émétiques, les antiseptiques étoient les meilleurs moyens: en un mot, la maladie étoit à peu-près la même, que ci-dessus, &c. &c.

§. DXCIV. On voit, par les détails que je viens de faire, combien les inflammations de poitrine putrides & malignes sont dangereuses, & quel en est à-peu-près le traitement. Les saignées doivent être ménagées, les émétiques, les cathartiques, les antiseptiques, & les vésicatoires employés & modifiés à propos, réussissent le mieux.

§. DXCV. Mais indépendamment du caractère de putridité & de malignité, qu'on apperçoit communément dans ces maladies, il en est qui en ont un qui est simplement bilieux, & je suis étonné qu'on confonde cette espèce avec les autres, car il y a une grande

Différence entre une péripneumonie bilieuse & une péripneumonie putride.

§. DXCVI. On distingue la péripneumonie, la pleurésie ou pleuropéripneumonie bilieuse, par les crachats jaunes, rouillés de sang, par la langue chargée d'une teinte pareille, & le ton de la peau qui est jaune. Les malades n'éprouvent point d'accidens différens de ceux qu'on a dans la maladie exquise, fanguine, décrite dans la section précédente, à l'exception d'une chaleur plus grande, du délire plus fréquent, & de quelques évacuations par les selles.

§. DXCVII. Elle exige des saignées, comme celle de la Section première, & c'est dans celle-là qu'on peut employer avec succès le tartre stibié, après qu'on a suffisamment désempli les vaisseaux. Elle est moins difficile à guérir que les autres & elle se termine comme elles, lorsqu'elle ne

cede point. Mais quand elle prend une bonne tournure, les déjections bilieuses la jugent ordinairement : il est permis d'employer plutôt les cathartiques dans cette maladie, qui, soit dit en passant, dans les autres simples, lorsqu'on les ordonne trop tôt, arrêtent l'expectoration, & font souvent périr les malades : ils rendent du moins la convalescence difficile, quand ils ne causent pas des maux chroniques.

§. DXCVIII. Quant aux accidens pleuritiques & péripleuriques qui arrivent dans le cours des fièvres exanthématiques, on peut les regarder comme des symptômes d'autant plus nuisibles, qu'ils annoncent que l'humeur morbifique se dépose sur ces parties. Au reste, dans ce cas les vésicatoires sont le remède souverain, quelquefois la saignée du pied.

§. DXCIX. Il en est de même de

teux qui sont produits par la repercussion des humeurs qui se portoient à la peau, comme dartres, gale; par la suppression de quelque évacuation, comme du flux hémorrhoidal, d'un ulcere ou cautere séchés, qu'il faut tâcher de rappeler promptement par des synapismes, des vésicatoires & les saignées du pied, en même-temps qu'on employe les moyens les plus efficaces pour modérer l'action de ces humeurs sur les visceres ou sur les membranes de la poitrine.

§. DC. Je dois avertir ici que dans la guerre derniere nous avons appliqué sur les parties douloureuses, dans toute espèce d'inflammation de poitrine, des vésicatoires & des ventouses avec un succès égal, & que j'en ai quelquefois mis jusqu'à cinq ou six de l'un & de l'autre, dans des cas urgens qui ont cédé à ces moyens.

ARTICLE III.

De la fausse Pleurésie & du Rhumatisme aigu.

§. DCI. ON distingue le rhumatisme en aigu & en chronique. Je parlerai ici de la première espèce, qui est très-fréquente parmi les gens de guerre, parce que je ne pourrois pas traiter de la fausse pleurésie, qui n'est vraiment qu'un rhumatisme aigu, qui attaque les muscles de la respiration, sans faire mention du genre sous lequel elle est comprise; & que d'ailleurs, je serois obligé de décrire dans un autre endroit, ce que je puis renfermer ici dans une seule & même Section.

§. DCII. Le rhumatisme aigu ou chaud est une douleur ordinairement très-violente qui se fait sentir dans dif-

férentes parties du corps , où elle prend différens noms , comme celui de torticolis , lorsque son siège est dans les muscles du col ; celui de fausse pleurésie , lorsqu'elle occupe ceux des côtes , &c.

§. DCIII. Cette maladie a son siège dans les membranes & dans les enveloppes des muscles ; elle prend par le frisson & la fièvre , ce qui fait l'unique différence du rhumatisme aigu avec le chronique , où il n'y a point de fièvre. Les douleurs ne surviennent qu'un jour ou deux après l'invasion de la fièvre , & elles s'étendent quelquefois dans toute l'habitude , ou bien elles se portent tantôt dans un endroit , tantôt dans un autre. Enfin , il y a souvent complication des douleurs arthritiques avec les rhumatiques , dans ce dernier cas : c'est ce qu'on appelle *goutte vague*.

§. DCIV. La différence de l'humeur

arthritique avec la rhumatique , paroît dépendre uniquement de l'intensité plus grande de celle-là , & de la propriété qu'elle a d'attaquer principalement les ligamens , tandis que l'autre ne s'empare que des membranes.

§. DCV. Il est très-essentiel de remarquer qu'il y a des douleurs vénériennes & scorbutiques qui imitent les rhumatiques ; mais on s'apperçoit aisément de leurs causes, par l'état du malade. D'ailleurs, la fièvre qui précède ou accompagne les douleurs dans le rhumatisme aigu, ne se rencontre point dans celles-là, ce qui les distingue très-facilement de cette maladie.

§. DCVI. Ses causes éloignées dans les soldats, sont la transpiration diminuée ou arrêtée par quelque cause que ce soit, le froid, l'humidité, le régime chaud, l'ivresse habituelle &c

l'usage immodéré des plaisirs de l'amour, &c.

§. DCVII. Il paroît qu'il s'est formé dans les humeurs un heterogene âcre, qui se porte principalement sur les membranes, qui en sont singulièrement irritées; & que la nature cherche à expulser cet heterogene en excitant la fièvre. La mobilité de cette humeur est démontrée par la facilité qu'elle a de se porter promptement d'un lieu en un autre. La maniere dont elle se fixe quelquefois sur les visceres, où elle produit des ravages considérables, annonce son acrimonie.

DCVIII. Le rhumatisme aigu des extrémités est le plus commun: viennent ensuite celui des muscles du col, dit *torticolis*, ensuite celui des muscles des lombes, & celui des muscles du thorax, dit *fausse pleurésie*, celui de la tête, & l'universel.

§. DCIV. Quoiqu'en général cette maladie ne soit pas très-dangereuse, il est cependant certain qu'elle peut causer la mort, lorsque l'humeur se déplace & attaque quelque viscere essentiel; d'un autre côté, on observe que la fausse pleurésie entraîne quelquefois l'inflammation de la pleure & des poumons; parce qu'elle gêne tellement la respiration, que le cours des liqueurs dans la substance des poumons doit être retardé, & qu'il peut s'ensuivre des engorgemens inflammatoires.

§. DCX. Aussi est-ce cette espèce de rhumatisme aigu, (la fausse pleurésie) qui exige le traitement le plus exact; car en général ceux des membres ne sont jamais dangereux, lorsqu'on ne les irrite pas, & ils cessent souvent d'eux-mêmes. Il faut pourtant convenir que l'arthritisme ou goutte vague n'est pas exempt de tout danger.

§. DCXI. Dans les commencemens de la maladie, lorsque la fièvre est forte, on doit saigner plus ou moins, mais il ne faut pas se méprendre à la coëne du sang, qui est à-peu-près la même, que dans les maladies inflammatoires; car il est de fait que ceux à qui on a fait beaucoup de saignées, souffrent plus long-temps, & deviennent sujets à des rhumatismes chroniques. Au reste, le sang qu'on tire dans cette maladie paroît verdâtre en coulant & en tombant dans la palette, ce qui ne se voit point dans les maladies inflammatoires. Je ne sçauois cependant dissimuler que dans la fausse pleurésie plusieurs saignées ne soient souvent très-nécessaires; j'en ai fait en deux jours jusqu'à cinq, qui ont calmé les douleurs & ont guéri la maladie.

§. DCXII. L'usage des boissons émollientes, tempérantes & nitrées con-

vient fort dans les premiers temps de la maladie, ainsi que de celui des lavemens de même nature. On propose de faire prendre aux malades pour calmer les douleurs, des potions narcotiques, du landanum liquide, &c. Je crois qu'elles peuvent être quelquefois utiles, mais il est certain qu'elles ne font qu'affoupir les maux, qui n'en deviennent que plus longs, & plus difficiles à guérir.

§. DCXIII. On propose aussi de faire vomir les malades, ce qui en général produit de bons effets; mais il est quelquefois dangereux de le faire dans la fausse pleurésie, à cause des efforts & des secousses qui peuvent non-seulement augmenter les douleurs & la difficulté de respirer, mais même rendre la maladie inflammatoire. J'ai cependant administré l'émétique & l'ipécacuanha dans cette espèce de rhuma-

risine, avec beaucoup de succès, en prenant soin que le remède fut donné de manière qu'il ne produisît pas trop d'efforts. L'ipécacuanha à la dose de vingt grains, avec un grain de tartre stibié, forme un vomitif doux qui ne procure que des secousses légères. Ce remède est d'autant plus indiqué chez les gens de guerre, qu'ils ont presque tous les premières voies farcies de mauvais levains. Si l'on avoit à employer les narcotiques dans cette maladie, il vaudroit mieux les donner après l'usage d'un vomitif.

§. DCXIV. Dans les douleurs violentes, on peut appliquer sur la partie affectée des ventouses, & sur-tout un vésicatoire, dont j'ai vu souvent de merveilleux effets. Mais enfin le bain tiède est le moyen qui m'a paru le plus favorable. Il provoque une détente générale, tempère l'ardeur de la fièvre, diminue

l'acrimonie & les douleurs. Quelquefois au sortir du bain il survient des sueurs abondantes qui terminent la maladie. J'ai vu survenir des éruptions à la peau dans ce moment ; elles produisirent le même bien.

§. DCXV. On peut employer aussi les cataplasmes émolliens & autres décrits au Paragraphe DLXXII, qui produisent aussi de bons effets ; mais les alkalis volatils & fixes appliqués & étendus sur la partie souffrante font encore plus de bien.

§. DCXVI. Comme cette maladie se termine ordinairement, & plus favorablement par des sueurs abondantes, on peut, lorsque le grand éréthisme a cessé, faire usage des boissons légèrement diaphorétiques, décrites au Paragraphe DLXXIV ; & quand les douleurs sont calmés vers le 6 ou 7, on emploie avec succès les cathar-

riques doux, qu'on peut répéter plusieurs fois.

§. DCXVII. J'ai vu quelques fausses pleurésies où il y avoit peu & même point de fièvre, quoique les douleurs fussent très-aigues. C'est dans celles-là qu'il faut ménager les saignées. La fièvre tombe le plus souvent vers le cinq de la maladie, & quelquefois plutôt, avec une diminution sensible dans les accidens; mais il y a des malades qui sentent pendant plus de deux mois un point de côté, dans certaines attitudes, ce qui le gêne beaucoup, &c.

§. DCXVIII. Il ne faut pas confondre avec la fausse pleurésie & autres rhumatismes aigus, une douleur violente qu'on dit vulgairement être un vent : quoique ce nom soit impropre, il n'est pas moins certain que ce sont les vents qui produisent la douleur, mais elle provient d'une affection sympathique. On

voit tous les jours dans les coliques venteuses, de ces sortes de points qui se dissipent avec les vents. Voyez l'Article II de ce Chapitre, Section première.

ARTICLE IV.

De la fausse Péricnemonie & du catharre suffoquant.

§. DCXIX. ^YLA fausse péricnemonie est une maladie humorale des pmons, dans laquelle on voit plusieurs symptômes de la vraie péricnemonie; mais elle en differe cependant à beaucoup d'égards, & entr'autres par les crachats & par l'état du pouls, &c.

§. DCXX. Dans celle ci les crachats sont blanchâtres, visqueux, écumeux & très - rarement teints de sang. Le pouls est le plus souvent irrégulier, &

le frisson , le froid & la chaleur reviennent de même irrégulièrement : la toux & la difficulté d'expectorer sont considérables. Il y a beaucoup d'étouffement , & une douleur obscure & pesante à la poitrine. La langue est chargée , il y a de fréquentes anxiétés , les malades tombent dans l'assoupissement , & cependant il n'y a point de signe de putridité , à moins qu'il ne se trouve de la complication.

§. DCXXI. Cette maladie paroît être causée par un embarras visqueux & tenace dans les bronches , qui sont tellement engluées qu'elles ne peuvent se débarrasser. Il paroît aussi que la nature est opprimée dans ce cas , & que les forces nécessaires pour l'expectoration manquent presque totalement.

§. DCXXII. L'humidité , la suppression d'écoulement dans les cauterés , se-

138. CODE DE MÉDECINE

tons & autres, sont les causes éloignées de cette viscosité. Je ne serois pas éloigné de comprendre cette maladie dans la classe des malignes. En effet, il survient souvent des assoupissemens léthargiques, le visage devient cadavéreux, &c.

§. DCXXIII. Les gens d'un tempéramment pituiteux y sont plus sujets que les autres; il en est de même des soldats qui ont été très-long temps exposés à l'humidité, ils en sont plus facilement surpris.

§. DCXXIV. La fausse péripneumonie a la même marche que la vraie, mais ses terminaisons sont différentes.

On ne doit pas se flatter d'une résolution prompte. Si la suppuration n'est pas fréquente dans cette maladie, la gangrène y survient souvent; de sorte que l'on peut dire que c'est presque entièrement aux secours de l'art que la

guérison est due. La terminaison la plus heureuse & qui arrive, quand la maladie prend une tournure favorable, c'est l'expectoration : les crachats alors deviennent plus abondants, moins visqueux & plus cuits.

§. DCXXV. Quand le visage devient cadavéreux, que les extrémités sont froides, le pouls petit & concentré, que les crachats se suppriment, qu'il survient beaucoup de difficulté dans la respiration, que l'assoupissement est considérable, & que les déjections sont noires ou supprimées, c'en est fait du malade. Mais quand les crachats continuent & deviennent moins visqueux, qu'il y a de l'étoffe dans le pouls & que ses rithmes sont réguliers, malgré les autres accidents, on peut espérer la guérison.

§. DCXXVI. Il n'y a guères de maladies qui exigent un plus prompt se-

cours que celle-ci : c'est pourquoi la plupart des soldats en périssent, parce qu'il est très-ordinaire qu'on passe au moins vingt-quatre heures, avant de les secourir, & que d'ailleurs la maladie est quelquefois trompeuse.

§. DCXXVIII. J'ai toujours observé que la saignée étoit pernicieuse dans cet état, de sorte que sans des indications très-pressantes il ne faut pas même en faire une : l'émétique est au contraire le premier remède qu'on doit employer, ensuite les vésicatoires qu'on applique à la nuque, à la poitrine, aux cuisses & aux jambes, successivement ou en même-temps, comme je l'ai pratiqué deux fois avec succès. L'oximel scillitique dans les boissons copieuses, & le kermès minéral dans les potions huileuses, divisent la matière des crachats, & sont d'une très-grande utilité, dans tous les cas où l'expectoration est difficile.

§. DCXXVIII. Quand une fois on est parvenu à rendre l'humeur moins visqueuse & moins tenace, on met les cathartiques en usage & on les répète souvent. Il faut remarquer que les évacuations par les selles sont beaucoup plus favorables que les sueurs dans cette maladie, ainsi il faut avoir soin de tenir le ventre libre par des lavemens émolliens & même purgatifs. Je me suis bien trouvé de rendre toutes les boissons aiguës & laxatives avec le tartre stibié. L'oximel scillitique remplit les mêmes vues, lorsqu'on en met une once sur une pinte de boisson.

§. DCXXIX. Le catharre suffoquant est une de ces maladies, qu'on traite plus rarement qu'il n'est fréquent d'en voir les suites funestes; parce qu'elle attaque tout-à-coup, & que les malades sont quelquefois suffoqués, avant qu'on ait eu le temps d'avoir du

secours. De-là il est arrivé, qu'on n'a fait que peu d'observations sur cette maladie, ou qu'on la confondue avec d'autres, telles que l'apoplexie, l'angine convulsive & même la fausse péripneumonie.

§. DCXXX. On peut admettre deux espèces de catharre suffoquant, dont l'une dépend du resserrement subit du larinx, & l'autre de l'engorgement subit des bronches. La première est l'effet du froid qui saisit subitement le larinx dans ceux qui sont échauffés ou en sueur, ou celui de quelqu'autre cause irritante. La seconde, celui de l'adstriction soudaine des tuyaux excréteurs des bronches, par la même cause que ci-dessus, ou par quelques vapeurs nuisibles, comme celle du charbon de terre, &c.

§. DCXXXI. Dans l'une & l'autre il survient une suffocation extrême,

qui est suivie presqu'immédiatement après l'invasion, d'une affection léthargique, apoplectique ou comateuse, & qui enleve les malades en peu d'heures, si on ne leur porte pas un prompt secours. Peut-être qu'il se fait sur le champ rupture de vaisseaux, & épanchement dans le cerveau, par la difficulté du retour des liqueurs.

§. DCXXXII. Quoi qu'il en soit, les gens crapuleux & ceux qui sont dans la misere sont sujets à cette maladie, qu'il faut attaquer très-promptement. Les vieillards le sont surtout à la dernière espece, mais par d'autres causes que celles que j'ai indiquées ci-dessus. Les saignées réussissent, quand la pléthore a lieu; ensuite les émétiques, les vésicatoires, les synapismes, les ventouses, les lavemens émétiques ou purgatifs. En un mot, tous les stimulans appliqués extérieurement.

§. DCXXXIII. J'ai vu plusieurs de ces catharres, mais j'avoue franchement n'en avoir guéri aucun, & que c'est plutôt même par la relation de ceux qui avoient vu l'invasion de la maladie, que par mes propres lumières, que je me suis confirmé dans l'idée que c'étoit des catharres suffoquants, puisque j'ai toujours trouvé les malades dans un état apoplectique ou léthargique. Je me persuade qu'on se trompe souvent dans le jugement qu'on porte à cet égard, en prenant pour apoplexie réelle, ce qui est un catharre suffoquant. Mais, à dire vrai, je ne vois pas qu'il y ait beaucoup de différence, quant au danger & quant au traitement.



COROLLAIRE.

COROLLAIRE.

Réflexions sur les maladies décrites dans ce Chapitre, par rapport à l'état & aux positions des gens de guerre.

§. DCXXXIV. J'AI décrit dans ce Chapitre quelques maladies de peu de conséquence, telles que le rhume de poitrine, la toux stomacale & plusieurs espèces de rhumatisme ; parce que je me suis apperçu qu'en général on les traite trop légèrement, & qu'elles ont beaucoup de suites funestes, qu'on pourroit, à ce que je pense, prévenir, en prenant quelques soins qui ne sont pas très-difficiles.

§. DCXXXV. 1°. Quant au rhume de poitrine, on sçait combien les soldats y sont exposés dans tous les temps, parce qu'ils n'ont pas les com-

IV. Partie.

G

modités nécessaires pour se garantir des injures de l'air, du froid & de l'humidité. Indépendamment des précautions que j'ai indiquées à cet égard dans la première partie de cet Ouvrage, & par lesquelles on préviendrait une infinité de maladies, je voudrais que dès qu'on s'apperçoit qu'un soldat touffe, on le fit examiner, & qu'on l'exemptât du service, jusqu'à ce qu'il fut guéri. Le rhume de poitrine est un commencement de péripneumonie; ceux qui le négligent sont dans le cas d'essuyer cette dernière maladie, & cela n'est que trop fréquent parmi les gens de guerre. Je crois que la saignée est plus indiquée pour les rhumes d'hiver, que pour ceux des autres saisons; & quoique les soldats soient dans le cas qu'on épargne leur sang, par les raisons que j'ai déduites en plusieurs endroits, on doit passer sur la règle, relativement au

rhume de poitrine, parce qu'on a trop à craindre l'inflammation. Il seroit bon d'ailleurs de veiller à leur conduite & à leur régime dans cette circonstance, ou quelques-uns se rendent malades par les boissons & l'intempérance, tandis que d'autres dans l'espérance de se guérir, boivent beaucoup de vin & de liqueurs: j'ai vu ce que je viens de rapporter, & je puis assurer que j'ai prévenu par mes soins des suites qui auroient probablement fait périr plusieurs gens qui n'étoient qu'incommodés: c'est donc l'affaire du Chirurgien Major d'un régiment de veiller sur ces sortes d'incommodités, desquelles il doit toujours être instruit. Il seroit absurde de proposer qu'on envoyât un homme enrhumé à l'hôpital, & il seroit souvent très-pernicieux qu'il y fut.

§. DCXXXVI. 2°. La toux stomacale qui est au moins aussi fréquente

parmi les gens de guerre, que la maladie précédente, ne mérite pas moins de considération. Il faudroit en prévenir les suites, en purgeant les soldats qui en sont attaqués, dès qu'on s'en apperoit. Il est bon d'avertir ici qu'il est rare qu'on ne soit pas obligé de purger au moins une fois l'an la plupart des soldats, parce que celui qui est le plus sain & qui même fait le moins d'excès, se trouve presque toujours dans un état cacochyme, un peu plutôt ou un peu plus tard.

§. DCXXXVII. 3°. Les rhumatismes aigus qui attaquent les membres, quoique causant la fièvre, ne sont pas ordinairement distingués de ceux qui sont chroniques, de sorte que comme la plupart des Militaires ont de ceux-ci, lorsqu'il en arrive un aigu, à peine y fait-on attention. Cependant, il est de la plus grande conséquence de ne le

pas négliger, puisque le reflux de l'humeur rhumatique sur quelque viscere, peut produire une maladie grave. Je crois qu'il seroit plus avantageux de ne pas envoyer non plus à l'hôpital ceux qui ont des rhumatismes, & que cette sorte de traitement devroit être confiée au Chirurgien du Régiment; même au camp, ou peut être principalement dans cette position, quoiqu'elle paroisse peu favorable: Si la transpiration & la sueur, qui sont les crises les plus utiles dans cette maladie, sont plus difficiles alors, il est ordinaire que les urines & les déjections du ventre les suppléent.

§. DCXXXVIII. Les maladies inflammatoires de poitrine sont plus rares pendant l'été, que pendant l'hiver & les autres saisons. Il est bien difficile dans les armées de ne point envoyer les malades à l'hôpital. Mais quels dangers n'a-t-on pas à craindre, soit

pendant qu'on les y transporte, soit pendant qu'ils y sont, ou qu'on les conduit de l'ambulance dans un autre hôpital? Toute réflexion faite, lorsqu'un homme est surpris d'une véritable inflammation de poitrine, au camp, pendant l'été, je ne trouverois pas d'inconvénient de l'y traiter, parce qu'alors les crises sont plus faciles, que pendant l'hiver. Au reste, je suppose qu'on a la commodité de suivre ce traitement; mais cette espece de maladie ne régne guères pendant l'été. Les inflammations putrides & malignes sont presque toutes mortelles, comme on l'a vu dans la Section deuxième de l'article II de ce Chapitre. Il faudroit tâcher de les prévenir, & ce n'est que par les moyens & les précautions que j'ai indiquées dans la plûpart des articles de la première partie cet ouvrage, qu'on pourroit y parvenir. On sçait d'ailleurs

que l'air des hôpitaux dans les armées contribue beaucoup à rendre ces maladies, ainsi que la plupart des autres aiguës, ou très-difficiles à guérir, ou mortelles.

§. DCXXXIX. J'ai traité les unes & les autres inflammations dans les différentes positions des gens de guerre : la situation la plus favorable, est celle du quartier, pendant l'hiver, dans une chambre isolée, sèche & sans feu. J'ai peu de confiance dans la chaleur, & je répète encore ici qu'il seroit à propos de lever les malades, car la chaleur du lit m'a toujours paru plus contraire qu'utile, même dans ces maladies ; en cela j'ai *Sydenham* pour appui.

§. DCXL. Quant à la fausse péripneumonie elle est plus rare que les précédentes, & je n'ai pas de réflexions particulières à faire à son égard, non plus que sur le catharre suffoquant,

qui, quoique plus commun qu'on ne le pense, parmi les gens de guerre, est souvent terminé avant qu'on ait pu y porter du secours.

ARTICLE V.

De l'Hémoptysie.

§. DCXLI. **L'**HÉMOPTYSIE est un crachement de sang provenant de la substance des poumons. On le distingue des autres hémorragies par la bouche, 1°. par le sang fleuri & écumeux qu'on rend après la toux, 2°. par une chaleur âcre dont les malades se plaignent, 3°. par un chatouillement & une pesanteur singulière à la poitrine, 4°. par la difficulté de respirer qui est ordinaire dans cette maladie.

§. DCXLII. Le sang sort des poumons de deux manières différentes,

Savoir, par transudation ou par rupture des vaisseaux. Dans le premier cas, les crachats sont à peine teints; dans le second, il sort avec tant d'abondance qu'il ressemble au vomissement de sang. La fièvre n'est point un symptôme de cette maladie, quoiqu'elle s'y joigne dans certains cas.

§ DCXLIII. Les causes de l'hémoptysie sont les exercices violents, l'action d'une chaleur extrême, la compression & la gêne de la poitrine, une très-grande plethore, les cris, la colère, les suppressions d'hémorrhoides ou d'autres écoulemens sanguins, l'âcreté des humeurs & la dissolution du sang, les chutes, les coups, &c.

§. DCXLIV. Les jeunes gens & ceux qui sont maigres sont plus sujets à cette maladie; mais il y en a peu qui le soient autant que les gens de guerre, sur lesquels les causes ci-dessus agis-

sent plus fréquemment & plus vivement, comme je l'ai prouvé dans la première partie de cet Ouvrage.

§. DCXLV. Le prognostic de l'hémoptisie varie selon ses causes, sa nature & la quantité du sang qu'on perd. Celle qui dépend des violents exercices est souvent dangereuse parce qu'il se fait rupture des vaisseaux; quand la pléthore ou la chaleur la produisent, c'est souvent un accident léger. Lorsqu'elle vient de la suppression de quelque écoulement sanguin, l'hémorragie se dissipe en le rappelant : celle qui vient par la transudation est d'autant plus dangereuse, qu'elle marque la dissolution du sang, la foiblesse ou le relâchement des vaisseaux du poumon; celle où l'on vomit le sang est le plus souvent mortelle.

§. DCXLVI. Rien n'est plus ordinaire que de voir l'hémoptisie suivie

d'un crachement de pus & de la fièvre lente. *Post sanguinis sputum, puris sputum.* Il est cependant vrai, que lorsque cette maladie est accidentelle, on en prévient les suites, & qu'on ne s'en ressent jamais après. Mais lorsque le sang est pulmonique, (a) comme dans certains sujets qui paroissent construits & constitués pour devenir phréniques, il y a peu de moyens, pour empêcher qu'il produise tôt ou tard l'érosion des vaisseaux pulmonaires, & qu'en suite la pulmonie arrive.

§. DCXLVII. L'hémoptysie accidentelle étant celle qui arrive aux gens de guerre, & celle qui est la plus susceptible de guérison, elle sera celle dont

(a) Ce terme peut être impropre; il est cependant certain qu'il y a des gens dont les liqueurs sont imprégnées dès la naissance, d'un vice qu'on peut appeller pulmonique.

je détaillerai la cure. Il n'est pas douteux que dans tous les cas de pléthore, de raréfaction ou de suppression d'écoulement ordinaire de sang, la saignée ne soit le souverain remède. Dans la pléthore qu'on reconnoît au poulx, & par l'état antérieur du malade, on saigne davantage que dans l'état de raréfaction; lorsqu'il y a quelque écoulement supprimé on saigne encore moins, mais on cherche à rappeler l'évacuation par des sangsues, par des bains tièdes & locaux, par des ventouses scarifiées, &c. Quoi qu'il en soit, le nombre & le lieu des saignées doivent être subordonnés aux accidens & aux causes.

§. DCXLVIII. Indépendamment des saignées, il faut employer les boissons tempérantes, adoucissantes & rafraichissantes, telles que l'eau d'orge, de ris, de guimauve, les émulsions anq

Lines & rafraichissantes faites avec les amandes douces , la graine de pavot & le syrop de nenuphar. Ce régime convient sur-tout dans le cas de rarefactions.

§. DCXLIX. Mais lorsqu'après trois ou quatre saignées on voit que le crachement de sang continue, on est obligé d'employer des adstringens, en commençant par les plus légers, tels que les suc d'ortie & de pinprenelle, la décoction de plantain, de lierre terrestre & de pervenche, celle de grande consoude : ensuite on fait usage des plus forts, tels que le cachou, le sang de dragon, la pierre hématite, celle de fougere, les roses rouges, &c. & quand on n'en obtient rien, & que le sang sort avec effort, ou qu'on le vomit, il faut en venir à l'eau aluminieuse, aux pillules d'alun d'*helvetius*,

à l'huile de vitriol (a) & à l'eau de rabel.

§. DCL. Cependant l'usage des adstringens a beaucoup d'inconvéniens; car souvent en arrêtant l'hémorragie, ils causent un épanchement dans la poitrine qui étouffe les malades, ou qui du moins se tourne en pus, ce qui conduit infailliblement à la phthisie. C'est pourquoi il ne faut faire usage de ces

(a) Je ne parle pas ici de l'huile concentrée; d'ailleurs on ne met que quelques gouttes de ces adstringens minéraux dans l'eau ou dans une autre liqueur. Ces remèdes très-efficaces, lorsqu'ils sont employés à propos & par des mains habiles, sont meurtriers lorsque l'on en fait abus. C'est par cette raison que la liqueur vitriolique qui opère des guérisons de quelques semaines, dans la suppuration des poulmons, ne peut être qu'un moyen de destruction plus prompte.

remèdes, fut-tout des plus forts, que lorsqu'on n'a plus d'autres ressources.

§. DCLI. Les narcotiques produisent quelquefois de très-bons effets dans cette maladie, lorsque la violence de la toux entretient l'hémorrhagie; mais ils ont l'inconvénient des adstringens, de sorte qu'il faut les ménager. Ceux qu'on employe ordinairement sont le diacode & les pillules de cynoglosse.

§. DCLII. Quant aux remèdes externes, on doit y avoir peu de confiance; cependant tous ceux qui peuvent ralentir le cours des liqueurs, peuvent devenir utiles jusqu'à un certain point. Ainsi les ligatures des extrémités, l'application des compresses trempées dans l'oxicrat froid, sur l'os sacrum, &c. ont la propriété de diminuer l'hémorrhagie.

§. DCLIII. Il est essentiel d'empêcher les malades de parler: sans cela,

on risque de renouveler la sortie du sang. Le lit & le repos le plus parfait sont nécessaires, parce que ce sont les positions les plus convenables pour retarder le cours des liqueurs.

§. DCLIV. Jusqu'ici je n'ai parlé que de l'hémoptysie accidentelle qu'on pourroit nommer *aigue*, pour la distinguer de celle qui dépend d'un vice pulmonique dans le sang, & qui devroit être nommée *chronique*. Celle-ci est rare parmi les soldats, parce qu'on les renvoye, ou qu'on ne les engage pas, lorsqu'ils sont dans cet état.

§. DCLV. Pendant tout le temps de l'hémorrhagie, il est important de tenir les malades à la diète la plus austère; l'eau de poulet ou le bouillon coupé sont la seule nourriture qu'on doive leur permettre.

§. DCLVI. Les malades se trouvent quelquefois mal, & ils ont des foiblesses


Dans l'hémoptysie, ce qui engage les gens qui sont auprès d'eux, à leur donner du vin ou des cordiaux, qui les raniment en effet, mais l'hémorrhagie renaît ou devient plus forte : de sorte que cette méthode devient souvent mortelle. Dans les cas de foiblesse, il faut attendre que les malades reviennent d'eux-mêmes, il n'y a que la syncope qui puisse obliger d'employer les cordiaux & l'usage des odeurs spiritueuses. Mais quand cette syncope arrive, il y a aussi souvent des convulsions, & les malades périssent.

§. DCLVII. Ce seroit ici le lieu de parler de la phthisie pulmonaire, mais comme elle n'offre rien de particulier dans les gens de guerre, & qu'elle exigeroit de longs détails, je renvoye aux auteurs qui en ont traité. Je dirai cependant quelque chose des suppurations internes dans le cinquième Chapitre, tom. V.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Des Maladies de l'Abdomen.

§. DCLVIII. **L'**INFLAMMATION, les coliques, les flux sont les principales maladies du ventre, auxquelles les gens de guerre sont sujets, & ils le sont particulièrement aussi à celles des reins & de la vessie. Je diviserai ce Chapitre en quatre Articles, qui traiteront de ces quatre genres de maladies : sçavoir, de l'inflammation des parties contenues dans l'abdomen, des coliques, des flux de différentes espèces qui viennent des viscères contenus dans cette capacité, & des maladies de la vessie.



ARTICLE PREMIER.

*De l'Inflammation des parties contenues
dans l'Abdomen.*

§. DCLIX. COMME il y a plusieurs viscères dans l'abdomen, il peut y avoir aussi plusieurs espèces d'inflammations, telles que celles de l'estomac ou ventricule, celle des intestins, du mésentère, du foie, de la rate, &c. J'indiquerai ici les principales avec leurs signes diagnostiques & prognostiques dans des sections particulières.

SECTION PREMIERE.

*De l'inflammation du ventricule ou
Gastritis.*

§. DCLX. ON reconnoît l'inflammation du ventricule à la douleur, à l'ar-

deur & à la tension de l'épigastre , à la soif, au vomissement & à la fièvre très-violente. Cette inflammation est générale ou particulière. L'orifice supérieur & le pylore en sont plus fréquemment le siège.

§. DCLXI. Indépendamment des symptômes ci-dessus, il en paroît plusieurs autres qui dépendent des causes & de la nature de l'inflammation. Le pouls est plus ou moins régulier, fréquent, serré, petit. Il y a des anxiétés, de la gêne dans la respiration, un sentiment de brûlure, de l'insomnie, du hoquet. On vomit tout ce qu'on avale, & la présence des matières quelconques dans ce viscère, augmente les douleurs, &c.

§. DCLXII. Cette inflammation est idiopathique ou symptomatique. Ses causes procathartiques ou éloignées sont les coups donnés dans l'épigastre,

les plaies, les poisons, les médicamens âcres, la crimonie des humeurs, la grande pléthore, la grande chaleur, le transport d'une humeur morbifique, les évacuations supprimées.

§. DCLXIII. Celle qui est causée par les coups n'est pas rare parmi les gens de guerre, & sur-tout dans les cavaliers, dont les chutes de cheval avec leur cuirasse frappent violemment sur l'épigastre. Mais il faut convenir que l'inflammation dans ce cas n'arrive guères jusqu'à l'estomac; que les douleurs, la fièvre & le vomissement en imposent souvent alors, en faisant prendre l'inflammation des muscles, pour celle du ventricule. Dans celle-là, la tumeur est plus apparente & circonscrite. La partie est plus douloureuse quand on la touche.

§. DCLXIV. L'inflammation qui dépend d'une plaie pénétrante dans

L'estomac n'est pas moins fréquente dans les gens de guerre; le sang qu'on vomit & qu'on rend par les selles, en font aisément reconnoître la cause. Dans ce cas, toute la substance du ventricule est ordinairement enflammée: il y a des hoquets, des anxiétés, des syncopes, les vomissemens sont plus ou moins fréquents, & les boissons sortent souvent par la plaie.

§. DCLXV. Quand elle est causée par des poisons ou par des médicamens âcres, il y a des vomissemens énormes & des efforts continuels pour vomir, les extrémités sont froides, les anxiétés, les convulsions, la soif, la syncope se succèdent, le pouls est petit, serré, fréquent, fort dur, en un mot, irrégulier.

§. DCLXVI. L'acrimonie des humeurs excite ordinairement une fièvre plus ou moins considérable, dont l'es-

fer se porte sur l'orifice de l'estomac, qui est pourvu de beaucoup de nerfs, & il s'ensuit une inflammation dans cette partie, qu'on reconnoît à la douleur vive qu'on y ressent, lorsque les boissons y passent, à la chaleur brûlante & à la soif dont les malades sont dévorés. J'ai vu souvent cette inflammation dans la fièvre purement bilieuse.

§. DCLXVIII. La pléthore & la raréfaction des humeurs font souvent leur effet sur le ventricule, en y excitant de l'inflammation, & il est assez facile de concevoir qu'un viscere garni de beaucoup de vaisseaux sanguins, très-sensible & très-irritable, soit plus susceptible de s'enflammer, lorsqu'il y aura dans les liqueurs un principe phlogistique quelconque. Dans ce cas le pouls est plus régulier & l'inflammation est exquise.

§. DCLXVIII. Quant au transport

d'une humeur morbifique, telle que des dartres & autres, il y produit les mêmes accidens qu'au Parag. DCLXV.

§. DCLXIX. Les évacuations supprimées, tels que le flux hémorrhoidal, font la même impression qu'au Paragraphe DCLXVII.

§. DCLXX. Le prognostic de cette maladie est toujours fâcheux ; mais il varie selon les causes & les accidens. Celle du Parag. DCLXIII est la moins dangereuse & elle cede facilement. Celles qui sont causées par la pléthore, la raréfaction des liqueurs, les évacuations supprimées, & l'acrimonie des humeurs n'ont pas des suites aussi funestes, que celles qui viennent des plaies, des poisons, des médicamens âcres, & du transport d'une humeur morbifique.

§. DCLXXI. Cette maladie se termine souvent par la gangrène, qui est annoncée par la cessation de la douleur,
le

le hoquet, le pouls intermittent, le froid des extrémités, le vomissement de matieres noires & fétides, &c. On reconnoît qu'elle se termine par résolution, lorsque les accidens se calment & que le pouls devient régulier, sans être trop fort; lorsqu'il y a quelques sueurs ou quelques évacuations par les selles, vers le troisième ou quatrième jour. Quand il arrive des vomissemens de sang, sans qu'il y ait de plaie, c'est la crevasse des vaisseaux qui les produit, & alors la maladie est le plus souvent suivie d'un ulcere, qui fait périr le malade. Quand il se forme un abcès, on le reconnoît à une certaine oppression, aux frissons irréguliers suivis de fièvre, à une pulsation singulière : la crevasse de cet abcès est aussi suivie quelquefois d'ulcere & de phthysie. Le squirre formé se reconnoît à une douleur obscure ou gravative ; c'est principalement au

pylore qu'il se rencontre alors ; les malades ont des vomissemens que rien ne peut arrêter, & les alimens sont presque toujours rejetés. L'inflammation du pylore est moins à craindre que celle de l'orifice supérieur.

§. DCLXXII. On trouve à l'ouverture des cadavres le ventricule gangréné, il y a des taches noires & des phlicnes éparfes ça & là, des exulcérations, &c. Le pylore est souvent plus épais, & son ouverture rétrécie, &c.

§. DCLXXIII. La cure de cette maladie doit varier comme le pronostic. Celle qui est purement inflammatoire, ou qui survient à l'occasion de la suppression des écoulemens sanguins, exige un traitement antiphlogistique, & une grande quantité de saignées; il en est de même de celle qui est causée par une plaie au ventricule. Dans le premier cas on doit saigner de quatre en

quatre heures, pendant les deux ou trois premiers jours, jusqu'au nombre de sept ou huit saignées, & même plus, si les forces du malade le permettent, & si les accidens continuent. Dans le second, on peut augmenter le nombre des saignées, parce que le cas est très-urgent, & que la gangrène survient facilement.

§. DCLXXIV. On ne doit alors donner aux malades que de l'eau de poulet, pour nourriture & pour boisson : dans le premier cas il est bon de les nitrer. Au reste, on est quelquefois obligé de donner des remèdes tempérans, du nombre desquels sont les émulsions anodines. J'ai presque toujours vu que les narcotiques ne réussissoient pas, & que même la gangrène suivoit de près leur usage.

§. DCLXXV. Dans le cas de poison, il faut moins saigner, mais on doit met-

tre en usage les boissons copieuses & tempérantes. L'eau de poulet, d'orge, de guimauve, le petit lait, &c. nitrés, sont les meilleurs moyens. Le lait est souvent indiqué dans le cas de poison ; mais il faut prendre garde que je considère ici la phlogose qui en est l'effet, & que le lait n'y réussiroit pas. Les huiles ne conviennent pas non plus dans cet état, parce que la chaleur & l'irritation du ventricule font rancir les huiles qui alors deviennent caustiques. Les lavemens émolliens sont très-utiles dans cette circonstance, & il faut en donner beaucoup.

§. DCLXXVI. Dans les cas d'acrimonie des humeurs on doit aussi être plus réservé sur les saignées, & suivre le régime ci-dessus. Lorsque c'est la présence de la bile ou des matières putrides qui cause la phlogose, les boissons acidules, telles que la limonade,

l'orangeade , &c. sont principalement indiquées.

§. DCLXXVII. Lorsqu'on peut soupçonner que la suppression d'un écoulement ordinaire & habituel a causé cette maladie , outre les saignées qu'on réitere plus ou moins , il faut tâcher , s'il est possible , de rappeler l'ancienne évacuation : or , dans les hommes de guerre on ne connoît de ces sortes d'évacuations que par le nez ou par les hémorroïdes , & l'on ne peut guères rappeler que la dernière , par l'application des sangsues. Au reste , les ventouses scarifiées réussissent très-bien dans ces circonstances.

§. DCLXXVIII. Lorsqu'elle est causée par le reflux de quelque humeur , les synapismes , les vésicatoires , les cautères , les sétons , &c. sont les moyens héroïques , & la saignée doit être ménagée.

§. DCLXXIX. Quant à la fausse inflammation du ventricule , ou faux *gastritis*, décrit au Parac. DCLXIII, les saignées seules, les boissons copieuses & le repos, suffisent pour la guérir.

§. DCLXXX. Les anxiétés, la syncope, le hoquet, les convulsions, les vomissemens noirs, & autres accidens qui surviennent au *gastritis* exquis sont les signes les moins équivoques de la gangrène, & il n'y a aucun moyen qui puisse empêcher les malades de mourir. Mais ces mêmes accidens qui accompagnent la maladie, quand elle provient de poisons, de médicamens âcres, &c. peuvent se dissiper par les moyens que j'ai indiqués. Je ne connois point de cas où l'on puisse employer les cordiaux d'une manière utile, dans l'inflammation du ventricule : ils peuvent quelquefois retarder la mort.

§. DCLXXXI. Quand la suppuration s'établit, la maladie dégénere en chronique, & alors on employe les vulnéraires détersifs & balsamiques, la diete lactée, &c. lorsque la maladie se termine par résolution, il fait attendre, pour purger, qu'il n'y ait plus de sensibilité dans le viscere, & alors on doit employer les médicamens les plus doux. Le *gastritis* bilieux exige plus de purgatifs que les autres, à la fin de la maladie.

§. DCLXXXII. Je dois faire remarquer ici que souvent les gens peu instruits, trompés par les vomissemens fréquents, peuvent faire périr les malades en peu de temps, s'ils donnent de l'émétique. J'ai vu une malade dans ce cas, qui avoit pris pendant trois jours de suite quatre grains de tartre stibié administrés par un Chirurgien connu, qui auroit mérité d'être puni sévèrement.

SECTION II.

*De l'inflammation des boyaux enteritis,
& de celle du mézenteré, mezenenteritis.*

§. DCLXXXIII. **L**A première inflammation se reconnoît à la tension douloureuse & à l'élévation des parties du ventre auxquelles répondent les intestins, & entr'autres vers le nombril; au météorisme du ventre, à la fièvre aiguë, au vomissement, auxquelles se joignent la plupart des symptômes décrits dans la Section précédente, le flux dysentérique, la passion iliaque, &c.

§. DCLXXXIV. La pesanteur & la douleur du côté des lombes, avec la fièvre; le vomissement & une certaine douleur sur toute la région du ventre, annoncent l'inflammation du mézenteré.

§. DCXLXXXV. Les causes de l'in-

flammation des boyaux sont à-peu-près les mêmes que celles du *gastritis*, mais on la distingue en celle des intestins grêles, & en celle des gros intestins, par rapport au danger; les premiers étant infiniment plus sensibles & plus difficiles à guérir. Celle du mézenteré est moins fréquente, & a elle pour cause ordinaire un engorgement de liqueurs formé par l'action des matieres âcres qui passent dans les replis de cet organe si essentiel à la vie.

§. DCLXXXVI. Les terminaisons de l'inflammation des intestins sont aussi les mêmes que celles du *gastritis*. La résolution, l'abcès, l'ulcere, le skirre & la gangrène. La premiere & la derniere sont les plus fréquentes : l'abcès & l'ulcere le plus souvent incurables. Le skirre gênant & dégénérant en carcinome.

§. DCLXXXVII. S'il se forme un

abcès, & qu'il s'ouvre dans le bassin, c'en est fait du malade, à moins qu'il ne se fasse un résorbtiion du pus, ce qu'il ne faut pas espérer, parce que la nature fait difficilement de ces espèces de miracles. Quant au mézenteré, son inflammation se termine le plus ordinairement par endurcissement, ensuite par résolution, suppuration & gangrène.

§. DCLXXXVIII. Les anxiétés, le pouls irrégulier & intermittent, petit & concentré, le flux de sang, la passion iliaque, les vomissemens fréquents, la tension extrême du ventre & la douleur violente, les extrémités froides, sont les symptômes les plus fâcheux de l'inflammation des boyaux. Lorsque les accidens ne sont pas diminués au quatrième jour, on doit craindre la suppuration ou la gangrène. L'indice de la première de ces termi-

naïsons est une pulsation accompagnée de frissons irréguliers. Le pouls intermittent, les symptômes graves énoncés au commencement de ce Paragraphe, sont les indices de la gangrène.

§. DCLXXXIX. On trouve à l'ouverture des cadavres les mêmes choses à-peu près que dans l'estomac. Voyez le Paragraphe DCLXXII. Quelques adhérences, des tumeurs au colon, les intestins rétrécis, du pus épanché dans la capacité, de la gangrène en plusieurs endroits, des ulceres, &c. Quant au mézentere on le trouve engorgé, squirreux, ulcéré, ou abscedé, &c.

§. DCXC. La cure de l'inflammation des intestins consiste principalement dans un régime antiphlogistique, dans les saignées, les lavemens émolliens & fréquents, les linimens & cataplasmes adoucissans : ce sont les forces du malade & du pouls, l'état de la

maladie, qui décident sur la manière d'employer ces différens moyens. L'inflammation du mézenteré exige moins de saignées. Les lavemens sont plus utiles dans celle des gros intestins, &c.

§. DCXCI. Le traitement est à peu près le même que celui du *gastritis*, on doit suivre les mêmes précautions que j'ai indiquées pour cette maladie : voyez la Section précédente.

§. DCXCII. Il faut bien distinguer l'inflammation des intestins, de la passion iliaque & autres maladies semblables, qui quelquefois sont les symptômes de celle-ci, & qui sont souvent inflammatoires elles-mêmes. Quand elles sont les maladies essentielles, leurs accidens paroissent d'abord ; & quand elles ne sont que des accessoires ou symptômes, dans l'inflammation des intestins, elles surviennent après l'invasion de celle-ci.

§. DCXCIII. Cette distinction est d'autant plus importante, que le traitement est différent dans ces deux cas. La passion iliaque comme accident dans l'inflammation des intestins, est un symptôme presque toujours mortel ; mais quand cette passion est la maladie primitive, & quelle est inflammatoire, il est sûr que la saignée réitérée la fait quelquefois dissiper. Il en est de même du flux dyssenterique, qui, comme maladie essentielle se guérit souvent avec peu de saignées, & par le moyen des vomitifs plus ou moins réitérés ; & qui comme accident dans la maladie dont est ici question, non seulement est préjudiciable, mais même n'admet pas les émétiques.

§. DCXCIV. Un plus long détail deviendrait inutile. Il suffira de dire ici que les inflammations de l'estomac & des intestins dans les gens de guerre,

sont rarement exquisés ou idiopathiques, mais quelles sont fréquemment la suite de diverses autres maladies auxquelles ils sont sujets.

SECTION III.

De l'Hepatitis ou inflammation de foye.

§. DCXCV. **O**N reconnoît l'hepatitis à une tension douloureuse, à l'hypochondre droit, sous les fausses côtes, accompagnée de fièvre aigue rémittente, avec un sentiment d'ardeur & de pesanteur dans la partie malade, une difficulté de respirer, une toux sèche, de la soif, du dégoût, du hoquet, des vomissemens, & le visage jaunâtre.

§. DCXCVI. Les malades ne peuvent se coucher ni sur l'un ni sur l'autre côté, la douleur s'étend quelquefois jusqu'au col, comme dans la pleu-

réfie, le poulx est plus ou moins dur, selon que l'inflammation a son siège ou dans la membrane externe du foye, ou dans la substance de ce viscere.

§. DCXCVII. Cette maladie est souvent prise pour une pleurésie, lorsque la portion convexe du foye qui regarde la poitrine, est enflammée; de même on prend quelquefois la pleurésie pour un hepatitis, quand le point de côté est fort bas, au côté droit de la poitrine. Cependant la douleur est moindre dans celle-là que dans celle-ci, & d'ailleurs la couleur du visage est différente. Mais cette dernière preuve est équivoque, l'amertume de la bouche, la soif considérable, les vomissemens bilieux, viennent à l'appui, pour confirmer l'hepatitis.

§. DCXCVIII. On peut encore se tromper à l'inflammation des muscles du bas-ventre vers la région du foye;

mais alors la tumeur est plus sensible, la douleur s'étend sur le ventre, au-delà des limites du foye, le vomissement, la soif, la toux, la difficulté de respirer n'ont point lieu, ainsi il est facile de distinguer ces deux maladies.

§. DCXCIX. Indépendamment des signes pathognomoniques décrits au Paragraphe DCLXXXV, la fièvre commence dans l'hépatitis par le frisson & le tremblement, ensuite il succede une chaleur assez vive. La rémission est promptement suivie d'un nouveau redoublement; le pouls est ferré, quand ce sont les membranes qui sont enflammées. La langue est plus ou moins chargée & jaune, le ventre est quelquefois resserré, tandis que dans d'autres cas, il y a des déjections bilieuses; les urines sont troubles & jaunes, il y a des tranchées plus ou moins violentes,

le foye est quelquefois prominent & fait tumeur au-dehors, &c.

§. DCC. Les causes procathartiques de cette maladie sont les coups violens, les chûres, la débauche, &c. & les prochaines sont la plethore, une bile inflammable, quelques obstacles au passage de la bile dans ses conduits excréteurs, &c.

§. DCCI. Son pronostic & ses terminaisons sont relatifs : l'inflammation se termine par résolution, suppuration, skirre & putréfaction ou gangrène. Dans le premier cas, il se fait vers le trois ou quatre de la maladie une détente générale, la bile coule, les accidens diminuent, & la maladie va de mieux en mieux. La seconde terminaison est la plus fréquente, & la plus dangereuse après la gangrène : on la reconnoît aux frissons irréguliers, à la pulsation qu'on sent dans la partie af-

fectée, au redoublement de la fièvre, qui ne diminue, que lorsque le pus est formé, & se change alors en hectique. Il faut observer que quand l'abcès se forme à la partie antérieure du foye, on y sent de la fluctuation, & que les malades sont abbatus, foibles & languissans, lorsque la suppuration est formée. Quand l'endurcissement a lieu, il reste de la pesanteur dans la partie affectée, on y sent des duretés & des inégalités, la fièvre tombe, elle se change en hectique, la peau devient jaunâtre, les déjections sont difficiles & rarement jaunes, en un mot, on tombe dans cet état qui caractérise l'obstruction au foye. La gangrène se reconnoît au délire, aux déjections noires & fétides, au hoquet fréquent, aux foiblesses, aux sueurs froides, &c.

§. DCCII. Quand l'inflammation n'occupe qu'une petite partie du foye,

& quelle se forme à la face antérieure, elle est moins dangereuse. Quand l'abcès se fait au-dehors, il y a plus d'espérance, que lorsqu'il est profond. Le skirre entraîne une maladie chronique, le plus souvent mortelle. Le pus qui s'épanche dans la capacité de l'abdomen ou de la poitrine est suivi d'une mort prompte, ou quand il est resorbé, il produit la phthysie, des ulcères, &c. C'en est fait des malades qui éprouvent en même-temps des défaillances, le hoquet, le délire, qui ont le pouls intermittent, & qui vomissent, ou rendent par le bas des matieres noires & fétides. Quand l'abcès se creve de manière à avoir issue dans les intestins, les malades peuvent guérir. Quand la résolution commence, que les parties se détendent, que les déjections & les vomissemens sont bilieux, que la fièvre est médiocre, le pouls régulier, ou

doit avoir beaucoup d'espoir. L'inflammation des membranes est moins grave que celle de la substance du foye. Lorsqu'il y a des embarras pour le passage de la bile, ou pour sa sortie, la maladie est plus difficile à guérir. Au reste, la vésicule du fiel se remplit quelquefois de matieres qui acquierrent une dureté singuliere, & produisent dans la suite des accidents violents.

§. DCCIII. L'ouverture des cadavres présente des skirres, des adhérences du foye avec les parties voisines; souvent il y a communication de ce viscere avec la poitrine, par le moyen de l'exulcération. On voit des abscess enkistés, de la gangrène au foye, à la poitrine, aux intestins, &c. la vésicule du fiel pleine de pus, les canaux de la bile oblitérés, &c.

§. DCCIV. La cure de cette maladie consiste principalement dans les fai-

gnées qu'il faut faire pendant les premiers jours, pour éviter la suppuration. On tire plus ou moins de sang, selon les forces du malade, & selon la violence de la maladie : il faut pourtant observer qu'il est nécessaire de ne pas épuiser les malades, afin que la nature puisse opérer la résolution ; de sorte que quatre ou cinq bonnes saignées sont ordinairement suffisantes. J'ignore si les Médecins d'Italie saignent dans l'hépatitis, mais nous avons vu ici un professeur de *Pise*, qui conseilloit à un ambassadeur attaqué de cette maladie, de monter à cheval, pour faire dissiper la douleur.

§. DCCV. Les boissons délayantes, adoucissantes, tempérantes & nitrées, telle que l'eau de poulet, le petit lait, l'amandé, les tisannes faites avec les plantes nitreuses, comme l'aigremoine, la chicorée, &c. sont celles qui

conviennent le mieux. Il est essentiel de s'abstenir de l'usage des narcotiques qui causent souvent la gangrène. Il en est de même des purgatifs qu'on ne peut employer, que lorsque la dérente est arrivée, comme le septième ou huitième jour, alors même il est important de ne donner que des cathartiques très-doux. Mais il est certain que leur usage entraîne les matieres bilieuses & cuites qui se portent dans les entrailles. La manne, la casse, la racine de parelle sauvage, & autres de cette nature, sont les premiers laxatifs qu'on puisse employer.

§. DCCVI. On recommande beaucoup le camphre & le nitre dans cette maladie; mais quoique le premier soit un puissant résolutif, je crois qu'il faut mettre des bornes à son usage, comme je l'ai dit au Paragraphe CCLIX, & ne le donner que lorsque la fièvre est

diminuée. Quant aux sudorifiques, je ne puis convenir qu'ils soient utiles dans l'hepatitis, comme plusieurs auteurs le pensent, & je les excluerois du traitement de cette maladie, comme de celui de toutes les inflammatoires.

§. DCCVII. On ne sçauroit donner trop de lavemens émolliens pour tâcher de détendre la partie enflammée. En portant des émolliens dans les parties voisines, sur-tout dans le *colon* qui passe sous le foye, il est certain qu'on peut diminuer l'inflammation : on doit aussi employer des linimens, & appliquer des cataplasmes sur la partie malade. Le bain réussit quelquefois. Jusqu'ici j'ai parlé des moyens qui conduisent à la résolution, & de ceux qu'il faut mettre en usage quand elle se fait & quand elle est faite ; voyons maintenant les autres terminaisons.

§. DCCVIII. Quand la suppuration

est établie, il ne faut pas perdre de vue le lieu où elle est, afin de tâcher de procurer une libre issue au pus. Mais malheureusement il se fait souvent lui-même des routes très-nuisibles pour les malades, & alors il s'épanche dans la poitrine ou dans l'abdomen, où il porte la corruption, &c. Quand on est assez heureux pour que l'abcès soit à la surface externe du foye, on ne doit point tarder, après sa maturité, d'appliquer une pierre à cautere sur le lieu abscedé : ce moyen est préférable au bistouri, en ce que la pierre à cautere produit une phlogose qui lie les parties voisines de l'abcès avec les muscles & les ligamens, & que par ce moyen en ouvrant ensuite l'abcès, on ne craint point qu'une grande partie du pus s'épanche dans l'abdomen. Les malades guérissent souvent après la consolidation de l'ulcere. De même que quand
le

pus a pu passer par la voie des intestins , & que les malades l'ont vomé ou rendu par les selles ; à moins qu'il ne reste un ulcère interne qui conduit promptement à la phthisie. Toutes les autres is- suës sont mortelles , parce qu'il ne faut pas se flatter qu'il se fera une resorbtion favorable.

§. DCCIX. Quant au skirre , ou pour mieux dire , l'endurcissement , c'est une maladie chronique qu'on parvient quelquefois à détruire dans les commencemens , par l'usage des apéritifs , des savonneux , des eaux minérales. Mais le plus souvent il conduit au tombeau. Il est de même de la gangrène. Voyez pour l'endurcissement l'Article III du V^e Chapitre , tom. V.

§. DCCX. Cette maladie attaque le plus communément les gens de guerre , pendant l'été , & sur-tout au milieu des travaux de la campagne. A peine

en réchappait-il quelques-uns, parce que, comme on vient de le voir, il ne paroît presque d'autre moyen de guérison, que celui de la résolution ; & que celle-ci est rare, lorsque l'on n'a pas employé, dans les premiers momens, les secours nécessaires pour qu'elle ait lieu. C'est le cas des soldats.

ARTICLE III.

Des Coliques.

§. DCCXI. **O**N peut distinguer les coliques qui atraquent principalement les gens de guerre, en venteuse & stercorale, en bilieuse, en hépatique, en vermineuse & en spasmodique. Et comme parmi celles-là il en est quelques-unes qui sont des maladies importantes, je vais suivre la même route,

que dans l'article précédent, en les traitant chacune dans une Section particulière.

SECTION PREMIERE.

De la Colique venteuse & stercorale.

§. DCCXII. ^ULA colique venteuse se reconnoît à une douleur plus ou moins vive dans le ventre, qui cesse & revient souvent; au grouillement des entrailles; au soulagement que les malades éprouvent, quand ils vont à la garderobe, ou quand ils rendent des vents par en-bas. La douleur fait le tour du ventre, en suivant le trajet du colon; quand on presse l'abdomen, elle n'augmente point. Il y a de la constipation, les excréments sont durs, & il n'y a aucun symptôme de phlogose.

§. DCCXIII. Les paroxismes de

cette maladie sont quelquefois si violents , que les malades tombent en syncope , & que même ils vomissent les alimens qu'ils ont pris ; mais ces symptômes disparaissent facilement.

§. La colique venteuse à pour causes ordinaires l'usage des alimens visqueux & venteux , tels que les légumes & les fruits ; celui des vins & des liqueurs non fermentés ; la disposition particulière des premières voyes , par laquelle l'air contenu dans les alimens dans l'estomac & dans les intestins se développent. La cause prochaine se trouve dans la foiblesse des organes , & dans la suppression de l'écoulement de la bile dans le duodenum. On voit souvent la colique venteuse être suivie de la jaunisse.

§. DCCXV. Le pronostic de cette maladie n'est point dangereux ; il est pourtant vrai que lorsqu'elle dure longtemps , elle donne lieu à d'autres , telles

que la fièvre synoque simple & la putride; ou enfin à des maux chroniques,

§. DCCXVI. On a vu dans la première partie de cet ouvrage, quelle est la nourriture des soldats, & quels sont leurs excès; d'où l'on peut conclure qu'ils doivent être sujets à la colique venteuse. Le mauvais état de la bile ne contribuant pas peu à cette maladie, elle doit aussi régner parmi eux, par cette raison; car la chaleur extrême qu'ils éprouvent souvent, enflamme la bile & la retient dans ses couloirs. En un mot, les fréquentes indigestions qu'ils ont, est une preuve suffisante de la disposition qu'ils ont à cette incommodité.

§. DCCXVII. Les jeunes soldats & les recrues en sont plus ordinairement attaqués, soit par le changement de nourriture & de régime, soit par l'intempérance à laquelle ils se livrent,

soit par les fatigues du métier qui dérangent leur santé.

§. DCCXVIII. La cure de la colique venteuse n'est pas difficile, & la plupart des soldats n'ont pas besoin de consultation pour s'en délivrer. Ils boivent de l'eau-de-vie mêlée avec de l'huile d'olives, & souvent ils sont soulagés promptement. Mais quand la colique est bien violente, ce remède ne réussit pas toujours. On est obligé de donner des lavemens émolliens & huileux, de faire des frictions sur le ventre, & même des fomentations chaudes, avec quelques huiles. L'infusion de camomille & de melilor est très-bonne dans ce cas, il faut en boire copieusement. Quand la douleur est très-aigue, on est quelquefois obligé de donner des potions huileuses anodines, faites avec l'huile d'amandes douces, & trente à quarante gouttes de

laudanum liquide, sur quatre onces de cette huile. Tout le monde connoît l'usage de l'anis, de la coriandre, &c. dans cette colique. Les gouttes d'absynthe réussissent aussi.

§. DCCXIX. Au reste, après le paroxisme, souvent il est bon de purger les malades, & on doit avoir égard à la cause qui a produit cette maladie. Le régime sec est le plus convenable, les amers & les toniques rétablissent les digestions; la sobriété prévient les récidives, & il faut faire couler la bile, quand son défaut est la cause de la colique; ce à quoi l'on parvient, par l'usage des savoneux, des martiaux & des amers.

§. DCCXX. La colique stercorale est une douleur dans les entrailles, accompagnée de borborigmes, dans laquelle on rend souvent des vents par la bouche. Elle est causée par une

grande constipation, & par la dureté des excréments. On la guérit par les boissons abondantes, par les lavemens fréquents, les huileux, &c. Il y a fréquemment complication de la colique venteuse avec celle-ci. Les mêmes moyens ci-dessus réussissent dans cette complication.

SECTION II.

De la Colique bilieuse.

§. DCCXXI. **O**N reconnoît cette maladie aux tranchées qu'éprouvent les malades, aux vomissemens bilieux & porracés, à la soif, à l'amertume de la bouche, aux déjections bilieuses, accompagnées le plus souvent de cardialgie, d'un sentiment de chaleur & de resserrement dans les entrailles, de foiblesse, de hoquet, &c.

§. DCCXXII. Le ventre n'est ni rendu ni enflammé, il n'y a que peu ou point de fièvre, les urines sont jaunâtres, troubles; la douleur n'est ni fixe, ni permanente, les malades sont foulagés par les déjections & par les vomissemens. Souvent le duodenum est attaqué, ainsi que les autres intestins grêles, & alors la douleur est plus violente, &c. le pouls n'est ni dur, ni tendu, mais il est un peu fréquent.

§. DCCXXIII. Les jeunes gens bilieux, échauffés, ceux qui boivent des liqueurs spiritueuses, ceux qui pendant l'été sont souvent exposés à une vive chaleur, &c. sont plus sujets à cette maladie, qui a pour cause une bile âcre & enflammée. Les gens de guerre l'éprouvent souvent au milieu des travaux de la campagne.

§. DCCXXIV. Cette maladie est de courte durée, mais elle entraîne

plusieurs autres qui sont très-violentes & très-dangereuses, telle que le cholera morbus, la passion iliaque. Quelquefois elle est le prélude des fièvres putrides. Au reste, sans causer aucune de ces maladies, elle est elle-même dangereuse, quand il survient des convulsions, que les déjections deviennent noires & fétides, &c. &c.

§. DCCXXV. Sa cure consiste dans la saignée, les lavemens émolliens, les boissons aigrelettes, les calmants & les laxatifs doux. Quand le pouls est plein, on doit saigner davantage; mais il ne faut pourtant pas insister beaucoup sur cet article; de sorte que deux ou trois saignées suffisent. La grande quantité de lavemens émolliens faits avec la mauve, la graine de lin & l'huile, convient dans le cas où la douleur est très-vive. Quant aux boissons aigrelettes; le petit lait, la limonade, l'oxi-

mel, l'eau nitrée, sont les meilleures : on ne sçauroit trop boire. L'usage des calmants doit être modéré, & restreint aux cas où les douleurs sont excessives. On peut faire des fomentations sur le ventre, & y appliquer même des cataplasmes émolliens.

§. DCCXXVI. Quand les accidens sont dissipés, on purge les malades avec une décoction de casse, dans laquelle on fait fondre une once & demie ou deux onces de manne, pour entraîner les matieres impures contenues dans les premieres voies; & on répète les cathartiques en les rendant un peu plus forts. Ensuite on fait prendre aux malades quelques bains & des eaux tempérantes acidules.

SECTION III.

De la Colique hépatique.

§. DCCXXVII. CETTE maladie est beaucoup plus dangereuse que la précédente, mais elle est infiniment plus rare parmi les gens de guerre. On la reconnoît à la douleur, à la pesanteur & à la tension de l'hypochondre droit. Son siège le plus ordinaire est à l'endroit où le canal choledoque s'ouvre dans le duodenum, & la sensation douloureuse s'étend jusqu'aux fausses côtes & à l'épigastre. Elle arrive le plus souvent trois ou quatre heures après le repas, & elle est accompagnée de la jaunisse, ou elle en est la suite.

§. DCCXXVIII. Les accidens les plus fréquents dans cette colique, sont les nausées, les vents, les vomissemens.

mens, les anxiétés, la cardialgie, les tranchées violentes, la constipation, la suppression ou la difficulté des urines, l'amertume de la bouche, la langue chargée & jaune. La fièvre ne vient ordinairement qu'après la cessation de ces accidens, & elle dure rarement plus de deux jours.

§. DCCXXIX. Les causes de cette maladie sont l'engorgement des canaux de la bile, & la présence des concrétions bilieuses dans la vésicule du fiel. Ce sont les gens bilieux & en même-temps nerveux qui y sont le plus sujets. Souvent elle est périodique, & entretenue par des engorgemens ou obstructions au foye; d'autrefois l'inflammation & l'acreté de la bile causent un resserrement dans ses tuyaux; qui occasionne la maladie. Ceux qui y sont sujets, rendent ordinairement; hors des paroxismes des excréments

blanchâtres, parce que la bile ne coule pas, & ils ont toujours la peau un peu jaune.

§. DCCXXX. L'usage des alimens âcres, les boissons ardentes, les plaisirs trop fréquent de l'amour, les grandes sueurs, la chaleur, en sont les causes éloignées ou procathartiques.

§. DCCXXXI. Cette maladie est d'autant plus dangereuse, qu'elle est occasionnée par des obstructions ou par des concretions pierreuses dans la vésicule du fiel. Celle qui vient d'une constriction spasmodique est moins grave & moins sujette à récidive, que celle qui vient du tempéramment & d'anciennes causes. Plus les paroxismes se rapprochent, plus il y a de risques. Cette colique ou plutôt ses paroxismes se terminent quelquefois en vingt-quatre ou trente-six heures; d'autres-fois elle s'étend jusqu'à quinze jours. Souvent la

violence des douleurs, & l'inflammation de la bile, la font dégénérer en hepatitis, &c.

§. DCCXXXII. Sa terminaison la plus utile & celle qui est la plus favorable, sont ou un écoulement bilieux par les selles, ou la sortie de quelques concrétions bilieuses, ce qui n'est pas rare. Vers la fin de la maladie les urines deviennent troubles & jaunâtres. Le pouls qui avoit été serré & irrégulier se développe, & souvent il survient de la sueur; mais les malades restent longtemps jaunes.

§. DCCXXXIII. Quelquefois la vésicule du fiel se remplit de manière, qu'elle présente une bosse qui peut tromper les gens peu instruits. Cet accident est d'autant plus fâcheux, qu'il y a moins de moyens pour la guérison. D'autres fois-elle creve dans la capacité du bas-ventre, & les malades en périssent.

Enfin il se forme des suppurations & des ulcères dans la substance du foye , qui sont le plus ordinairement mortelles. Voyez le Paragraphe DCCII.

§. DCCXXXIV. On trouve à l'ouverture des cadavres , des concretions pierreuses dans la vésicule du fiel & dans les conduits bilieux , qui sont plus ou moins considérables , & de diverses formes. On y voit des vers , des hydatides , une bile renace , des suppurations , skirres , &c. Le canal choledoque est oblitéré ou fermé par l'obstruction du pancréas , &c.

§. DCCXXXV. Dans les paroxismes violens , on ne peut se dispenser de la saignée , afin d'éviter l'inflammation. Mais dans les cas ordinaires , & sur-tout chez les gens qui ont de fréquentes attaques , j'ai observé que , si ce remède calmoit les accidens , il avoit aussi cet inconvénient de rendre les

récidives moins éloignées , de sorte m'en étant dispensé , je les ai toujours retardées.

§. DCCXXXVI. Les boissons délayantes & adoucissantes décrites au Paragraphe DCCV, doivent être employées avec profusion, de même que les lavemens émolliens : je me suis souvent bien trouvé des cataplasmes faits avec les herbes émollientes. Mais de tous les remèdes il n'en est pas de plus efficace que le bain, qui dérend singulièrement & en peu de temps. J'ai vu les malades rendre de la bile grumelée , & quelques concrétions dures comme des pierres, par le moyen des bains, dans lesquelles je les faisois rester trois ou quatre heures de suite. Ils demandent eux-mêmes à n'en pas sortir, tant le soulagement qu'ils en retirent, est considérable.

§. DCCXXXVII. Les narcotiques

ne doivent être mis en usage que lorsque tous les autres secours n'ont point réussi, par les raisons que j'ai dites en plusieurs endroits de cet ouvrage : quand on s'en sert, le syrop de diacode est préférable aux autres.

§. DCCXXXVIII. Après le paroxisme, il est souvent nécessaire de purger les malades, & on se sert alors des cathartiques les plus doux. L'eau de casse, de tamarins ou la décoction de parelle dans lesquelles on fait fondre de la manne, sont ceux qui conviennent le mieux.

§. DCCXXXIX. On emploie différens remèdes, pour écarter les causes de cette maladie, & pour en éloigner les récidives. Les eaux minérales apéritives, les martiaux, les extraits amers, savonneux, un régime doux, l'exercice du cheval, le changement d'air, l'abstinence des spiritueux, des femmes,

& des viandes grossieres & noires,
&c.

SECTION IV.

De la Colique vermineuse & des vers.

§. DCCXL. J'AI parlé dans plusieurs articles de cet Ouvrage, des maladies compliquées de vers, mais comme je ne suis entré dans aucun détail, je crois que c'est ici le lieu de le faire. On distingue quatre espèces de vers; les lombrils, les cucurbitains, les ascarides & le solitaire, dont la forme est connue de tout le monde, & décrite par plusieurs auteurs, tels qu'*Andry*, *Valisnieri*, le *Clerc*, *Bianchy*, *Tulpius*, *Rhuisch*, &c.

§. DCCXLI. Les trois premières espèces sont les plus fréquentes, & elles causent des maladies essentielles, ou bien

elles sont la suite & l'effet de ce les-ci. On sçait que ces animaux s'engendrent dans les premières voies, & que les enfans sont particulièrement sujets aux maladies vermineuses ; mais elles n'épargnent pas les adultes, & entr'autres les soldats.

§. DCCXLII. Il paroît que la pourriture & l'aigre doux dans les premières voies sont les dispositions les plus favorables pour faire éclore les œufs de ces petits animaux, qui passent avec les alimens dans les voies de la digestion.

§. DCCXLIII. Les signes évidens qui les font reconnoître, sont sans doute la sortie de quelques-uns par l'anús & par le vomissement : mais comme ils produisent souvent des ravages considérables, sans qu'on en rende ; qu'ils périssent dans les premières voies, par la putrefaction, & qu'ils changent de

nature , de maniere qu'ils ne peuvent être distingués dans les déjections ; il faut recourir à d'autres signes , dont la réunion ne laisse aucune suspicion.

§. DCCXLIII. Ces signes sont l'haleine aigre , le dégoût , ou la fin canine , le pyalisme pendant la nuit , tandis que la bouche reste sèche , les yeux étincelans , la paleur des gencives , le craquement des dents & un mouvement convulsif dans les levres , pendant le sommeil , les yeux à demi ouverts , dans le même-temps , des sueurs nocturnes fétides , des terreurs paniques qui réveillent les malades , du ténésme , du prurit dans le nez & au fondement , de la colique , &c.

§. DCCXLIV. Les accidens qu'ils causent sont des vomissemens , la cardialgie , les borborigmes , un sentiment dans les entrailles , d'érosion ou de piquure , que le manger diminue , la

ension du ventre, son élévation ou la dépression, la suffocation, les vertiges, les mouvemens convulsifs, l'assoupissement, le délire, la syncope, &c. Le pouls est souvent fébrile, irrégulier, petit & obscur.

§. DCCXLV. Ils produisent quelquefois des effets terribles, lorsqu'en perçant l'estomac & les intestins, ils s'épanchent dans le ventre : on en a vu traverser les muscles de l'abdomen & former des dépôts extérieurs.

§. DCCXLVI. Le solitaire est le plus dangereux, mais il ne produit que des maux chroniques ; au lieu que les lombrils sont souvent la cause des maladies & des accidens les plus graves, tels que la passion iliaque ou miserere, la fièvre vermineuse, les convulsions, &c. Quand les matieres qu'on vomit, sont noires & fétides, il y a beaucoup à craindre : c'est cette espece de vers,

(les lombrils) qui s'engendre dans les fièvres putrides, malignes & exanthématiques; &c.

§. DCCXLVII. Les ascarides & les cucurbitains ne sont presque jamais dangereux : ils produisent sur-tout leur effet sur les gros intestins, & sortent avec les excréments. Ce sont ces deux espèces qui causent ordinairement la colique dite vermineuse.

§. DCCXLVIII. Ceux qui voudront avoir de plus longs détails sur cette matière, pourront consulter les auteurs ci-dessus cités. Il suffit ici d'avoir décrit les accidens ordinaires & principaux que les vers produisent quand ils sont la maladie principale & idiopathique, & quand ils sont l'accident ou l'effet d'une autre maladie.

§. DCCXLIX. J'ai déjà dit que les remèdes qu'on emploie dans les maladies putrides, &c. détruisent les vers.

Il ne s'agit plus donc ici que de la maladie idiopathique. Le nombre des remèdes proposés contre les vers est si considérable, qu'il faudroit un volume entier pour en faire l'énumération. Mais il en est beaucoup, auxquels on ne doit pas ajouter foi.

§. DCCL. Pour les lombricæux, les émétiques & les cathartiques doivent être d'abord mis en usage : le tartre stibié parmi les vomitifs ; & la rhubarbe, le senné, le jalap, l'aloë, le diacrede, la poudre cornachine, le syrop de fleurs de pêcher, le trochisque alhandal, la confectiõn hamec, parmi les purgatifs, sont ce qu'il y a de mieux.

§. DCCLI. Les remèdes mercuriaux tiennent le premier rang parmi les anthelminthiques : l'eau dans laquelle on fait bouillir du mercure crud, le mercure doux, la panacée, l'athiops minéral, sont les principaux. Viennent ensuite

ensuite les amers, tels que l'absinthe, la tanésie, la gentiane, la corraline, la semence contre les vers, &c.

§. DCCLII. On attribue une vertu spécifique aux huiles d'olive, de noix & d'amandes douces, à celle de pétrole, à l'assa fétida, au verjus, à l'esprit de souphre, à la thériaque, &c. Tous ces remèdes sont en effet propres ou à faire rendre les vers, ou à les tuer; mais il faut les employer à propos.

§. DCCLIII. Parmi les remèdes externes on vante les lavemens faits avec le lait & le sucre; les décoctions de racine de fougere, d'absynthe, &c. Mais ils sont plus utiles contre les ascariides, qui occupent principalement le rectum, & produisent la colique dont est ici question. On doit employer quelques cathartiques dans cette colique, & les lavemens ci-dessus.

§. DCCLI. Quant aux cucurbitains,

qui sont souvent l'indice de la présence du vers solitaire ; on fait passer la colique qu'ils produisent , par les mêmes moyens du Paragraphe précédent ; mais le retour de cet accident est prompt , dans le cas du vers solitaire , contre lequel on vante aussi la racine de fougere , comme spécifique. M. *Lieutaud* , dont j'ai tiré la plus grande partie des détails de cette Section, dit dans son *Synopsis* , page 245 , qu'on a proposé dans le Journal de Médecine de 1757 , p. 305 , & dans celui de 1761 , p. 225 , un remède spécifique contre le solitaire , qui n'est autre chose que l'huile de noix mêlée avec le vin d'Alicanthe.

§. DCCLV. Les soldats sont singulièrement sujets aux vers , tant par l'espèce de nourriture qu'ils prennent , que par les maladies putrides qui régnent parmi eux.

SECTION V.

De la Colique spasmodique.

§. DCCLVI. **O**N distingue plusieurs espèces de coliques spasmodiques, que je réduirai ici à quatre, qui régnernt particulièrement parmi les gens de guerre, sçavoir, la spasmodique proprement dite, la rachialgie, le *cholera morbus* ou trouffe galant, & la passion iliaque ou *miseréré*.

§. DCCLVII. *La colique spasmodique proprement dite*, est ordinairement causée par le reflux des humeurs nuisibles sur les entrailles, comme celui de l'humeur rhumatique, de l'artritique, de la psorique, &c. par une affection particuliere des nerfs & par l'action des médicamens ou alimens, âcres qui produisent dans les différentes parties

du ventre, comme dans l'estomac ; dans les intestins grêles & dans les gros, des douleurs violentes accompagnées de vomissement, de suppression d'urines, de tremblemens, de convulsions, d'axiétés, foiblesses, sueurs froides, hoquet, délire, &c.

§. DCCLVIII. Le pouls est petit, dur, & souvent fébrile, les douleurs se calment pour un temps, & redoublent ensuite ; enfin les malades qu'on croit sur le point d'expirer, se trouvent quelquefois entièrement soulagés dans le moment suivant.

§. DCCLIX. Cette maladie prend souvent tant de faces différentes, qu'on a de la peine à la distinguer. Je sçais que la plupart des auteurs la regardent comme l'effet d'un vice particulier dans le genre nerveux, & je ne veux point combattre cette opinion, qui peut être bien fondée, mais on me permet-

tra du moins de nommer spasmodique une colique que j'ai vue plusieurs fois être causée par l'irritation des intestins à l'occasion du transport de différentes humeurs vers ces parties, & qui produisoit les spasmes & accidens décrits aux Parag. DCCLVII & DCCLVIII.

§. DCCLX. Le prognostic de cette colique est d'autant plus fâcheux, qu'on a souvent beaucoup de peine à détourner les humeurs nuisibles, ou à diminuer l'effet qu'elles produisent : quoiqu'il en soit, lorsque les angoisses, les foiblesses, les convulsions durent pendant plusieurs jours, que le pouls est très-irrégulier, que les déjections sont noires & fétides, &c. il n'y a point d'espoir. Si le ventre est retiré, la maladie est plus grave. Le pouls régulier, les déjections faciles, le ventre mollet sont d'un bon augure, &c. &c.

§. DCCLXI. Les gens de guerre sont sujets à cette espèce de colique, en tant qu'ils le sont aux douleurs rhumatiques & arthritiques, qui se déplacent facilement chez eux, parce qu'ils sont plus exposés à l'impureté & l'intempérie de l'air, & qu'ils ont moins de moyens pour s'en garantir.

§. DCCLXII. La saignée est rarement indiquée dans cette maladie, où les nerfs paroissent englués ou opprimés. La grande quantité de boissons délayantes, les lavemens émolliens & les vésicatoires sont les secours les plus puissans qu'on puisse mettre en usage. Le camphre nitré est préférable aux narcotiques, les bains y sont souvent d'une ressource admirable, &c.

§. DCCLXIII. *La rachialgie, dite colique des Peintres, de Poitou, de Plomb, de Potiers, des Barbouilleurs, a pour caractère essentiel, des douleurs*

atroces dans le ventre, qui s'étendent jusqu'aux lombes & au dos. La constipation, le nombril retiré vers l'épine, l'engourdissement des mains, la paralysie & la contracture des membres, qui existent pendant la maladie, ou qui en sont les suites.

§. DCCLXIV. Les symptômes varient selon les espèces. Voici les principaux. Il y a beaucoup d'anxiété, une douleur atroce à l'épigastre, le pouls est foible & inégal, la sueur froide, la langue sèche, l'haleine puante; il y a des vomissemens verts, noirs, pituiteux, acides; le ventre est extrêmement resserré, le nombril, les lombes & le dos sont douloureux; les malades sentent de la pesanteur au perinée, l'urine est épaisse, le ventre tendu; ensuite les bras & les mains perdent le mouvement, les cuisses & les jambes sont douloureuses, les membres & les in-

restins sont alternativement attaqués ; enfin la paralysie, les pustules rouges, terminent la maladie. *Sauvages. Nosolog. class. VII.*

§. DCCLXV. Cette colique a pour causes, l'usage trop fréquent des vins acides, austères, & non fermentés, celui des vins frelatés avec la lytharge ; des médicamens tirés du plomb, tels que le sucre de Saturne ; des alimens préparés dans des vases de cuivre mal étamés, où il y a du verd de gris ; de la fumée des métaux qui est remplie de vapeurs arsénicales ; de la poudre qu'on avale en broyant des couleurs ; enfin des remèdes antimoniaux & mercuriels, &c.

§. DCCLXVI. Dans cette maladie, qui dure quelquefois jusqu'à quinze jours, les nerfs des intestins sont singulièrement irrités, & comme la matiere irritante est fortement attachée

aux parois de ce tube , les douleurs sont d'autant plus tenaces , & sont en même-temps plus vives. Les autres parties du corps sont affectées sympathiquement.

§. DCCLXVII. Elle est d'autant plus fréquente parmi les soldats , qu'ils sont plus exposés à l'action de plusieurs des causes qui la produisent , telles que les mauvais vins & ceux qui sont frelatés , les alimens préparés dans des vases mal étamés & où il y a du verd de gris , &c.

§. DCCLXVIII. Le prognostic en est très-dangereux. Ceux en qui le ventre reste constamment resserré , ou qui ne peuvent admettre des lavemens , périssent ordinairement. Les déjections noires & fétides , qui continuent longtemps , sont de mauvais augure. Enfin la paralysie termine souvent tout à-coup la maladie , &c. &c. Lorsqu'il n'y

a que peu ou point de convulsion, que le pouls est assez régulier, & que les évacuations par les selles sont de bonne qualité, on peut espérer que la colique ne laissera aucune suite fâcheuse, pas même le défaut de mouvement, ni la paralysie. J'ai vu plusieurs malades atteints de cette colique, être parfaitement guéris au bout de dix ou douze jours.

§. DCCLXIX. Il y a plusieurs méthodes curatives (a) qu'il me paroît inutile de rapporter ici, parce que je ne puis indiquer que des vûes générales; mais au moins seront-elles fondées sur la nature de la chose, & sur l'expérience que j'ai du succès. La saignée peut être répétée deux ou trois fois,

(a) Les auteurs sont peu d'accord entr'eux sur cette cure. Voyez *Cytois*, *Dubois*, *Bouvard* & *Tronchin*, pour en juger.

selon le besoin, dans le commencement : les boissons amples, adoucissantes & antispasmodiques sont absolument nécessaires, de même que les lavemens émolliens, dans lesquels on met d'abord des huiles de lin & d'amandes douces. Quand on a employé ces moyens pendant deux jours ou environ, il est essentiel de faire vomir les malades avec le tartre stibié, & de répéter ce remède; (a) ensuite de donner des lavemens stimulans avec le vin émétique, & autres remèdes de cette nature.

§. DCCLXX. Les potions huileuses & anodines conviennent aussi,

(a) On sent parfaitement que l'usage de l'émétique & des lavemens stimulans sont nécessaires pour détacher les particules minérales trop fortement collées aux parois du tube alimentaire.

mais le syrop de diacode n'est pas du nombre des calmans qu'il faut employer. Le laudanum liquide mêlé dans une potion faite avec l'huile d'amandes douces & le syrop de coquelicot m'a fort bien réussi.

§. DCCLXXI. La paralysie & la stupeur qui succèdent à cette maladie ; se traitent par l'usage des toniques amers , des martiaux , & des eaux minérales. Il est essentiel que les convalescens s'abstiennent long - temps du vin , qu'ils se garantissent du froid , & que sur-tout ils vivent d'un régime doux & sain. On regarde l'huile de tartre par défaillance , comme un préservatif contre cette colique , qui vient de l'abus des acides ; & je ne dois pas oublier d'avertir ici qu'on découvre facilement la lytharge dans le vin , par le moyen d'une lessive alkalinne bouillie avec une dissolution d'orpi-

ment. J'ai suffisamment parlé, dans la première partie de cet Ouvrage, de l'abus des casseroles de cuivre pour les soldats.

§. DCCLXXII. *Le cholera morbus ou trouffe galant*, est une colique accompagnée d'évacuations fréquentes par haut & bas; les matieres qu'on rend sont âcres & bilieuses, jaunes, vertes ou noirâtres; les malades les rejettent avec effort; ils ont une douleur considérable dans le ventre, des épreintes vives: il y a prostration de forces, le pouls est petit, foible, fréquent, souvent les crampes se joignent à ces accidens; la soif est ardente, le visage est plombé & cadavéreux, les extrémités sont froides. En vingt-quatre heures & moins les malades périssent quelquefois, quoique secourus à temps.

§. DCCLXXIII. Cette maladie est

ou essentielle & spontanée, ou symptomatique. C'est de la première dont il est ici question. Elle est plus fréquente pendant l'été & à la fin de cette saison, qu'en tout autre temps. Les soldats y sont très-sujets, sur-tout dans les camps : les causes en sont à-peu-près les mêmes, que celles des fièvres putrides : voyez les Parag. CCXVIII & CCXIX. Il paroît que c'est la présence des matières âcres, bilieuses & corrompues dans les intestins, qui produit l'irritation par laquelle il s'excite un mouvement si impétueux. Au reste, la fréquence de cette colique pendant l'été, vient aussi de ce que les humeurs sont alors plus rarefiées & plus exhalées. Ce qui prouve que la putridité en est également la cause, comme celle des fièvres putrides, c'est que souvent le cholera-morbus dégénere en celles-là.

§. DCCLXXIV. Le cholera-morbus est très-dangereux , puisque souvent il tue en moins de vingt-quatre heures : plus les déjections s'éloignent de l'état naturel , & plus elles sont fréquentes , plus il y a à craindre. La couleur porracée & noire , l'odeur cadavéreuse , sont de mauvais augure ; les efforts très-violents pour vomir sont très-nuisibles ; les convulsions rapprochées , les extrémités froides , le délire , le hoquet ne donnent presque aucune espérance ; si le miséréré survient , c'en est fait du malade. On a plus lieu de se flatter de la guérison , lorsque les déjections sont jaunâtres & peu fétides , lorsqu'elles sont éloignées , que le visage est moins changé & que les accidens sont moindres.

§. DCCLXXV. Quand cette colique s'apaise , il est rare qu'il ne s'excite un mouvement fébrile plus ou

moins long, qui termine la maladie. On a vu plus haut qu'elle dégénere souvent en fièvre putride, il faut ajouter aussi, en dyssenterie.

§. DCCLXXVI. Quoiqu'en dise *M. de la Mettrie*, le cholera morbus n'est point une maladie inflammatoire, & elle n'exige presque jamais la saignée. Il est certain que le pouls est ordinairement si misérable, qu'on n'oseroit la risquer, & *M. Lieutaud* prétend que la mort s'en suivroit d'autant plus promptement : (il y a pourtant quelques exceptions à cet égard.)

§. DCCLXXVII. Les émétiques & les purgarifs ne sont pas plus convenables dans les premiers momens, mais l'eau de poulet, de veau, de ris, de guimauve, nitrées, les boissons aigrettes, sont les premiers remèdes qu'il faut administrer. On fait ensuite prendre aux malades une potion faite avec

l'eau de menthe, de canelle ou de melisse distillée, en mettant sur quatre onces de liqueur, une demie once de diacode, & un gros d'yeux d'écrevisse; & à chaque quart d'heure, ou chaque demie heure, on en donne une cuillerée à bouche. Au défaut de ce remède, on se sert du laudanum liquide à la dose de sept à huit gouttes chaque fois, ou du diascordium à celle de douze grains, de demie en demie-heure. On applique sur le ventre des cataplasmes émolliens; & sur l'estomac, un emplâtre de thériaque que j'ai vu parfaitement réussir.

§. DCCLXXVIII. Quand la maladie se prolonge au-delà de quarante-huit heures, il est rare que les malades périssent, à moins qu'il ne survienne une fièvre putride, ou la dysenterie. Quelquefois la sueur termine la crise. Au bout de soixante-douze heures;

dans le cas de cessation des accidens , on peut employer un doux laxatif , comme la casse , le tamarind , & la manne. On répète ensuite de deux jours l'un le cathartique , en augmentant sa force , selon le besoin.

§. DCCLXIX. Il n'y a rien de plus essentiel que de faire observer aux convalescens le régime le plus austere , pendant un certain temps ; car l'estomac & les entrailles qui ont beaucoup souffert pendant l'attaque , ont beaucoup de peine à se remettre ; & que des mauvaises digestions accumulées renouvelleroient facilement la maladie , s'il n'arrivoit pis.

§. DCCLXXX. *La passion iliaque , le miseréré , le volvulus* est une colique violente dont le caractère essentiel est une douleur fixe au nombril , accompagnée de borborigmes , de constipation , & de vomissemens qui à la fin

sont excrémenteux. Il y a dans cette maladie un vomissement fréquent de toutes les matieres contenues dans l'estomac & dans les intestins, sans qu'il passe rien par l'anus; ces matieres sont d'abord bilieuses, vertes, porracées, noires, & ensuite chyleuses & fécales ou excrémenteuses: on rend même jusqu'aux lavemens, par le vomissement.

§. DCCLXXXI. Les malades ont de la difficulté de respirer, des hoquets, des convulsions; la syncope est fréquente; il y a des sueurs froides; les extrémités sont froides; le ventre est élevé & dur; le pouls petit, concentré, intermittent; le visage plombé & cadavéreux, toutes les matieres vomies ont une odeur plus ou moins fétide.

§. DCCLXXXII. La véritable cause de cette maladie est toujours un obstacle au passage des matieres chyleuses

& fécales, au moyen duquel il survient une irritation & un spasme très-considérables. Or, cet obstacle est lui même produit par diverses causes ; telles qu'une constipation ancienne, par laquelle les excréments retenus & enlurcis dans le colon forment une espèce de bouchon ; le resserrement spasmodique d'un ou de plusieurs intestins, à l'occasion de quelque matière irritante, une inflammation, une plaie, des vers, une hernie enflammée par l'effet d'un vomitif ou d'un purgatif, ou par celui des matières contenues dans le sac herniaire qui ne peut plus rentrer ; le pincement d'une portion d'intestin ; quelque liqueur âcre ou virulente avalée ; une tumeur formée dans le tube intestinal ; une violente colere, qui produit sur le champ un mouvement antipéristaltique ; une colique maltraitée ; des hémorroïdes internes en-

flammées & très-gonflées, &c. &c.

§. DCCLXXXIII. Les gens de guerre sont très-sujets à cette maladie, par les causes déduites au Paragraphe DCCLXXXIII, mais principalement, parce qu'ils sont exposés aux hernies & aux efforts; les Cavaliers, Dragons, Hussards, en un mot, tous les gens de cheval, sont singulièrement exposés à ces deux causes, sur-tout pendant la campagne, en allant au fourrage, &c.

§. DCCLXXXIV. Son prognostic est encore plus fâcheux que celui du cholera, en ce que les obstacles qu'on a à craindre sont plus grands & plus multipliés; que les causes diffèrent d'avantage entr'elles, & qu'enfin les symptômes sont encore plus graves. On n'en meurt cependant pas aussi promptement que l'autre, & il est rare que la maladie se termine avant le quatrième jour. Elle se prolonge même jusqu'au

huitième ou dixième, quand on en meurt; parce que la gangrène qui survient, fait ses progrès assez lentement. La diminution de la douleur ou sa cessation, en imposent quelquefois aux gens peu instruits; mais l'état du pouls & la nature des déjections, suffisent pour faire reconnoître cet état.

§. DCCLXXXV. Au reste, le pronostic est relatif aux causes & aux accidens; de sorte que plus ceux-ci sont graves, plus il y a de danger. L'inflammation des intestins, leur solution de continuité, l'hernie avec étranglement, sont les causes les plus périlleuses: le hoquet, les convulsions, les vomissemens des matieres fécales, la grande tension & l'élévation du ventre, sont les symptômes les plus urgens. Mais le resserrement spasmodique, la présence des vers, celle des matieres excrémenteuses qui sont l'office de bou-

chon, sont infiniment moins dangereux. On observe souvent que, de même que l'hernie avec étranglement cause le miséréré, celui-ci donne lieu à celle-là, & il y a très-peu d'espoir dans ce dernier cas.

§. DCCLXXXVI. Rien n'est plus instant que de secourir les malades. Mais comme les causes sont différentes, il est essentiel de diriger le traitement en conséquence. On peut réduire les causes à six espèces. Sçavoir, 1°. à l'inflammation & aux plaies, 2°. aux hernies, 3°. aux matieres fécales endurcies & retenues, 4°. aux vers, 5°. au resserrement spasmodique, 6°. aux tumeurs dans le canal intestinal.

§. DCCLXXXVII. Dans le premier cas, tous les moyens se réduisent à ceux que j'ai indiqués dans la Section II du premier article de ce Chapitre. Mais il est bien rare que la passion ilia-

que qui n'est alors qu'un accident de la maladie , ne l'aggrave au point que les secours les mieux administrés n'aient aucun effet. La gangrène survient promptement , & les malades périssent en peu de tems.

§. DCCLXXXVIII. Dans le second cas , les moyens auxquels j'ai renvoyé ci-dessus , ont souvent un effet plus salutaire ; mais il est essentiel de réduire la hernie , pour faire cesser les accidents. C'est dans cette occasion que les cataplasmes émolliens sont très-utiles. Les bains ne le sont pas moins ; & il faut y situer les malades , de manière que le tronc soit un peu en-en-bas , & le ventre & les fesses en-en-haut. Quand ces secours n'ont pas réussi , il faut en venir promptement à l'opération connue sous le nom de *bubonocèle* ; car il faut observer que son peu de succès dépend presque toujours de ce qu'on

qu'on attend jusqu'à la dernière extrémité, avant d'y recourir, parce qu'on craint mal-à-propos d'effrayer les malades.

§. DCCLXXXIX. Dans le troisième cas, les lavemens ont d'autant plus d'effet, qu'ils peuvent parvenir jusqu'à l'obstacle; ainsi il faut en donner beaucoup. On applique avec succès des suppositoires un peu irritans. *Dekkers* a proposé l'introduction de la fumée du tabac dans l'anüs; mais les potions huileuses & anodines, la boisson copieuse, les cataplasmes émolliens, ne sont pas moins nécessaires. La constipation ancienne; l'absence de l'inflammation & des hernies; la connoissance qu'on a que le malade n'a rien pris d'aigre, ni d'irritant; les symptômes moins violens; font reconnoître cette cause, pour laquelle on peut aussi faire avaler du mercure & des balles de plomb.

§ DCCXC. Pour le quatrième cas, qui n'est pas si rare, & qu'on reconnoît par les signes précédens ou présens, Voyez la Section IV de l'Article II de ce Chapitre; les vers rongent le tube intestinal, & ils causent la colique la plus violente. Il faut donner beaucoup d'huileux & de lavemens. Mais cet état est presque toujours mortel.

§. DCCXCI. Dans le cinquième cas, les boissons amples, telles que l'eau de poulet, le petit lait, l'eau d'orge ou de ris, les émulsions anodines & calmantes, les lavemens émolliens, les cataplasmes, les bains sont indiqués.

§. DCCXCII. Dans le sixième cas, il n'y a d'espoir que dans la suppuration de la tumeur; qui, si c'est un abcès, peut, en s'ouvrant faire cesser les accidens; mais si c'est une tumeur skirreuse, elle ne peut tomber que par la

rupture de son pedicule. On a vu souvent l'un & l'autre effet. Mais la tumeur ne se trouve pas toujours dans le tube intestinal : j'en ai vu une formée entre le colon & le foie ; elle lioit étroitement ces deux parties, & elle rétrécissoit tellement le diametre de l'intestin, que les matieres ne pouvoient y passer. On reconnoît l'abcès & le skirre par les signes antécédens & présens indiqués aux Par. DCLXXI & DCLXXXVIII. Quant aux hémorrhoïdes gonflées jusqu'au point d'empêcher le passage des excréments, cette cause se rapporte à l'inflammation. Les sangsues appliquées à l'anús, réussissent souvent dans ce cas.

§. DCCXCIII. Il y a une espèce de colique de miséréré qui a pour cause le repli des intestins sur eux-mêmes, & qui forme, comme on le voit à l'ouverture des cadavres, une espèce

de nœud, par lequel le passage est absolument bouché. Si l'on pouvoit découvrir cette cause, le mercure & le plomb seroient d'une grande utilité; mais, malheureusement, ce n'est qu'après la mort qu'on s'en aperçoit.

§. DCCXCIV. Il résulte de ce que je viens de dire, qu'on a tort d'indiquer une même méthode pour la cure du miséréré, & qu'on ne peut manquer de faire périr beaucoup de malades, en la suivant, à moins qu'on ne soit servi par le hazard. J'ai vu dans plusieurs cas inflammatoires & herniaires, proposer l'usage du mercure coulant & des balles de plomb, je l'ai vu mettre en usage, malgré mes représentations, & les malades périr misérablement en peu d'heures.

§. DCCXCV. Je dois observer ici par rapport aux gens de guerre, que, dans les cas pressans, qui ne sont pas

rare, sur-tout dans les hôpitaux de l'armée, on peut quelquefois causer le miséréré, par l'usage inconsideré des émétiques & des purgatifs, comme, par exemple, lorsqu'on ne s'est pas informé si les malades ont des hernies. Les efforts violens que procure l'émétique, donne lieu à un mouvement antipéristaltique, qui étrangle souvent la portion d'intestin engagée dans le sac herniaire.

§. DCCXCVI. Il y a plusieurs autres coliques que celles que j'ai indiquées dans cet Article, mais elles peuvent toutes être rapportées à celles dont je viens de parler.

ARTICLE III.

Du Vomissement & des Flux de ventre.

§. DCCXCVII. **O**N distinguë plusieurs flux de ventre sous les noms de

diarrhée, de flux hépatique, lienterique, cœliaque, gastro-mézentérique, hémorrhoidal & dyssenterique. Parmi ceux-là, il en est quelques-uns qui sont rares parmi les gens de guerre; mais je ne puis me dispenser d'en parler, parce qu'ils ont tous une liaison singulière entr'eux. Je comprends dans cet Article le vomissement, parce que l'estomac étant renfermée dans l'abdomen, il est très-certain que c'est un flux d'un des viscères de cette capacité. Je n'aurai point d'égard ici à l'ordre des flux sanguins & non sanguins, & je préfère de les traiter selon l'enchaînement des matières.



SECTION PREMIERE.

Du Vomissement spontané.

§. DCCXCVIII. ⁸ L ne fera question ici que des vomissemens spontanés, & non de ceux qui surviennent à d'autres maladies, ou qui sont excités par des médicamens; je ne traiterai en un mot que de ceux dont la cause est dans le ventricule même. On peut en distinguer deux espèces, Sçavoir, le vomissement de sang & celui qui n'est pas sanguin. Celui-ci peut être subdivisé à l'infini, comme on le verra par les causes ci-dessous indiquées.

§. DCCXCIX. On distingue le vomissement de sang qui vient de l'estomac, par sa noirceur & par son mélange avec d'autres matieres; ce qui n'ar-

rive pas dans l'hémoptysie. D'ailleurs, il y a de la toux dans celle-ci, & jamais dans celle-là.

§. DCCC. Ce vomissement est ordinairement précédé de chaleur & de pesanteur à l'estomac, de l'enflure des hypochondres, d'anxiétés, de dégoût & de nauzées, de mouvemens convulsifs. Il y a rarement de la fièvre pendant cette maladie, le pouls est au contraire petit, foible & serré. Le visage est pâle ou plombé, il y a de l'abattement, & des foiblesses, &c.

§. DCCCI. Le vomissement de sang a différentes causes qui changent la nature de la maladie, & qui font aussi varier le pronostic. Tantôt c'est la rupture des vaisseaux du ventricule, tantôt c'est leur érosion, tantôt leur relâchement, qui produisent l'hémorrhagie; quelquefois c'est un sang qui a tombé des fosses nazales dans l'este-

mac , & qui est rejeté par le vomissement ; un sang scorbutique qui vient des gencives & qui est avalé , ou enfin quelque portion de celui qui vient des entrailles. Dans le premier cas , qui arrive ou par effort , comme par des coups , chutes , plaies ou pléthore , le sang coule avec plus d'abondance & est plus fleuri. Dans le second , qui vient le plus ordinairement des alimens , médicamens , ou poison âcres , le sang coule moins abondamment & est plus noir. Le pouls est serré , concentré , foible ; & il y a des convulsions , des anxiétés plus grandes que dans le premier cas. Dans le troisième , c'est ou une varice qui crève , & alors les accidens sont moins violens , l'hémorrhagie dure moins long-temps ; ou c'est un suintement par les orifices des tuyaux capillaires , ce qui annonce la dissolution des liqueurs : l'état précédent du ma-

lade en fait foi. Les quatrième & cinquième cas sont de peu de conséquence. Le sixième dénote la maladie noire comme on le verra ci-après, à la sixième Section.

§. DCCCII. Les gens de guerre sont plus sujets aux hémorrhagies qui viennent des causes du premier, second & cinquième cas. On connoît la quantité des vaisseaux sanguins qui parcourent la substance du ventricule, l'extrême sensibilité de ce viscere, & combien il est exposé à être irrité & déchiré. De-la on peut inférer que parmi les soldats qui vivent avec intempérance, qui sont des chutes, qui sont attaqués de scorbut, cette maladie aura souvent lieu.

§. DCCCIII. Il n'en n'est pas du vomissement de sang pour les hommes, comme pour les femmes, dans la plûpart des cas de pléthore. Celles-ci éprouvent souvent, sans danger, cette

hémorrhagie, quand leurs règles sont diminuées ou supprimées. Il n'y a que les hommes en qui le flux hémorrhoidal est dévié, qui puissent être quelquefois à-peu-près dans le cas de celles-ci. Mais en général il se fait rupture des vaisseaux, lorsqu'il y a de la pléthore, & cette rupture entraîne presque toujours, ainsi que l'érosion, des accidens fâcheux, tels que des ulcères, ou une hémorrhagie si grande & si continuelle, qu'elle mène les malades au tombeau.

§. DCCCIV. Il faut remarquer que dans les vomissemens de sang, on rend par l'anus des matieres noires, qui ne sont autre chose qu'un sang grumelé & corrompu, par son séjour dans les entrailles.

§. DCCCV. Quand le vomissement de sang vient de la pléthore, de la rupture des vaisseaux, &c. Il n'y a pas de remède plus souverain que la saignée,

qu'il faut répéter souvent. L'eau de poulet, de ris & autres de cette espèce, sont les boissons les plus convenables dans les premiers momens; ensuite on peut faire usage des décoctions ou infusions d'aigremoine, de pimprenelle, de grande consoude, de lierre terrestre, &c. Quand la suppuration s'établit, la maladie doit être traitée comme il a été dit au Paragraphe DCLXXI.

§. DCCCVI. Indépendamment des moyens ci-dessus contre le vomissement de sang, il est bon d'employer le secours des ligatures aux extrémités, de l'immersion des bras & des jambes dans l'eau froide ou tiède; des frictions sur le ventre, & quand l'hémorrhagie vient de la suppression du flux hémorrhoidal, il faut appliquer des sangsues à l'anus, & faire prendre des demi-bains aux malades.

§. DCCCVII. On ne manque pas d'adstringens puissans pour arrêter l'écoulement de sang, dans la plûpart des hémorrhagies; mais il est souvent dangereux de les employer ici, parce que le sang qui aborde dans l'estomac, en s'arrêtant, pourroit engorger les tuniques de ce viscere, & y produire une inflammation qui seroit bientôt suivie de gangrène. C'est par la même raison qu'on doit être très-réservé sur l'usage des narcotiques.

§. DCCCVIII. Dans les cas d'érosion, la saignée est presque toujours inutile; c'est alors que les boissons les plus adoucissantes peuvent produire un bon effet. Mais il faut avouer que cette maladie n'est presque jamais curable. Quant aux autres cas, on en parlera dans la Section fixième.

§. DCCCIX. On doit observer que l'usage des cathartiques est très-dangé-

reux dans cette maladie, & qu'il faut attendre plusieurs jours après l'hémorrhagie, pour les employer; encore faut-il ne se servir que des plus doux. L'usage du lait, le régime le plus tempéré, deviennent nécessaires après ce vomissement, mais principalement dans le cas où il y a de la suppuration.

§. DCCCX. Le vomissement de matieres non sanguines, & qui n'est pas symptomatique, ou l'effet d'une autre maladie, est ordinairement de peu de conséquence. Il y a des gens qui ont les nerfs si sensibles, que la moindre chose les excite à vomir. En général on vomit, ou ce que l'on a mangé, ou des matieres bilieuses & glaireuses, ou de la pituite. Les gourmands, les yvrognes & ceux qui, après avoir mangé, sont affectés de quelques vives passions, ou de quelques objets désagréables, vomissent aisément tout ce qu'ils

ont pris. Le vomissement bilieux & glaireux est l'effet de la saburre dans les premières voies, ce qu'on connoît facilement à l'amertume de la bouche, au dégoût, à la langue blanche & sale. Le vomissement pituiteux est ordinaire à certaines gens, qui tous les jours en s'éveillant ont des nausées, après lesquelles ils vomissent de l'eau ou pituite.

§. DCCCXI. Dans le premier cas, de l'eau chaude ou du thé & de la diète suffisent le plus souvent. Dans le second il faut purger ou faire vomir les malades. Dans le troisième il y a peu de moyens, après l'usage des purgatifs, qu'il fait répéter de temps à autres, &c. On prétend même qu'il seroit dangereux quelquefois de chercher à guérir le vomissement habituel de pituite. J'ai vu en effet quelque gens qui se sont mal trouvés de ne le plus avoir.

SECTION II.

De la Diarrhée.

§. DCCCXII. LA diarrhée est une maladie fréquente parmi les gens de guerre; elle est le fruit de leur intempérance, comme celui des assauts continuels auxquels leur état expose leur santé. La mauvaise nourriture, le changement d'air, les eaux impures, les exercices violens, l'abus des liqueurs spiritueuses, &c. en sont les causes les plus ordinaires.

§. DCCCXIII. On reconnoît cette maladie à la déjection plus ou moins fréquente des matieres stercorales non liées, de différentes couleurs, sçavoir, bilieuses, muqueuses, glaireuses, adipeuses, séreuses, &c. laquelle continue pendant plusieurs jours, sans fié-

vre, & est rarement accompagnée de douleurs ou épreintes ; mais il y a ordinairement du dégoût, des nauzées, des borborigmes, des rapports acides ou d'œufs couvis, de la langueur ; le ventre est quelquefois gonflé, il y a du froid & de la chaleur alternativement ; les urines coulent en petite quantité, & elles sont rougeâtres & épaisses.

§. DCCCXIV. Il ne faut pas confondre avec cet état, le cours de ventre qu'on appelle *bénéfice*, auquel plusieurs gens sont sujets de temps à autre, ni celui qui dure pendant vingt-quatre heures, après une indigestion, ni enfin celui qui juge souvent les maladies aiguës. La diarrhée dont il est question ici, dure plusieurs jours & elle est vraiment une maladie.

§. DCCCXV. Les gourmands, les cacochymes, les gens bilieux y sont très-sujets, & entr'autres, dans le militai-

re , les recrues & sur-tout les jeunes gens de famille , qui ont peine à s'accoutumer à l'ordinaire grossier de la chambrée , aux exercices & au changement d'air.

§. DCCCXVI. J'ai parlé au Paragraphe DCCCXII, de la plûpart de ses causes éloignées , on peut y ajouter la transpiration supprimée , l'usage des crudités , l'humidité des pieds & les temps nébuleux. Quant aux causes prochaines , elles existent dans les premières voyes , dont le ton est affoibli , & dont les fonctions sont dérangées , par la présence des matieres impures , que les mauvaises digestions y ont accumulées.

§. DCCCXVII. Cette maladie regne dans tous les temps , mais principalement pendant l'été parmi les troupes , & en campagne , où les causes ci-dessus sont plus multipliées ; ce qui rend alors

cet état plus grave, & le fait souvent dégénérer en dyssenterie, comme on le verra ci-après.

§. DCCCXVIII. Quand cette maladie dure long-temps, elle épuise les malades, & elle se change en flux cœliaque ou lienterique, ou en hydro-pisie; celle qui est accompagnée de violentes douleurs & qui régné dans un mauvais air, dégénere en dyssenterie. Les déjections trop copieuses pendant long-temps, sont de mauvais augure; les séreuses font craindre la dissolution des humeurs; les muqueuses, l'hydro-pisie, les bilieuses, la dyssenterie. Celle qui n'a rien de dangereux est celle où les évacuations sont modérées, les douleurs médiocres, où les matières sont un peu liées & teintées en jaune, qui ne régné point dans un temps d'épidémie, où les forces se soutiennent, où le sommeil n'est point inter-

rompu , où l'appétit n'est ni désordonné , ni tout-à-fait perdu ; celle enfin qui attaque les gens sains & peu livrés à l'intempérance.

§. DCCCXIX. La cure de cette maladie est relative à ses causes & à ses accidens. Souvent elle se guérit par une diete austere , par une boisson délayante qui nettoye le canal intestinal , & par des lavemens. L'eau de ris , la tisanne de grande consoude , un peu de vin sucré suffisent quelquefois. Mais dans les soldats , ce régime est presque impossible , ou du moins insuffisant. On a soin de faire vomir avec l'ipecacuanha ou avec du tartre stibié , pour débayer d'abord les sucs impurs contenus dans l'estomac ; & ensuite on les purge avec des cathartiques doux & un peu adstringens , tels que le syrop magistral , le catholicum double , &c. Dans les commencemens de la maladie , on fait

usage d'eau de ris & de lavemens émolliens , pour calmer les douleurs. Ensuite , quand les premières voies sont nettoyées , & que les évacuations sont de bonne qualité , on fait usage des toniques , des amers , des martiaux & des astringens , qu'on varie selon le besoin ,

§. DCCCXX. Je ne m'étendrai pas davantage sur les moyens curatifs , parce que j'aurai occasion d'en parler plus amplement dans les Sections suivantes , ou je donnerai la liste de plusieurs adstringens , & ou j'expliquerai la qualité de chacun , avec leur dose.

SECTION III.

Des flux lienterique & coliaque.

§. DCCCXXI. **L**E flux lienterique est celui par lequel on rend , peu de temps

après avoir mangé, les matieres à-peu-près comme elles étoient, ou du moins retenant encore de la couleur & de la forme des alimens. Cette maladie est souvent la suite de la diarrhée & de la dyssenterie; elle dépend d'une atonie singuliere des premières voyes, & elle est accompagnée de borborigmes; les malades sont foibles, ils ont le sphincter de l'anüs très-relâché, & souvent ils ne peuvent retenir les excréments.

§. DCCCXXII. Les gens voraces, les scorbutiques sont sujets à ce flux, & sur-tout les recrues; parmi les gens de guerre. Le défaut de régime, après la diarrhée & la dyssenterie, y donne lieu, & c'est ce en quoi les soldats pèchent le plus.

§. DCCCXXIII. Le flux cæliaque est celui dans lequel on rend les matieres fécales avec le chyle: il y des vents & des borborigmes; des douleurs aigues

dans l'estomac, comme des piquures d'épingles; de la fièvre lente; les malades maigrissent & s'affoiblissent considérablement.

§. DCCCXXIV. On peut se tromper sur le jugement de cette maladie, en prenant du pus, ou des matieres muqueuses & puriformes, pour du chyle. Ce sont les signes antécédents qui la font distinguer. Elle paroît être entretenue par l'atonie des organes de la digestion, mais sur-tout par l'obstruction du mézentere qui refuse le passage au chyle. Le flux cœliaque est rare. Il faut, après avoir vuidé les premières voyes, employer les toniques, les amers, les martiaux & les apéritifs. Cette maladie est ordinairement mortelle & presque toujours l'effet d'une autre.

§. DCCCXXV. Quant à la lienterie, elle est infiniment moins dangé-

264. CODE DE MÉDECINE

reuse ; les mêmes moyens que ci-dessus réussissent ordinairement avec un régime austere, & sur-tout en faisant jouir les malades , d'un air sain.

SECTION IV.

Du flux hépatique.

§.DCCCXXVI. **L**ES anciens ont appelé flux hépatique toute diarrhée, cœliaque ou lienterie qu'ils croyoient venir du foye. Mais les modernes entendent par ce nom un flux de sang délayé, où semblable à de la lavure de chairs, qui est quelquefois mêlée avec des matieres bilieuses, & le plus souvent avec des séreuses. Elle est précédée ou accompagnée de fièvre lente, & elle tire son origine d'un vice particulier dans le foye.

§. DCCCXXVII. L'élévation de
l'hippochondre

l'hypochondre droit , la couleur des déjections , l'obstruction ou le skirre au foye , la fièvre lente sont les principaux indices de cette maladie. Il paroît que le sang qui s'échappe , vient principalement par transudation , & non par rupture des vaisseaux : en effet , soit que le foye soit abscedé , ou qu'il soit obstrué , on conçoit aisément que le cours des liqueurs est très-gêné dans ce viscere , & que , comme c'est par la veine porte seule qu'il reçoit le sang qui vient des veines mezaraïques & hémorrhoidales , lorsqu'il se trouve quelque obstacle dans cette veine , le sang doit nécessairement refluer vers les intestins , & produire de la gêne & de l'engorgement dans les vaisseaux , qui s'ouvrent d'autant plus facilement sans aucune rupture , qu'il y a de l'atonie dans le canal intestinal. Il résulte de là que les globules rouges s'épanchent dans ce tube ,

où ils rencontrent des matieres sereuses & biliennes auxquelles ils se joignent, ce qui donne aux déjections cette couleur de lavure de chairs, dont je viens de parler. S'il sort quelquefois du sang pur & qui ne se mêle point avec les excréments, c'est lorsque les vaisseaux hémorrhoidaux internes se crèvent, parce qu'ils sont trop gorgés.

§. DCCCXXVII. Si cette opinion est fautive, il faut du moins que le sang vienne directement du foye par le canal choledoque; car l'inspection des cadavres ne présente aucun vaisseau rompu, ni ulcéré dans le tube intestinal; & comme il est difficile d'imaginer que le sang vienne de si haut, à moins que le foye ne tombe en putréfaction, comme on l'a observé plusieurs fois; que cependant il n'est pas toujours dans cet état, quand on l'examine dans les cadavres de ceux qui sont morts du flux

hépatique; & qu'enfin on guérit quelquefois celui-ci, on peut au moins croire que dans ce dernier cas mon opinion est vraie.

§. DCCCXXVIII. Quoi qu'il en soit, cette maladie est très-rare, & elle est plutôt une affection symptomatique, qu'essentielle ou idiopathique. On doit avoir moins d'égard au flux, qu'à sa cause. Les malades sont ordinairement tourmentés de vents, le côté droit est dur, douloureux & enflé, le sang sort quelquefois par les narines & par la bouche, les urines sont bilieuses, souvent même tout le corps est jaune : la toux, la difficulté de respirer se mettent de la partie, le dégoût & l'amertume de la bouche ne quittent point les malades. Quand tous ces symptômes se trouvent réunis, il y a peu d'espoir; moins on rend de sang, moins l'engorgement du foye est considérable, plus on peut se flatter;

quand le hoquet, le vomissement noir, surviennent, & que les extrémités sont froides, c'en est fait des malades. Les hypochondriaques sont sujets à cette maladie, & parmi les gens de guerre, ceux qui à la suite des fièvres bilieuses, putrides, malignes, ont le foye obstrué.

§. DCCCXXIX. Cette maladie doit être traitée comme une obstruction au foye : voyez cet Article dans le V^e Chapitre de cette partie.

SECTION V.

Des Hémorrhoides & du Flux hémorrhoidal.

§. DCCCXXX. **L**E flux hémorrhoidal est très-fréquent. Les cavaliers y sont surtout fort sujets. Cette maladie, quoique le plus souvent exempte de dan-

ger, est quelquefois si violente, que les malades jettent les haut cris, sur-tout quand on a négligé les hémorroïdes tuméfiées.

§. DCCCXXXI. Ce flux est une évacuation de sang par l'anús, qui vient, soit des veines hémorroïdales externes, soit des internes, qui se gonflent, & ensuite se crèvent; il coule plus ou moins long-temps. Les malades éprouvent avant l'écoulement, des douleurs, des cuissóns & une chaleur très-considérable à l'anús, sur-tout lorsqu'ils vont au siége; la fièvre est souvent de la partie, le ventre se gonfle, & l'inflammation gagne quelquefois les intestins.

§. DCCCXXXII. Tous ces accidens cessent ordinairement quand le flux commence, de sorte qu'on peut le regarder comme le remede le plus prompt & le plus efficace, à moins que l'in-

flammation n'ait gagné les parties voisines de l'anus, auquel cas il se forme des abcès & des fistules; ou qu'il ne soit trop considérable & ne dure trop long-temps, auquel cas il affoiblit trop les malades, & donne lieu à l'ethisie.

§. DCCCXXXIII. Au reste, ce flux vient souvent assez paisiblement à la suite des hémorrhoides, dont il est le remède, ainsi que celui de plusieurs autres maladies. On le distingue des autres flux sanguins, parce que le sang n'est point mêlé avec les excréments, que la douleur est rapportée à l'anus ou au siège des veines hémorrhoidales internes, qu'il n'y a ni tenesme, ni colique, & qu'enfin avant son arrivée on a presque toujours senti ou de la douleur, ou du chatouillement à l'anus.

§. DCCCXXXIV. Cette maladie est l'effet d'une autre qu'on nomme

hémorrhoides du nom des veines gonflées & boursoufflées, & se nomme aussi hémorrhoides fluantes, pour la distinguer des hémorrhoides non fluantes, qui ne sont autre chose que la même douleur, les mêmes gonflement & boursoufflement, les mêmes accidens, au flux de sang près, dont ils ne sont pas suivis.

§. DCCCXXXV. La difficulté du retour des liqueurs est une des causes principales, ou pour mieux dire, la cause prochaine des hémorrhoides. Ce retour est empêché par plusieurs obstacles, tels que l'engorgement du foye & de la rate, la constipation opiniâtre, l'épaississement des liqueurs. Les causes éloignées sont nombreuses; le mauvais régime, l'usage trop fréquent du cheval, les courses longues & en poste, une chaleur immodérée, l'abus des spiritueux, du café, les veilles, la

débauche, &c. y donnent lieu.

§. DCCCXXXVI. Outre cela, il y a une infinité de gens qui par tempérament sont sujets à cette maladie. Les pléthoriques, les gens mutilés, ceux qui sont naturellement constipés, les célibataires, les gens oisifs, &c. en qui elle revient de temps à autres, les uns ayant des hémorrhoides externes, les autres des internes fluantes ou non fluantes.

Il en est qui éprouvent un bien considérable de leur flux périodique, par lequel le corps est dégagé d'une pléthore ou cacochymie nuisibles. Ceux en qui les hémorrhoides ne fluent pas, sont aussi soulagés de leur apparition, parce qu'il transsude à travers les pores des veines, une certaine quantité de liqueur qui diminue le gonflement, après lequel les hémorrhoides se rident plus ou moins, ou disparaissent.

§. DCCCXXXVII. Il résulte de ce qui vient d'être dit, qu'il y a deux espèces d'hémorroïdes non fluantes, & de flux hémorroïdal : les uns sont habituels & les autres accidentels. La première espèce ne doit pas être regardée comme une maladie, mais plutôt comme une disposition prochaine à plusieurs autres. Car la suppression du flux, ou l'absence des hémorroïdes donnent lieu à plusieurs autres engorgemens, à l'hémoptysie, &c. Le flux est quelquefois si considérable, qu'on peut le regarder comme une perte.

§. DCCCXXXVIII. La seconde espèce est souvent une maladie assez grave, par les suites qu'elle entraîne, telles que des abscesses, des fistules, l'inflammation des intestins, la dysurie, strangurie, &c. Au reste, quand l'une ou l'autre espèce sont le symptôme ou l'accident d'une autre maladie, comme de

l'obstruction au foye, elles deviennent plus sérieuses. Celles qui restent ridées & longues en maniere de crête sont sujettes à récidives, &c. les internes sont plus dangereuses que les externes.

§. DCCCXXXIX. Les hémorrhoides accidentelles ou habitudeles non fluantes, qui sont à un degré propre à causer des accidens graves, exigent un traitement méthodique. Ainsi, P. E. lorsque l'inflammation est considérable, que les tubercules sont très-gros, les douleurs très-vives, il ne faut pas hésiter de saigner les malades du bras, ou leur faire boire quelque tisane délayante & tempérante, telle que l'eau de veau, du petit lait, de l'eau nitrée; on fait prendre des bains de vapeurs, on applique sur les hémorrhoides des cataplasmes émolliens, anodins & un peu résolutifs. Quand elles viennent à percer, les malades sont soulagés, & il

fait alors laisser agir la nature.

§. DCCCXL. On conseille beaucoup de remèdes contre ce mal, parmi lesquels les repercutifs tiennent le premier rang, mais ils sont la plupart nuisibles; & quoi qu'il soit très-essentiel pour les gens de guerre de se guérir promptement de cette maladie, je crois qu'ils n'ont pas d'autres moyens à employer, que ceux dont j'ai parlé au Parag. précédent, pour le paroxisme. Quand il est passé, on peut se servir avec succès, des eaux vulnéraires & adstringentes, pour rendre le ton aux hémorrhoides & empêcher les récidives, si toutefois il n'y a pas de cause qui s'y oppose.

§. DCCCXLI. Il y a des gens qui, pour éviter la récidive, conseillent d'extirper les hémorrhoides, c'est-à-dire, de couper les tubercules ridés, & les

crêtes qui restent ordinairement à la marge de l'anüs. Cette méthode est le plus souvent insuffisante, parce qu'elle ne peut avoir lieu que pour les hémorrhoides externes, & que celles-ci coupées, les internes se gonflent bien-tôt. Elle est d'ailleurs nuisible dans plusieurs circonstances, en ce qu'elle ôte à la nature une voie de décharge qu'elle s'étoit choisie. J'ai vu beaucoup d'accidens naître à la suite de cette extirpation.

§. DCCCXLII. Il ne faut pas croire que les hémorrhoides seches (celles qui ne fluent point) ne puissent pas être un mouvement critique & salutaire; on a mille exemples des bons effets de leur apparition dans les maladies. J'ai vu un homme attaqué d'hémoptysie, & qui jamais n'avoit eu d'hémorrhoides, être soulagé tout-à-coup par l'apparition des tubercules hémor-

rhôïdaux à la marge de l'anüs, lesquels ne fluerent point.

§. DCCCXLIII. J'ai déjà dit en plusieurs endroits, qu'on peut par le moyen des sangsues, des bains, &c. attirer un flux hémorrhôïdal, quand on présume qu'il sera utile, ou lorsque sa suppression cause des accidens. Il faut pourtant convenir qu'il est quelquefois nécessaire de modérer cet écoulement, & on y parvient par les délayans, la diète lactée, l'usage des acidules minérales. La saignée peut avoir quelques inconvéniens, quand ce flux est établi; elle est cependant nécessaire quand il est trop considérable.



SECTION VI.

Du Flux mésentérique , Gastromésentérique , maladie noire , &c.

§. DCCCXLIV. **O**N reconnoît cette maladie au flux de sang putride , noir , fétide , mêlé avec les excréments , qui vient de fort haut , comme de l'estomac , ou des intestins grêles ; au vomissement de matieres semblables ; au pouls petit , intermittent , fébrile , à la prostration des forces. Le visage est plombé , il n'y a point de tranchées , mais la foiblesse est extrême.

§. DCCCXLV. *Hippocrate & les auteurs qui l'ont suivi , ont décrit cette maladie , mais ils ne la regardoient pas comme un flux sanguin , & ils la traitoient de vomissement bilieux. C'est le vomitus atrabilarius de bonet , sepul-*

chretum. Observat. 23, de vomitu. Sennert & Hoffmann ont aussi regardé cette maladie comme un vomissement de matieres noires & fétides. Mais les observations des modernes ont démontré qu'il n'étoit pas rare que l'une & l'autre se rencontrassent ensemble; (la déjection noire par les selles & le vomissement noir) au reste, les hypochondres sont élevés & douloureux, dans quelques sujets, comme dans ceux qui ont le fôye ou la rate obstrués. Les accidens viennent par paroxismes, quoiqu'irréguliers, & ils laissent des intervalles assez bons.

§. DCCCXLVI. On distingue la maladie noire des autres flux sanguins, 1°. par la nature des déjections, 2°. par les intervalles que laissent entre eux les paroxismes, 3°. par l'absence des tranchées, 4°. par celle des renesmes, dans le temps des déjections,

qui sont quelquefois comme de la poix noire.

§. DCCCXLVII. Le siège de cette maladie n'est pas équivoque. Les observations démontrent que ce sont les vaisseaux sanguins du ventricule & des intestins corrodés & déchirés qui laissent échapper la matière des déjections. Il paroît aussi que selon le lieu où l'ouverture s'est faite, les évacuations changent de route. Le vomissement est plus fréquent, quand ce sont les vaisseaux de l'estomac qui les fournissent, & les déjections par les selles sont l'accident principal, lorsque les vaisseaux mézaraïques sont ouverts. Cette maladie par les signes décrits au Paragraphe précédent, & par sa durée se distingue du vomissement de sang, qui n'est qu'un hémorrhagie. On ne doit pas non plus appeller maladie noire, cet accident assez ordinaire, mais de peu d'import-

rance & de durée qui survient à une hémorrhagie par le nez, à un crachement de sang quelconque, ou à un vomissement, & qui n'est produit que par un peu de sang avalé, & tombé dans le canal intestinal, où il acquiert une couleur noire, &c.

§. DCCCXLVIII. Les auteurs regardent l'affection du foye, ou celle de la rate, comme la cause la plus ordinaire de cette maladie, ou comme un symptôme qui l'accompagne toujours; mais il n'en est pas moins vrai que les érosions différentes du ventricule & du tube intestinal la produisent quelquefois; d'où il résulte que les causes éloignées seront toutes celles qui pourront d'abord produire des lésions dans les deux viscères ci-dessus, ou corroder les tuniques du ventricule & des intestins. Les mouvemens impétueux, les vomissemens avec de grands efforts, les

matieres irritantes, le reflux de quelque humeur, l'heterogene fébrile des intermittentes repercuté, &c. On voit par-là que les gens de guerre doivent être sujets à cette maladie, de même que les hypochondriaques, les mélancholiques & les scorburiques.

§. DCCCXLIX. On trouve à l'ouverture des cadavres les vaisseaux courts de l'estomac, engorgés & singulièrement dilatés par un sang noir & grumelé, les mézaraïques sont dans le même état; le ventricule & les intestins sont marqués de taches gan rèneuses; il y a des ulcérations; le foye, la rate sont gonflés, suppurans, endurcis. Je regarde le flux hépatique dégénéré comme une des causes de cette maladie.

§. DCCCL. Son prognostic est toujours dangereux, puisque la plus légère cause qui la produit, & le plus léger

accident qui en résulte, sont dans le cas de faire périr le malade. L'érosion des vaisseaux produite par une évacuation supprimée ou par une métastase, peut céder, lorsqu'on rappelle l'une, & qu'on détourne l'autre; l'ulcère, la suppuration, &c. sont incurables. Les déjections qui ont la consistance de poix noire, sont d'un mauvais augure.

§. DCCCLI. Il paroît que la maladie noire d'*Hippocrate* doit être rangée dans une classe différente de celle-ci, par la description qu'il donne de deux especes & de leur curation. *Hypp. coi de morbis liber III, Sect. V*, page 486 & 487 & suivantes, *foësi versione*. Dans la première il parle d'un vomissement d'atrabile, qui tantôt est comme du sang, tantôt comme de la lie de vin, tantôt comme de l'encre, quelquefois d'un goût acide, comme du vin aigre, assez souvent comme de la

salive & de la pituite, d'autres fois comme de la bile verte tirant sur le pâle: Il ajoute, que, lorsque la matiere est noire & sanguine, lente, c'est un signe mortel. Il conseille pour premier remède un purgatif, ensuite le petit lait & le lait, &c. Dans l'autre espèce, le teint est d'une couleur brunâtre, les yeux d'un verd pâle, le malade vomit en tout temps, & le plus souvent avec les alimens, quelques gouttes de bile, & de la pituite; & il conseille les vomitifs & les purgatifs.

§. DCCCLII. On voit par-là, que la maladie dont il est question ici differe entierement de celle d'*Hypocrate*, qu'on doit rapporter au vomissement atrabilaire des mélancoliques & des hypochondriaques.

§. DCCCLIII. Les flux supprimés & les humeurs repercutées regardés com-

me causes de cette maladie, s'attaquent, les uns en rétablissant l'écoulement ordinaire; s'il est sanguin, les sangsues aux hémorroïdes & même quelquefois la saignée sont indiqués; s'il est humoral, par l'application d'un cautere, d'un seton, &c. & même par les cathartiques doux & les diaphorétiques. Les autres, en attirant au-dehors l'humeur morbifique par des vésicatoires, des synapismes, &c. par les boissons délayantes & adoucissantes.

§. DCCCLIV. De quelque cause que provienne cette maladie, le régime doux & lacté doit être préférable à tous les autres. Les remèdes âcres & en général les purgatifs un peu forts sont toujours nuisibles. Quand les obstructions entretiennent ce flux, il faut allier adroitement les apéritifs avec le régime ci-dessus.

§. DCCCLVI. Il ne faut pas croire

que cette maladie soit très rare; plusieurs Médecins des armées l'ont observée. L'intempérance, l'effervescence des humeurs, la suppression de la transpiration, les hémorroïdes imprudemment arrêtées, les dartres & la gale repercутées, l'humeur fébrile enchaînée par l'abus des fébrifuges, les obstructions à la suite des maladies aiguës, doivent souvent y donner lieu parmi les gens de guerre.

SECTION VII.

De la Dyssenterie.

§. DCCCLVII. **L**E flux dyssentérique est de tous ceux dont j'ai parlé dans cet article, celui qu'on voit régner le plus fréquemment dans les troupes & dans tous les temps & toutes les positions. Il est souvent symptomatique, mais le

plus ordinairement essentiel. On le distingue en deux espèces; sçavoir, en dyssenterie benigne & en maligne, par rapport à ses accidens plus ou moins graves. On peut aussi le diviser en humoral & sanguin, en épidémique, sporadique & endémique. Car, 1°. il y a des dyssenteries sans déjections sanglantes, 2°. il y en a où on rend beaucoup de sang. 3°. Elle est souvent épidémique, sur-tout dans les armées, 4°. elle attaque quelquefois des sujets qui y sont disposés, quoiqu'il n'y ait point d'épidémie. 5°. Enfin elle est endémique dans plusieurs pays chauds.

§. DCCCLVIII. On reconnoît la dyssenterie à un flux de ventre qui est annoncé le plus souvent par un mouvement fébrile, précédé de frissons. On rend d'abord les excréments, ensuite des matieres crues, après quoi elles sont muqueuses, grasses, oléagi-

neuses , & enfin écumeuses & glaireuses , teintes de plus ou moins de sang.

§. DCCCLIX. Les tranchées plus ou moins violentes & le tenesme précèdent chaque déjection. Les malades sont tourmentés de la soif , l'envie d'aller au siège est fréquente & l'on rend peu de matieres chaque fois , quoiqu'on croye qu'on va en rendre beaucoup. La bouche est mauvaise , la langue chargée , il y a des nauzées & des vomissemens , le sommeil est interrompu , la peau est sèche , les urines épaisses & peu abondantes , la chaleur des parties internes , vive & brulante ; le ventre météorisé , le visage plombé.

§. DCCCLX. A ces symptômes se joignent les vents , les rots , le hoquer , le délire , l'oppression , des taches exanthématiques , des aphres ; la langue devient noire & sèche , les déjections de plus en plus fétides & noires ; on rend
des

des vers, les extrémités sont froides; enfin les douleurs cessent, & les malades périssent bien-tôt après.

§. DCCCLXI. C'est-là à-peu-près l'ordre que suivent les symptômes dans cette maladie; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils aient tous lieu dans les diverses espèces de dyssenterie: c'est au contraire de leur réunion, ou de l'absence des plus graves, que dérivent ces espèces. De sorte qu'en général le caractère essentiel de la dyssenterie se réduit à ceux-ci, un flux de ventre douloureux & sanglant, accompagné de tenesme & de fièvre.

§. DCCCLXII. La dyssenterie bénigne est celle dans laquelle le flux de ventre n'est ni très-fréquent, ni très-douloureux; ou les tenesmes sont courts; ou les matières sont muqueuses, bilieuses, & légèrement teintées de sang; où il y a peu de fièvre & d'ardeur, & sur-

tout peu où point d'anxiétés ; ou enfin il y a de la force dans le pouls. Cette espèce est ordinairement sporadique.

§. DCCCLXIII. La dysenterie maligne est celle qui est accompagnée de fièvre & d'ardeur, de dégouts, nauzées, vomissemens, de vives tranchées, de tenesmes fréquents, de déjections vertes, glaireuses, fétides, teintées d'un sang noir ; ou le ventre est météorisé ; ou il y a des exanthèmes, du délire, des anxietés, de la foiblesse, & de l'abbatement ; ou le visage est hâve & cadavreux, la langue noire & sèche, &c. C'est cette espèce qui est le plus souvent épidémique dans les armées, & endémique dans les pays chauds.

§. DCCCLXIV. C'est encore un problème, ou du moins c'en doit être un, si la dysenterie maligne épidémique est une maladie essentielle, ou si elle n'est pas le symptôme des putrides

malignes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle régné dans le même temps que celles-ci, & qu'on y remarque tous les caractères de la putridité, à la fin de l'été & au commencement de l'automne, quand elle attaque les soldats & le peuple.

§. DCCCLXV. Elle attaque principalement les jeunes gens cacochymes & déréglés, ceux qui ont la maladie du pays, les yvrognes, ceux qui s'exposent à la fraîcheur de la nuit, après les grandes chaleurs : en un mot, tous ceux qui ont de la disposition aux fièvres putrides & malignes. Voyez les Paragraphes 54, 218, 349, 350 & 351.

§. DCCCLXVI. Le siège de cette maladie sont les intestins grêles, ou les gros, ce qu'on distingue facilement par le sentiment de douleur que les malades éprouvent chaque fois qu'ils sont

sur le point d'aller à la selle. Les observations anatomiques le démontrent; on trouve les uns & les autres ulcérés, gangrenés, collés, leur velouté enlevé, la graisse qui est autour du rectum entièrement détruite.

§. DCCCLXVII. Sa cause prochaine est une irritation & une érosion dans l'un ou plusieurs points du tube intestinal, causées par la présence des matières âcres formées au-dedans, ou introduites par différentes voies. Dans le premier cas elle est ordinairement bénigne & sporadique : dans le second, maligne, épidémique & contagieuse.

§. DCCCLXVII. Tous les auteurs qui ont écrit sur les maladies des armées, & sur les épidémies dyssentériques, sont d'accord sur les causes éloignées de cette maladie. Un été sec qui a rarefié les humeurs, les dispose à l'acrimonie & à la putridité; les nuits

froides vers la fin de l'été, les temps pluvieux & l'humidité, qui arrêtent ou diminuent la transpiration, font refluer l'humeur perspirable vers les entrailles, & augmentent cette disposition. Ensuite les miasmes putrides répandus dans l'air, les excréments dysentériques, dont les vapeurs s'introduisent par l'anus, lorsque les soldats vont au même siège, rendent cette maladie putride, maligne & contagieuse.

§. DCCCLXVIII. La dysenterie benigne & sporadique vient ordinairement de la disposition particulière des sujets qui en sont atteints, du mauvais régime & de la diarrhée arrêtée mal-à-propos, ou négligée.

§. DCCCLXIX. Je me suis trouvé dans deux épidémies de dysenterie parmi les troupes, l'une à *Landau*, en 1757, vers la fin de l'été, & l'autre à l'armée en 1759, sous *Giesen*, & j'ai

observé qu'elles se rapportoient toutes deux entièrement avec la description des Paragraphes 859, 860 & 863 ; que les causes étoient les mêmes que celles dont j'ai parlé au Paragraphe 867. J'ai vu de plus, que dans celle qui régna parmi les soldats de la garnison dans *Landau*, qui étoient presque tous des miliciens, le bataillon Périgordin fournissoit le plus de malades, qu'ils avoient presque tous la maladie du pays, & que les plus jeunes en mourroient. La plupart des autres malades qui se trouverent dans les salles où il y avoit des dyssenteriques, attrapèrent cette maladie, & moi-même je la gagnai en allant aux mêmes latrines qu'eux, ou du moins en entrant souvent dans ces salles.

§. DCCCLXX. La dyssenterie benigne & sporadique est en général peu dangereuse ; les autres espèces le sont

au contraire beaucoup. Les tranchées & les tenesmes fréquens, le vomissement, le délire, le hoquet, les exanthèmes & les aphtes sont de mauvais augure. Les déjections putrides, fétides, noires, purulentes, sanieuses, mêlées de beaucoup de sang qui vient de fort haut, menacent de la gangrène, ou annoncent l'inflammation ou la suppuration des intestins. Les extrémités froides, la cessation des douleurs, les déjections involontaires fétides & noires, le pouls petit, intermittent, vacillant, sont les préludes de la mort. Mais quand le tenesme & les tranchées ne sont ni fréquents, ni douloureux, que la fièvre est modérée, que les forces ne sont pas trop diminuées, que le ventre n'est pas trop élevé & qu'il est mollet, que les déjections tirent sur la couleur jaune & sont mêlées de peu de sang, qu'elles ne sont pas trop

fréquentes , que la langue n'est point noire , ou du moins que la croute noire qui y étoit , se ramollit & se détache , que la soif & la chaleur interne diminuent , on a lieu d'espérer que les malades se tireront d'affaire. Toutes les épidémies n'ont pas le même degré de malignité , & sans le malheur attaché à l'état de soldat , qui le met dans le cas d'être conduit dans les hôpitaux , lorsqu'il a cette maladie , elle ne seroit pas aussi dangereuse. D'ailleurs , ce qui la rend le plus souvent incurable , c'est que les malades sont rarement traités dans les premiers temps.

§. DCCCLXXI. La cure de la dysenterie doit varier selon son espece & selon les accidens. La benigne & sporadique exigent le plus souvent l'usage de la saignée ; ce sont les symptômes & les causes connues qui font connoître jusqu'à quel point on doit suivre ce

principe. Un pouls fort, des signes d'inflammation, tels que la tension du ventre, les hémorroïdes supprimées, &c. annoncent la nécessité de réitérer la saignée. Les boissons délayantes, tempérantes & nitrées, & entr'autres le *decoctum album*, ne sont pas moins indiqués, mais principalement l'usage des lavemens qui portent souvent directement sur le siège de la maladie. Ceux qui sont faits avec l'eau de graine de lin & les mucilages me paroissent préférables à tous ceux dans lesquels on fait entrer beaucoup d'huiles, & même à ceux qu'on fait avec des trippes, parce que les matieres huileuses acquierent de l'acrimonie par la chaleur, & qu'il y en a beaucoup dans la maladie dont il est ici question.

§. DCCCLXXII. Il est rare qu'on puisse se dispenser de faire vomir les malades, & c'est dans les premiers

jours, après avoir désempli les vaisseaux, & diminué l'éretisme ou l'inflammation, qu'ils conviennent principalement. On préfère l'usage de l'ipécacuanha à celui du tartre stibié, parce que celui-là paroît avoir une vertu spécifique contre la dyssenterie. Je ne la disputerai pas, mais je me suis souvent très-bien trouvé de l'effet du tartre stibié; il est vrai que l'ipécacuanha est plus doux, & qu'il convient mieux dans les cas d'inflammation. On le donne jusqu'à la dose de trente grains, on prétend même que douze ou quinze font autant d'effet, qu'une plus grande quantité. Mais l'inconvénient que je trouve dans ce remède est qu'il est souvent infidèle, adultéré, & que d'ailleurs, il ne remplit pas assez sûrement l'indication qu'on se propose, car il ne fait pas toujours vomir. Je me suis bien trouvé d'y joindre un grain de tartre

stibié, dans les cas où il étoit absolument nécessaire de faire vomir.

§. DCCCLXXIII. On répète ce remède plusieurs fois, ensuite on ordonne les purgatifs, qui doivent être de la classe des plus doux & un peu toniques. La rhubarbe, le syrop magistral, celui de chicorée composé, le catholique double, sont de ce genre. On se trouve bien aussi de la racine du Brésil donnée à petite dose & à plusieurs reprises. On la joint quelquefois à la rhubarbe, &c. L'écoulement sanguin ne doit point arrêter l'usage de ces moyens, qui au contraire diminuent la quantité des matieres irritantes, & conséquemment la douleur & la violence de la maladie. Ordinairement au bout de sept ou huit jours la maladie se change en diarrhée. Quand les accidens sont graves, qu'il y a de l'insomnie & des douleurs très-vives, on peut

employer les émulsions narcotiques , mais avec précaution , car elles arrêtent souvent les flux , au détriment des malades. Le diascordium , l'opiat de Salomon , la thériaque , les pillules de cynoglosse sont les calmants les plus utiles dans cette maladie. J'ai vu cette maladie se terminer par des sueurs dans ceux en qui la suppression de la transpiration avoit été sa première cause , & même dans d'autres sujets qui ne pouvoit pas imputer la dyssenterie à cette suppression. Dans tous les cas où l'on peut soupçonner cette cause , la tisanne de coquelicot fait des merveilles. On se trouve bien de l'application des sangsues à l'an us , quand le flux hémorrhoidal a été supprimé. Au reste , les cataplasmes émolliens appliqués sur le ventre , dans les cas d'inflammation , sont souvent très-utiles.

§. DCCCLXXIV. Quand la maladie dégénere en diarrhée, il faut se conduire comme il a été dit dans la Section II de cet Article. J'ajouterai ici qu'après l'usage des moyens indiqués au Paragraphe DCCCXVIII, il faut en employer de plus efficaces, si le flux continue. Ces moyens consistent dans les adstringens plus forts, tels que le sang de dragon, le cachou, le mastich, le symarouba, le coing, le cynorrhodon, &c.

§. DCCCLXXV. Quand la maladie se termine par suppuration, ce qui arrive quelquefois, il faut bien se garder d'employer les adstringens; les boissons adoucissantes & les lavemens sont les seuls moyens utiles alors. Au reste, cette suppuration ne forme pas ordinairement un abcès, mais simplement quelques petits points purulens, à l'endroit des vaisseaux corrodés, & elle est

rarement dangereuse dans les sujets bien constitués & lorsque la dysenterie est bénigne.

§. DCCCLXXVI. Le régime des malades doit être pendant & après la maladie, très-doux & très tempéré. Je ne voudrois pas qu'on donnât des bouillons de viande, pendant la maladie. La crème d'orge & de ris sont un aliment médicamenteux beaucoup plus sain. Dans la convalescence, on peut faire usage de ris, de gruau, de semoule cuits au bouillon, d'œufs frais, & du vin trempé, mais jamais de viande, sur-tout de celle qui est grossière.

§. DCCCLXXVII. La dysenterie maligne & putride est beaucoup plus difficile à guérir, parce qu'indépendamment du flux, il y a des accidens graves, & que les causes sont tenaces. On peut la distinguer en trois temps, comme le remarque *M. Pringle*, dans

le premier, il y a peu de différence entre elle & la bénigne, à l'exception de l'abbatement & l'absence des signes inflammatoires, qui ont ordinairement lieu dans la putride maligne. Dans le second, l'érosion des vaisseaux est plus marquée & les accidens sont plus graves. Dans le troisième tous les signes de malignité se trouvent réunis.

§. DCCCLXXVIII. Dans le premier cas, la cure differe de celle que j'ai indiquée ci-dessus, en plusieurs articles. Il est par exemple très-rare que la saignée soit utile ou nécessaire : d'ailleurs, le flux n'est pas plus sanguin dans celle-ci que dans l'autre pendant les premiers jours. Au lieu de boissons simplement mucilagineuses & tempérantes, on doit mettre en usage celles qui sont aigrelettes, parce que les signes de putridité ne sont pas équivoques. Quand aux vomitifs, il faut

les employer le plus promptement qu'il est possible, & de la même manière qu'il a été dit au Par. DCCCLXXII. Les purgatifs doivent suivre de près, & on substitue à ceux qui sont indiqués au Paragraphe DCCCLXXIII, l'eau de casse & de tamarinds. Les narcotiques sont plus dangereux que dans la benigne, & ils ne peuvent être mis en usage, qu'après celui des purgatifs réitérés ; mais on peut leur substituer utilement le camphre, qui est antiputride & calmant à la fois.

§. DCCCLXXIX. Comme il est rare que les soldats soient traités dans le premier temps, parce qu'ils regardent leur état comme un dévoyement simple ; lorsqu'ils arrivent à l'Hôpital, ils sont dans le second temps, l'érosion des vaisseaux est marquée, l'abbatement est plus grand. Il ne faut pas moins alors émétiser & purger les ma-

lades ; mais on doit soutenir l'action de ces remèdes par quelques cordiaux légers , tels que l'eau de canelle orgée , &c. dans laquelle on peut mettre quelques grains de tartre stibié. Il n'est pas moins essentiel de donner un véhicule semblable aux purgatifs. *M. Pringle* paroît avoir quelque confiance au verre d'*antimoine ciré*. Pour moi , j'en ai souvent employé avec peu de succès , & je me suis beaucoup mieux trouvé de l'usage de l'*ipecacuanha* mêlé avec le tartre stibié , & des petites doses de cette racine en poudre , répétées plusieurs fois dans la journée.

§. DCCCLXXX. Le troisième temps est celui auquel la plupart des malades succombent. *M. Pringle* regarde cette maladie alors comme compliquée avec la fièvre d'hôpital. Il est certain qu'on doit employer dans ce cas tous les antiseptiques , tels que le quinquina , le

camphre, l'esprit de *minderer*, les alkalis volatils, &c. avec les précautions, & selon les indications détaillées dans le Paragraphe CCLIII & les suivans.

§. DCCCLXXXI. Quand les malades ont le bonheur de revenir de cet état, la diarrhée, le flux cœliaque ou lienterique ont souvent lieu. C'est alors le cas d'insister sur les toniques, les martiaux & les adstringens. La seconde eau de chaux mêlée avec le lait est alors très-utile, & le lait seul prescrit : on en sçait les raisons.

§. DCCCLXXXII. Il faut observer que la plupart des absorbans qui sont tant recommandés contre cette maladie, sont beaucoup plus nuisibles qu'utiles dans les cas de putridité. *M. Pringle* présume que c'est parce qu'ils sont *septiques*.

§. DCCCLXXXIII. Le régime doit être exactement le même que celui qui

est indiqué au Parag. DCCCLXXVI; Mais il est essentiel de continuer longtemps l'usage des toniques, car il n'y a guères de maladies plus sujettes à récidive que celles-ci. Il faut éviter avec soin que les convalescens se refroidissent, sur-tout aux pieds. *Baglivi* & plusieurs autres auteurs ont observé, qu'il y a une sympathie singulière entre les pieds & les entrailles; de sorte que quand ceux-là sont humides & froids, il y a des coliques & des flux de ventre. Il n'est pas moins essentiel de faire respirer un air libre & sain à ces convalescens, & c'est ce qui est assez difficile à exécuter par rapport aux Soldats; car si on les renvoye dans leurs quartiers, ou qu'on les abandonne à eux-mêmes, ils sont le plus souvent les victimes des imprudences auxquelles ils se livrent; & si on les garde dans les Hôpitaux, de l'armée sur-tout,

malgré les plus grandes précautions, ils seront sujets à retomber, parce que l'air y est toujours mal-sain. Cependant on peut choisir un milieu qui consiste dans l'établissement d'un Hôpital pour les convalescens. Voyez au reste la seconde partie de cet Ouvrage, ou les moyens de salubrité pour les Hôpitaux sont amplement détaillés.

ARTICLE IV.

Des Maladies des reins & de la vessie.

§. DCCCLXXXIV. **C**ES maladies sont l'inflammation des reins ou *néphrésie*, la colique néphrétique, l'inflammation de la vessie, le calcul, l'ischurie ou réentention d'urine, la strangurie ou l'incontinence d'urine, & la dysurie ou ardeur d'urine, le pissement de sang & celui de pus.

§ DCCCLXXXV. On sent parfaitement que pour traiter convenablement de ces différentes maladies, il faudroit au moins un volume entier. Je me renfermerai ici dans les généralités les plus essentielles, & dans les observations qui regardent principalement les gens de guerre,

SECTION PREMIERE.

De l'inflammation des reins ou néphrésie.
Nephritis.

§. DCCCLXXXVI. CETTE maladie se reconnoît à une douleur vive dans la région des reins, à l'ardeur d'urine, aux envies fréquentes d'uriner & à la fièvre aiguë. On la distingue du rhumatisme aigu des lombes, par la douleur qui est infiniment moindre dans celle-là, quand les malades fléchissent ou

redressent le tronc, & par les urines qui ne sont point ordinairement changées de couleur dans celui-ci.

§ DCCCLXXXVII. Il a deux espèces de néphrésie. La première, dite vraie, & la seconde, dite fautive ou sympathique. Celle-ci arrive à l'occasion des graviers, & la fièvre ne survient qu'après les douleurs. Dans celle là, au contraire, la fièvre arrive en même-temps que les autres accidens.

§. DCCCLXXXVIII. Dans la néphrésie vraie, la fièvre est plus ou moins violente, le pouls un peu dur, la douleur de l'un ou l'autre, ou le plus souvent des deux reins est poignante, déchirante ou gravative. Il y a de la soif, de l'anxiété, de l'insomnie, des nausées & du vomissement. Lorsque la maladie commence, on vomit d'abord ce qui est contenu dans l'estomac, ensuite de la bile. Le ventre est resserré,

les urines sont rouges, ardentes, quelquefois sanglantes, & quelquefois supprimées. Lorsque la saburre des premières voies est la cause de la néphrésie, la fièvre commence souvent par du frisson.

§. DCCCLXXXIX. Le régime chaud & âcre, l'abus des diurétiques chauds ou autres médicamens âcres, la pléthore, l'échauffement, l'excès des liqueurs spiritueuses, sont les causes ordinaires de cette maladie. Son siège est dans les reins, & sa nature une véritable inflammation de ces parenchymes. Ses effets sont, la difficulté, l'ardeur, la suppression des urines. Son pronostic souvent douteux, ses terminaisons souvent mortelles, ou produisant des maux chroniques. La résolution seule pouvant tirer tout-à-fait les malades d'affaire.

§. DCCLXC. La saignée est le plus

puissant remède contre cette espèce de néphrésie. Les boissons délayantes, tempérantes & nitrées, les émulsions narcotiques, les lavemens émolliens nitrés & le bain sont les autres moyens qui viennent ensuite à l'appui. Lorsque la douleur & l'inflammation sont dissipées, on peut employer les purgatifs doux.

§. DCCCXCI. La néphrésie sympathique ou fausse, vient du calcul des reins & de la vessie, &c. La douleur est plus aigue, le plus souvent il n'y a qu'un côté malade, les nausées & les vomissemens sont plus fréquents, le testicule du côté malade est retiré, la fièvre survient à la douleur, &c. Du reste, les accidens sont les mêmes que dans l'autre.

§. DCCCXCII. Les gens qui sont sujets à la colique néphrétique, les gouteux, ceux qui ont la pierre, &c.
éproouvent

éprouvent plus souvent cette maladie , qui dans le paroxisme , se traite de la même manière que la néphrésie vraie , aux saignées près , qui doivent être plus ménagées dans celle-là , que dans celle-ci.

§. DCCCXCIII. J'observerai ici que les gens de guerre sont sujets à l'une & à l'autre néphrésie , & qu'il est inutile d'en répéter les raisons , qui doivent être suffisamment connues , par les causes dont j'ai fait le détail dans différens Articles de cet Ouvrage. On verra plus bas la cure des accidens de ces maladies.

SECTION II.

De la Colique Néphrétique ou Néphralgie.

§. DCCCXCIV. CETTE maladie se reconnoît à une douleur fixe dans la région des reins & des urèteres : elle differe de la néphrésie par l'absence de la

fièvre aigue. Il faut pourtant convenir que les paroxismes doivent être en quelque maniere comparés à la deuxième espèce de néphrésie, quant aux accidens, avec cette unique différence, que les accès sont moins longs que la néphrésie, parce que l'inflammation n'existe pas toujours dans le paroxisme de la néphralgie.

§. DCCCXCV. On doit distinguer dans cette maladie le paroxisme de l'intermission. Dans le premier état, il n'y a ordinairement qu'un rein de malade, mais on y ressent des douleurs très-véhémentes, ainsi que dans le trajet de l'urètre du même côté, le testicule est retiré, il y a des nausées & des vomissemens fréquents; les malades souffrent moins, lorsqu'ils sont couchés sur le côté affecté; mais ils sont prodigieusement tourmentés, quand ils sont couchés sur l'autre. Les urines sont d'abord

limpides, ensuite troubles, copieuses, sanglantes, &c. hors du paroxisme, il y a de la pesanteur dans le rein, quelques douleurs passageres, &c.

§. DCCCXCVI. La description précédente appartient principalement au calcul des reins, mais la néphralgie a souvent d'autres causes, tels que des graviers, & des glaires qui produisent à-peu-près les mêmes symptômes. On distingue ces différentes maladies par les urines. On vient de voir quelles sont celles qui arrivent dans le calcul du rein. On apperçoit dans celles qu'on rend après le paroxisme de la seconde espèce qu'on nomme *gravelle*, des petites pierres rougeâtres, tirant sur le jaune, plus ou moins pointues, tantôt très-friables, tantôt très-dures. L'urètere est le plus souvent malade dans cette espèce, & l'urethre est irrité ou engorgé, quand la pierre y est engagée. Au

reste, il y a alors de fréquentes envies d'uriner, & l'irritation se communique tellement au membre viril, que l'érection en est fréquente & douloureuse. Dans la troisième espèce, qu'on peut appeller *glaireuse*, les urines déposent de même une matière glaireuse qui termine l'accès. On pourroit ajouter deux autres espèces de néphralgie à celles-là : Sçavoir, l'accidentelle, qui vient de quelque obstacle passager au flux de l'urine par les urèteres, & l'arthritique : mais la première est peu durable, & la deuxième n'attaque que les parties voisines des reins, (les lombes.)

§. DCCCXCVII. Les causes de cette maladie se dénotent par ce qui vient d'être dit. C'est la présence d'une pierre dans les reins, des graviers ou des glaires dans les urèteres, qui produit dans les parties un éretisme violent. Une grande quantité de particules terreuses

dans le sang dispose à cette maladie , & lorsqu'elles viennent à se lier par le moyen du mucus , qui abreuve les conduits de l'urine ou ses organes sécrétoires , il se forme un calcul ou des graviers dans ces parties. Lorsque le mucus est surabondant , il s'engorge & s'altère ; ensuite il produit la néphralgie.

§. DCCCXCVIII. On apporte presque toujours en naissant la disposition à cette maladie. La néphrésie mal guérie rend sujet à la néphralgie. Enfin les gouteux en sont souvent attaqués. Les causes éloignées sont le régime chaud , la nourriture grossière , l'abus du sel , &c. les chutes & le défaut de régime donnent lieu au paroxisme.

§. DCCCXCIX. Le pronostic du calcul est très-dangereux , en ce qu'il n'y a d'autre moyen que celui de le fonder , car on ne peut pas le retirer. Celui de la gravelle est moins mauvais , parce

que les graviers sortent plus facilement ; on observe même , que ceux qui sont atteints de cette maladie n'ont presque jamais la pierre : au reste , les graviers durs sortent avec plus de peine , & il est à craindre que les paroxismes fréquents & violents qu'ils causent n'entraînent l'inflammation ou la suppuration des reins , des urèteres , &c. Souvent avec l'âge , les conduits se dilatent tellement , qu'on souffre peu de cette incommodité. La troisième espèce est la moins dangereuse.

§ DCCCC. Dans les cadavres morts à la suite de cette maladie , on trouve les reins suppurans , gangrénés , engorgés , des pierres engagées dans l'urètere , &c. Il en est de même dans ceux des gens qui sont morts de la néphrésie.

§. DCCCCI. Dans le paroxisme de la première espèce , la saignée , le repos , les boissons délayantes & mucila-

gineuses, telles que l'eau de graine de lin, de guimauve, &c. Les narcotiques, les bains, les porions huileuses, & les lavemens émolliens sont les secours les plus puissants. Tout remède chaud est contraire, & aggrave même le mal. On connoît beaucoup de remèdes pour dissoudre la pierre, entr'autres celui de *Stephens*, l'eau de chaux, les alkalis fixes, le savon, &c. Mais sont-ils aussi efficaces qu'on nous les vante ? On a droit d'en douter, & il paroît bien difficile qu'ils produisent une dissolution de la pierre, sans altérer la texture des organes. Je ne me refuse cependant pas aux preuves qu'en ont eues plusieurs célèbres écrivains, mais je regarde leurs observations comme de ces faits si rares, qu'on ne doit point se flatter qu'il y ait jamais un moyen curatif dans ce genre. *L'uva ursi*, vanté par *M. de Haen*, seroit-il plus efficace & moins dange-

reux ? L'expérience seule nous l'apprendra.

§. DCCCCII. Dans la deuxième & troisième espèce, lors des paroxismes, on employe les mêmes moyens que ci-dessus, en ménageant davantage la saignée. L'usage habituel des pillules de savon rend le passage des graviers plus facile, & les purgatifs réitérés de temps à autre, empêche la surabondance des glaires. Au reste, ceux qui sont sujets à la néphralgie doivent être très-circonspects, sur le régime qui ne peut être trop tempéré. Il en est de même pour l'exercice qui doit être modéré, &c.

SECTION III.

*De l'Inflammation de la Vessie ou
Cystitis.*

§. DCCCCIII. **O**N reconnoît cette maladie à une tension douloureuse & à

une tumeur ovale de la région de la vessie , lesquelles sont accompagnées d'une fièvre aiguë , de dysurie , & même d'ischurie , de soif , de délire , d'insomnie , de tenesmes , &c. Les extrémités sont froides ; la tumeur augmente , à mesure que les urines s'amassent dans la vessie.

§. DCCCCIV. Les causes de cette inflammation sont la pléthore , les urines âcres , les obstacles qui s'opposent à leur passage , tels que l'inflammation considérable des hémorroïdes , les plaies , les coups , le calcul , les courfes de cheval , le transport d'une humeur morbifique , la gonorrhée virulente , l'usage interne des cantharides.

§. DCCCCV. Son prognostic est très-dangereux , & l'inflammation se termine facilement en gangrène. On guérit cette maladie par les saignées , les boissons délayantes , tempérantes &

mucilagineuses, les narcotiques, les lavemens, les deux bains, les cataplasmes anodins, &c.

§. DCCCCVI. J'observerai ici pour raison, que les gens debauchés font quelquefois usage de la poudre cantharide, afin de pouvoir se livrer plus souvent aux plaisirs de l'amour. Mais il est ordinaire qu'ils payent cher les avantages momentanés qu'ils en retirent. J'en ai vu plusieurs mourir, même avant d'avoir pu se satisfaire; & ceux qui en réchappent, traînent le plus souvent une vie languissante, digne fruit de leurs excès.

SECTION IV.

Du Calcul ou de la Pierre dans la Vessie.

§. DCCCCVII. **O**N reconnoît la pierre dans la vessie. 1°. Par la dysurie fréquente, & l'envie presque conti-

huelle & douloureuse d'uriner. 2°. Par une douleur aigue au bout de la verge, chaque fois qu'on veut uriner. 3°. Par une titillation désagréable & un duréré fréquente du membre viril, sans érection. 4°. Par une pesanteur continuelle au periné. 5°. Par une suppression subite & fréquente des urines, dans le moment même qu'on en rend. 6°. Par la facilité d'uriner, lorsque le corps est courbé & que les cuisses sont relevées. 7°. Par la sonde. 8°. Par les douleurs que les malades éprouvent en faisant de l'exercice, & sur-tout en allant en voirure.

§. DCCCCVIII. Les pierres sont de différentes formes, de différente nature, & sont quelquefois engagées dans les lames de la vessie. Ce qui rend le prognostic plus ou moins dangereux. On peut voir au Paragr. DCCCXCIX. quelles sont les causes de cette maladie.

Il y a deux manieres de la traiter. On a vu ci-dessus combien peu il faut se fier aux lithontriptiques, cependant il ne reste d'autres moyens que celui de les employer, pour ceux qui ont des pierres tellement engagées, qu'il est impossible de les tirer hors de la vessie. Quant à l'opération, on sçait qu'il y a plusieurs manieres de la faire. Les Chirurgiens la perfectionnent tous les jours, & l'on voit avec plaisir combien on a fait de progrès en ce genre, par les succès fréquents dont la lithotomie est suivie.

SECTION V.

De l'Ischurie, la Dysurie & la Strangurie.

§. DCCCCIX. **L'**ISCHURIE ou rétention d'urine, est une maladie très-aisée à connoître & à définir, puisqu'on son caractère essentiel est la retention

des urines dans la vessie. Mais ses causes sont innombrables. Je vais pourtant les réduire à celles qui sont les plus ordinaires. 1°. L'inflammation des reins, des urèteres, du col de la vessie, de l'urethre. 2°. Le calcul qui s'oppose au passage de l'urine. 3°. Des carnosités dans le canal de l'urethre. 4°. Une tumeur externe ou interne qui comprime le col de la vessie. 5°. L'imperforation de l'urethre. 6°. Le défaut de ressort de la vessie. 7°. Le spasme du sphincter de cet organe.

§. DCCCCX. Plusieurs de ces causes ont été traitées dans les Sections précédentes, il en est quelques-unes qui sont du ressort de la Chirurgie. Le spasme du col de la vessie se guérit aisément par les boissons délayantes & par le bain. Le défaut du ressort peut admettre l'usage de la sonde pour le moment, & on le traite ensuite par ce-

lui des toniques. Il faut seulement observer ici que dans tous les cas d'érectisme & d'inflammation, il faut s'abstenir de sonder, & que dans ceux qui sont pressants, au défaut de la sonde, on doit faire la ponction de la vessie.

§. DCCCCXI. La dysurie ou l'ardeur d'urine est, comme on l'a vu plus haut, l'effet ou le symptôme de plusieurs affections des reins & de la vessie. Celle qui est une maladie essentielle, vient d'un régime âcre & salin, de l'abus des liqueurs spiritueuses, d'échauffement, des exercices violents. Le vin blanc, la bière la produisent quelquefois, & donnent d'ailleurs des envies fréquentes de rendre les urines, qui sortent alors goutte à goutte, avec un sentiment de chaleur au bout du prépuce.

§. DCCCCXII. On guérit la dysurie essentielle, par un régime tempé-

rant, par des bains, des boissons délayantes, adoucissantes & nitrées, avec des lavemens émolliens, &c.

§. DCCCCXIII. La strangurie ou incontinence d'urine est un flux involontaire d'urine qui dépend ou du défaut de ressort, ou de la paralysie du sphincter de la vessie. Les urines coulent goutte à goutte, ce qui rend l'état de ceux qui sont atteints de cette maladie, très-insupportable.

§. DCCCCXIV. Cette maladie vient le plus souvent à la suite des affections comateuses, & des chutes, qui sont suivies de paralysie. Elle est alors plus difficile à guérir. Mais quand le ressort n'est pas tout-à-fait perdu, on vient à bout de le rétablir par l'usage des toniques, des martiaux, des eaux minérales, par l'application des cataplasmes faits avec les herbes aromatiques cuites dans du vin, sur la région de la vessie, &c.

SECTION VI.

Du Pissement de sang.

§. DCCCCXV. CETTE maladie se reconnoît à l'écoulement des urines plus ou moins sanguinolentes, ou d'un sang pur, par le canal de l'urethre. Elle est ou le symptôme, ou l'effet d'une autre maladie, ou bien, elle est elle-même essentielle. Dans le premier cas, elle dépend d'une infinité de causes, comme du calcul des reins & de la vessie, de l'inflammation de l'une ou l'autre partie, du reflux d'une humeur morbifique, ou de la dissolution du sang, &c. Quand l'écoulement n'a pas une de ces causes, qu'il est la maladie essentielle, il vient sur le champ à la suite de quelques coups violents ou d'une chute; il survient aussi, quand la pléthore est assez considérable, ou

quand l'actimonie des urines est assez grande , pour ouvrir quelque vaisseau. Il survient à quelque varice qui creve , à quelques efforts , aux exercices violents , &c.

§. DCCCCXVI. De quelque cause que provienne le pissément de sang essentiel , il vient de différens lieux : Sçavoir , des reins , des urétères , ou de la vessie , & il est assez facile de reconnoître le siège du vaisseau ouvert , tant par les douleurs qu'on ressent , que par ce qui a précédé. Mais il est essentiel de ne pas confondre , pour la cure , les différentes causes de cette maladie , qui exigent des traitemens bien distincts.

§. DCCCCXVII. La grande quantité de sang pur qui sort par l'urethre , annonce un gros vaisseau ouvert , si les urines sont seulement un peu sanglantes , il faut qu'il n'y ait que quelque capillaire déchiré ou rompu. Ces deux

cas font varier le prognostic, de même que la nature des causes le rend plus ou moins sérieux. Souvent cette maladie se termine par la suppuration des reins & de la vessie, ce qui entraîne la formation des ulcères dans ces parties, & la phthysie.

§. DCCCCXVIII. Le pissement de sang, qui a pour causes la pléthore, les chûtes, les efforts, la suppression de quelqu'autre écoulement sanguin, exige la saignée plus ou moins répétée, selon la violence de l'hémorrhagie, & de la douleur; on fait boire aux malades une grande quantité de délayants mucilagineux & tempérants; on les fait tenir dans le plus parfait repos, ensuite on leur donne quelques liqueurs ou sucres adstringens, tels que l'eau de plantain, le suc d'ortie, &c.

§. DCCCCXIX. Quand l'acrimonie des humeurs & des urines produit l'hé-

morrhagie, il faut insister d'avantage sur les boissons ci-dessus, un peu moins sur les saignées, & on doit employer les adstringens un peu plus tard. Lorsqu'elle survient à la crevasse des vaisseaux variqueux, la saignée est inutile, les boissons doivent être moins amples, l'usage des adstringens plus long-temps continué.

§. DCCCCXX. On reconnoît assez par l'état du pouls & par les signes précédens, quelle est la cause, & quel doit être le traitement de cette maladie. On me reprochera peut-être de ne prescrire ici que des principes généraux connus de tout le monde. Mais j'avois à faire mention des différens maux auxquels les gens de guerre sont sujets. Tous ceux que j'ai décrits dans cet article sont de ce nombre, & si je n'ai pu entrer dans un grand détail, parce que la matière est trop ample; je n'en ai pas dû

passer sous silence, leurs symptômes & leur cure générale. Il eut été inutile d'étrayer les principes d'observations particulières. Pour peu qu'on ait vu des malades, on sçait ce qui arrive & ce qui survient dans ces maladies.

SECTION VII.

Du Pissement de pus ou de la suppuration des reins & de la vessie.

§. DCCCCXXI. ON sçait que souvent on rend pendant ou après les maladies aiguës des matières puriformes ou muqueuses avec les urines, & que dans la gonorrhée il en sort aussi par l'urethre & même du pus; mais on distingue facilement ces deux cas de la maladie dont il est ici question : dans le premier, il n'y a eu aucun signe de lésion, ni au reins, ni à la vessie; &

dans le second, indépendamment de la gonorrhée existante ou précédente, le pus sort continuellement, & goutte à goutte, sans que les urines coulent.

§. DCCCCXXII. On reconnoît la suppuration des reins, à l'urine grisâtre, un peu jaune, d'une consistance épaisse & d'une odeur fétide & cadavéreuse, en un mor, au dépôt purulent qui se fait au fond, & qui est plus pesant, plus friable, plus fétide que les matieres muqueuses, qui enfin ne file pas au bout du doit comme celles-là. On est enfin assuré de la chose par les maladies qui ont existé auparavant, telles que le calcul des reins, la néphrétique, le pissement de sang. Le rein est peu douloureux, la fièvre lente à lieu, &c.

§. DCCCCXXIII. La suppuration de la vessie a de même été précédée

d'inflammation, de douleurs, de pissement de sang, & il y a, ou il y a eu quelques calculs, fungus, ou autres corps étrangers. Elle s'établit ou au col de la vessie, ou dans la substance de cet organe : dans le premier cas, les douleurs sont plus vives, en pissant, on rend beaucoup de pus mêlé avec une matiere visqueuse & tenace; dans le second les douleurs sont moindres, les urines coulent plus difficilement, & elles sont purulentes & fétides, comme celles dont il est question au Paragraphe précédent. Les ravages de cette suppuration, tant des reins, que de la vessie, menent le plus souvent à la mort. On trouve dans les cadavres la substance des reins pourrie, noirâtre, suppurante, & souvent une ou plusieurs calculs engagés dans la vessie; des pierres, des fungus, des exulcérations, de la callosité, soit

dans le col, soit dans la substance, &c. Il n'est pas difficile de concevoir combien le prognostic de ces maladies est dangereux; la fièvre hectique qui survient, & sur-tout l'ancienneté du mal, la présence des calculs & des fungus qui ne peuvent être tirés hors de ces organes, par le moyen de l'opération, rendent la maladie absolument mortelle. Quand la suppuration survient à un pissement de sang qui n'a aucune de ces causes, on peut espérer la guérison. Au reste, la nature du pus décide beaucoup sur le danger de la maladie, ou sur l'espoir qu'on doit concevoir.

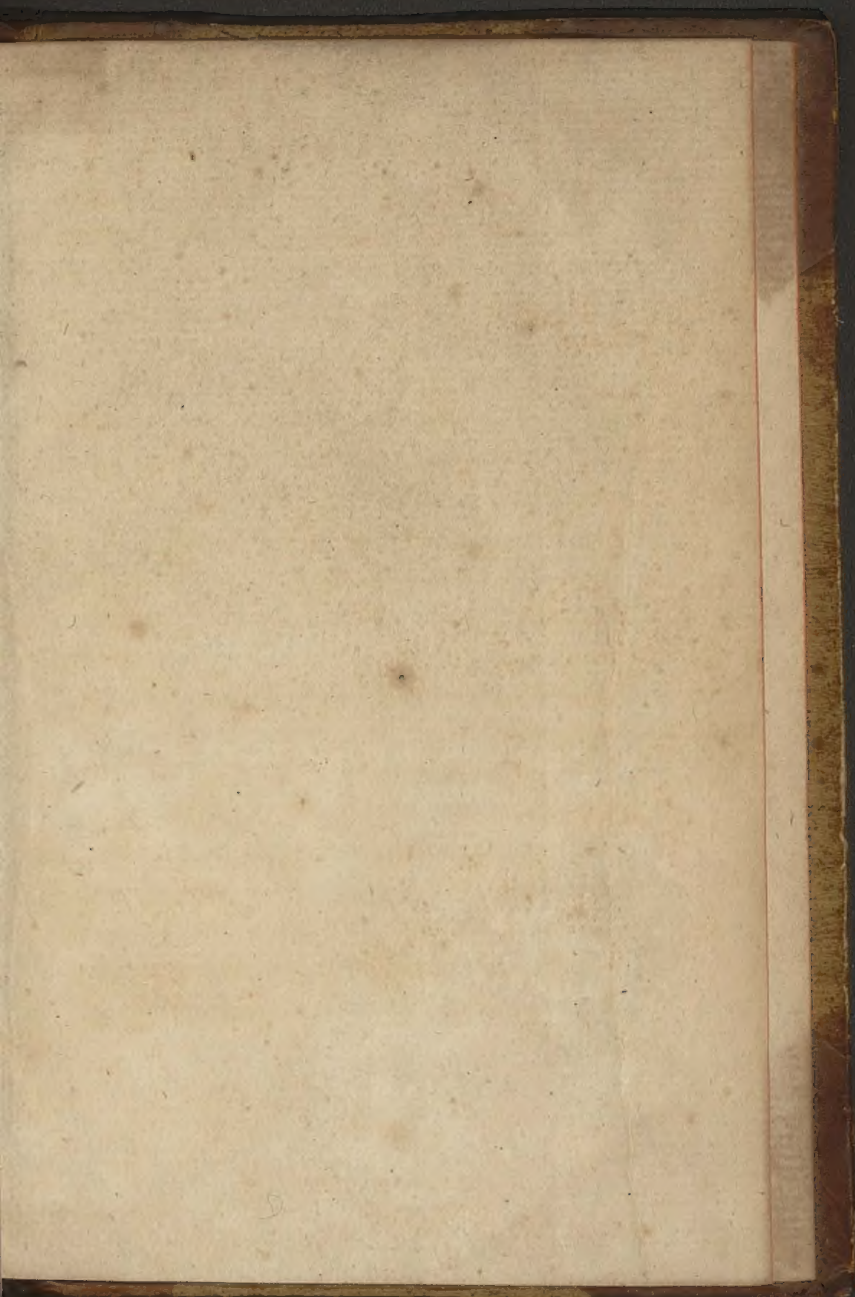
§. DCCCCXXIV. On traite cette maladie par la diète lactée, & par l'usage des balsamiques doux, par des injections dans la vessie, faites avec des décoctions de plantes détersives

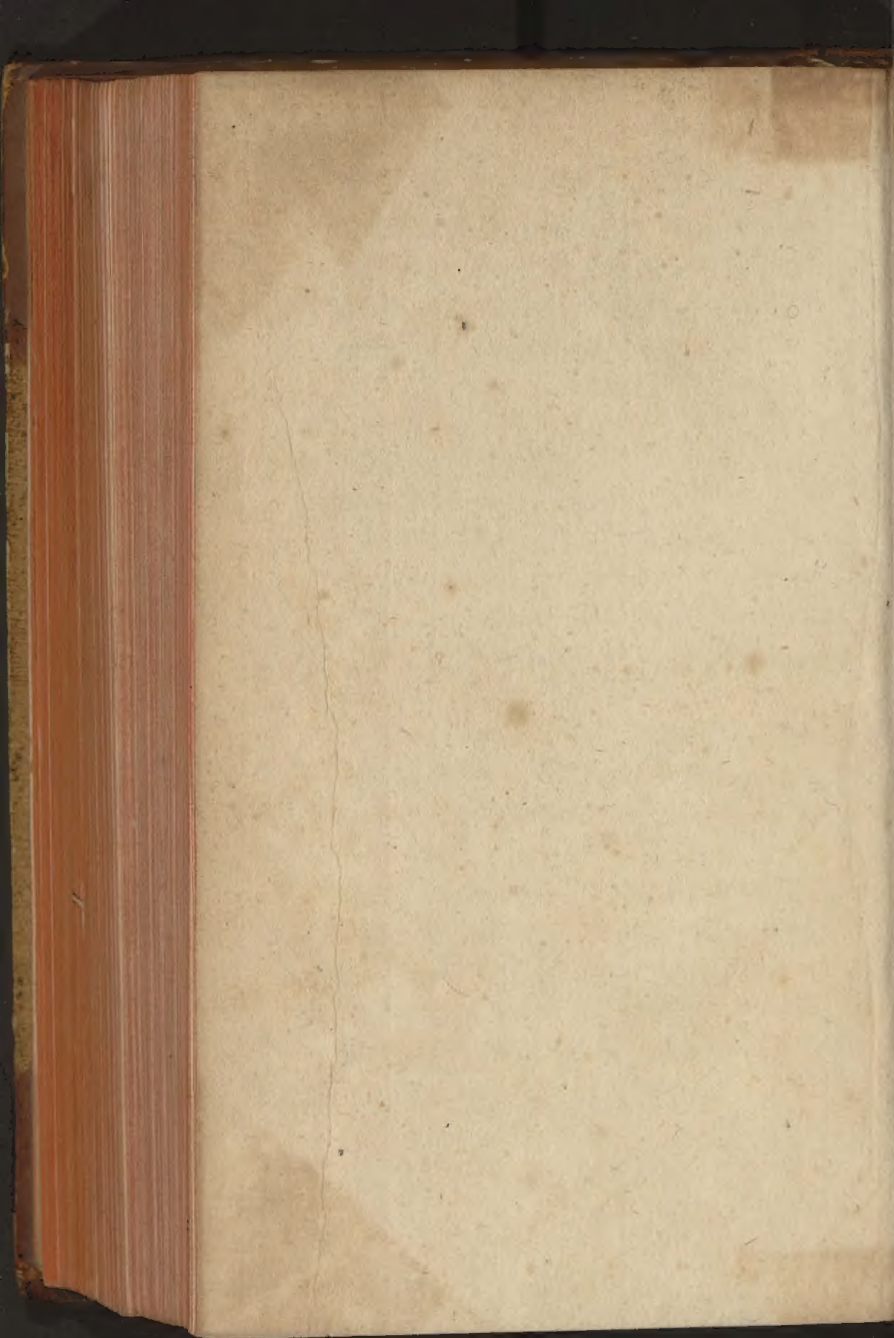
336 CODE DE MÉDECINE.

& vulnéraires ; mais il faut avouer qu'il n'y a rien de si rare que la guérison ; cependant le régime ci-dessus retarde souvent la fin des malades.

Fin du Tome IV.







Biblioteka Jagiellońska



stdr0023753

